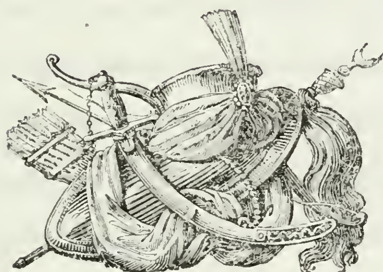
COLLECTION

DE

ROMANS RUSSES.

AMMALAT-BEG

Histoire Caucasienne.



PARIS.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,

4, RUE DE VERNEUIL.

1835

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le petit roman dont nous offrons ici la traduction au public français fait partie de la collection des romans et contes de M. Marlinsky, laquelle obtint à son apparition en Russie un succès général et mérité. Nous avons fait choix d'Ammalat-Beg, bien que ce soit le dernier de la série, par la raison qu'on y trouve une peinture exacte des mœurs des diverses peuplades qui habitent le Caucase, mœurs fort peu connues, même en Russie, par

l'extrême difficulté qu'il y a à établir des relations stables et pacifiques avec ces tribus guerrières et amoureuses de leur indépendance. Nous avons pensé que ces détails pourraient présenter quelque attrait à la curiosité. Pour ce qui est de la contexture du roman lui-même, nous l'abandonnons au jugement du lecteur, passant si l'on veut d'avance condamnation sur ce qu'on y pourra trouver de défectueux. Nous nous bornerons à dire que les événements qu'il renferme sont tous basés sur la vérité historique; que les principaux personnages, tels qu'Ammalat-Beg, Sultan Akhmet-Khan, le colonel V***, ont existé réellement et se sont trouvés dans des rapports à peu près tels que ceux qui forment le sujet du roman; en-

fin, que tout ce qui tient à la localité, en ce qui concerne la description du pays et celle des mœurs, est de la plus scrupuleuse fidélité.

Il ne nous reste qu'à réclamer l'indulgence du lecteur pour le style même de la traduction, faite par un Russe qui, s'il a pu satisfaire à la première condition requise de connaître à fond la langue de l'original, ne remplit que bien imparfaitement la seconde qui consisterait à manier avec fermeté celle dans laquelle il se hasarde de traduire. Si néanmoins son travail devait obtenir quelque approbation, approbation qu'on accorde assez volontiers maintenant à tout ce qui porte le caractère de l'étranger et du nouveau, cette indulgence l'engagerait à con-

tinuer de faire part au public de ce qui pourrait l'intéresser, soit dans le reste des productions de cette série ou dans d'autres ouvrages semblables, soit même dans ce qui tient à un genre plus sérieux de littérature.

M......Y***.

Saint-Pétersbourg, mai 1834.

AMMALAT-BEG.

Chapitre premier.

Sois lent pour l'insulte et prompt à la vengeance.
(*Inscription d'un poignard circassien.*)

LA DJOUMA.

Un jour de *djouma*[1], par une belle soirée de printemps, les habitants de Bouïnaki, grand

(1) On appelle *djouma* (vendredi) chez les Tatares le jour consacré au repos, comme l'est chez les chrétiens le dimanche. Voici les noms des autres jours de la semaine musulmane : *chambi* (samedi), *ihchamba* (dimanche), *douchamba* (lundi), *sechamba* (mardi), *therchamba* (mercredi), *pkanchamba* (jeudi).

village tatare du Daghestan septentrional, s'étaient réunis pour se livrer au plaisir de la course à cheval et du jeu du *djiguid*[1]. Bouïnaki, divisé en deux parties, est disposé en amphithéâtre sur la pente d'une montagne escarpée. En arrière et à gauche de la route qui conduit de Derbent à Tarki, on voit s'élever progressivement la chaîne du Caucase, dont les cimes sont couvertes de forêts, tandis qu'à droite de beaux pâturages descendent par une pente presque insensible jusqu'aux rivages de la mer Caspienne. Le soleil commençait à s'abaisser dans sa course, et les habitants du village, attirés par la fraîcheur de l'air autant que par la curiosité, quittaient leurs *saklis* (maisons) et se réunissaient en foule sur les deux côtés de la route. Les femmes, sans voile, la tête couverte de châles roulés en turban,

(1) Le *djiguid* est semblable au *djèrid* des Turcs, qui consiste à lancer, au grand galop, une espèce de javelot dans un but déterminé. On retrouve cet exercice dans presque tout l'Orient.

étaient vêtues de larges *toumanes*[1] et portaient par-dessus leur robe de soie une courte tunique nommée *arkhaloukha*. Assises par rangées sur le gazon, elles suivaient des yeux leurs enfants, qui jouaient et folâtraient devant elles. Les hommes, debout ou accroupis sur leurs talons[2], formaient des groupes séparés; d'autres se promenaient en causant avec leurs amis; les vieillards fumaient dans de courtes pipes de bois. La gaîté régnait dans cette foule assemblée; de tous côtés l'on entendait le bruit de conversations animées, interrompues de temps à autre par le retentissement sonore des fers des coursiers, et les cris de *khatch, khatch* (gare), des cavaliers qui se préparaient pour les jeux.

(1) *Toumanes* (pantalons); ceux des hommes se nomment chalwares. Quoique la forme de ce vêtement soit la même pour les deux sexes, cependant un homme serait offensé de s'entendre dire qu'il porte des toumanes, *et vice versâ*.

(2) Les Asiatiques sont toujours assis de cette manière hors de leurs maisons et en présence de leurs supérieurs.

Rien de plus charmant que la nature au mois de mai dans ces contrées. Des milliers de rosiers en fleurs, s'échappant d'entre les fentes des rochers, les parent de leurs brillantes couleurs et remplissent l'air d'émanations suaves; les rossignols ne cessent de chanter sous l'ombrage des bois. Les amandiers, chargés de leurs fleurs argentées, rappellent par leurs formes les coupoles des pagodes indiennes; au milieu d'eux, les tiges sveltes des raïnes, que leurs feuilles enlacent en forme de spirale, paraissent des minarets de mosquées. Des chênes au vaste tronc sont dispersés çà et là comme de vieux guerriers en faction, tandis que de droits peupliers, s'élevant au milieu d'épais buissons, semblent exposer à regret leurs cimes aux rayons brûlants du soleil. De nombreux moutons, dont la laine est marquée de taches roses, paissent sur la prairie; des buffles aux cornes recourbées, à la figure stupide, demeurent immobiles pendant des heures entières, enfoncés dans la vase près des fontaines, tandis qu'on voit les beaux

chevaux du pays, la crinière flottante, errer librement sur la montagne. Des détails de ce genre forment le cadre au milieu duquel sont situés la plupart des villages tatares du Daghestan. Mais à Bouïnaki, au moment où commence cette histoire, le tableau recevait un surcroît de vie par la présence de la foule nombreuse qu'attiraient les préparatifs de la fête. Le soleil versait des flots d'une lumière dorée sur les murs sombres des saklis aux toits plats, et les peignait de mille nuances diverses. Dans l'éloignement, de criardes *arabas*[1], gravissant les montagnes, se montraient et disparaissaient tour à tour entre les pierres blanches du cimetière, tandis qu'un cavalier qui les précédait au galop laissait derrière lui sur la route un

(1) Chariots à deux roues, de la construction la plus simple. Comme l'art de graisser les roues est à peu près inconnu chez les Tatares, leurs mouvements se trahissent par un bruit très désagréable et qui s'entend de fort loin

nuage de poussière. La cime des montagnes bornait l'horizon d'un côté; mais de l'autre il s'étendait à perte de vue sur la surface azurée de la mer. Toute la nature semblait animée de chaleur et de vie.

Tout-à-coup, aux cris de « Il arrive! le voici! » poussés par quelques voix, on vit un mouvement général se propager dans la foule. Les cavaliers, dont une partie avait mis pied à terre tandis que les autres caracolaient au hasard dans la plaine, s'ébranlèrent aussitôt pour se porter au galop au-devant d'une troupe qu'on apercevait descendant la montagne. C'était Ammalat-Beg, le neveu du chamkhal[1] de Tarki, qui arrivait accompagné d'une suite nombreuse. Am-

(1) Petits princes jadis souverains de tribus tatares de ce pays. Les anciens chamkhals se disaient parents et lieutenants des califes de Damas. Le dernier d'entre eux mourut en revenant de Russie, et avec lui s'éteignit cette dignité devenue inutile. Soleyman-Pacha, son fils, a hérité de ses biens, qu'il ne possède plus qu'à titre de simple particulier.

malat-Beg était vêtu d'un cafetan noir à la mode persane, orné de galons, dont les manches ouvertes se rejetaient derrière les épaules. Sa taille était ceinte d'un magnifique schall des Indes, et ses chalwares de couleur écarlate entraient dans des bottes de maroquin jaune à talons élevés. Il portait une longue carabine, des pistolets et un yataghan ornés de ciselures d'or et d'argent; la poignée de son sabre était enrichie de pierres précieuses. Ce prince tatare était un beau jeune homme d'une taille élevée, d'une physionomie franche et ouverte. Ses cheveux d'un noir de jais s'échappaient en boucles ondoyantes (*zilfliar*) de dessous son bonnet persan; une légère moustache ombrageait sa lèvre supérieure, et la fierté de son regard était tempérée par une expression d'affabilité. Il montait un superbe cheval alezan dont les bonds continuels trahissaient l'ardeur impatiente. Contrairement à l'usage général, au lieu d'une housse persane, ronde et bariolée de soie, il avait une légère selle circassienne,

dont les côtés étaient ornés de peintures et d'où pendaient des étriers fort larges d'acier noir du Khoraman, damasquiné d'or. Une vingtaine de *noukers*[1], vêtus de cafetans ornés de riches galons, le bonnet fièrement posé sur l'oreille, le poing sur la hanche, le suivaient au galop montés sur des chevaux superbes. Le peuple se levait respectueusement, et s'inclinait devant le Beg [2] en portant la main droite au genou; les femmes, à son approche, laissaient échapper un murmure approbateur. Arrivé à l'extrémité de la lice réservée pour les courses, Ammalat-Beg s'arrêta. Les principaux

(1) *Nouker*, nom générique pour exprimer un serviteur; mais il signifie proprement écuyer, porteur d'armes, ce que les anciens Écossais appelaient *henchman*. Le nouker doit toujours, et partout, se trouver auprès de son maître, le défendre dans les combats et le servir en toutes circonstances. A table c'est lui qui doit découper ou plutôt dépecer de ses mains les viandes, etc., etc.

(2) Beg, autre titre honorifique des Tatares. La ressemblance de ce mot avec celui de bey est sensible.

de l'endroit et les vieillards, s'appuyant sur leurs bâtons, formèrent un cercle autour de lui, s'efforçant d'en obtenir un signe ou une parole gracieuse; mais Ammalat ne parut accorder à personne une attention particulière, et, d'un air froidement poli, ne répondit que par monosyllabes à leurs salutations profondes et aux compliments qu'ils lui adressaient. Enfin il fit un signe de la main; c'était le signal pour commencer les jeux.

Aussitôt une vingtaine des plus ardents parmi les cavaliers partirent au grand galop, courant sans ordre et dans diverses directions. Tantôt ils cherchaient à devancer leurs concurrents, tantôt, en caracolant, à leur couper le chemin. Quelquefois ils arrêtaient subitement leurs chevaux, puis les lançaient de nouveau avec la plus grande vitesse. Ensuite les cavaliers, s'armant de bâtons courts nommés *djiguids*, les jetaient en galopant à leurs adversaires, qui cherchaient à les saisir au vol, ou, les ramassant de terre, les leur renvoyaient aussitôt. Quelques-

uns étaient atteints avec une force telle qu'ils en vidaient les arçons, ce qui excitait parmi les spectateurs des rires immodérés, mêlés d'applaudissements en l'honneur des vainqueurs. Quelquefois un cheval venant à broncher au plus rapide de sa course, l'élan imprimé était si violent que le malheureux cavalier, debout sur ses courts étriers, se trouvait lancé à une grande distance par-dessus la tête de son coursier. Ensuite commencèrent les exercices du tir à la carabine et au pistolet.

Ammalat-Beg jouissait de ce spectacle, se tenant à quelque distance. Ses noukers l'un après l'autre furent se mêler aux courses, de manière qu'à la fin il n'en resta plus que deux auprès de lui. Le Beg immobile sembla quelque temps les considérer avec calme, mais par degrés on le vit s'animer à la vue de ces jeux guerriers, image fidèle d'un combat asiatique. L'intérêt qu'il y prenait croissait à chaque instant; il s'élevait sur ses étriers, excitait les cavaliers de la voix et du geste; enfin, voyant son nouker

favori manquer d'un coup de fusil un bonnet jeté en l'air devant lui, son sang bouillonna dans ses veines; il arracha la carabine des mains de l'écuyer qui le suivait, et poussa comme un trait son cheval au milieu des joûteurs, qui au cri de « Place! place! » se dispersèrent dans diverses directions, pareils à des gouttes de pluie chassées par un vent impétueux.

A une verste environ de là, dix perches élevées étaient fichées dans la terre à une certaine distance l'une de l'autre. Un *kalpak* se trouvait fixé au haut de chacune d'elles. Ammalat-Beg se porte ventre à terre dans cette direction, faisant tournoyer son fusil autour de sa tête. Ayant dépassé les premières de ces bornes sans s'arrêter, et prompt comme l'éclair, il s'élève sur ses étriers, se retourne, vise; le coup part et le bonnet frappé tombe au pied du poteau. Ensuite, sans modérer la course de son cheval, il lui jette la bride autour du cou, recharge son arme, tire, renverse le deuxième kalpak, puis le troisième, et tous ainsi jusqu'au dernier. Un

tonnerre d'acclamations se fit entendre de toutes parts; mais Ammalat, revenant sur ses pas avec la même rapidité, jette son fusil aux mains du nouker qui le suivait, prend un pistolet dans sa ceinture, tire, et du coup fait sauter l'un des fers de son coursier. Le fer qui s'élève en sifflant est lancé à quelque distance en arrière; alors Ammalat, saisissant de nouveau son fusil rechargé par son serviteur, ordonne à celui-ci de le précéder. Leurs chevaux les emportent plus vite que la pensée devant la foule stupéfaite. Le nouker qui précédait son maître prend une pièce d'argent et la lance dans les airs. Ammalat, sans attendre qu'elle soit retombée, vise en haut. En ce moment son cheval, manquant de quatre pieds à la fois, tombe et va rouler dans la poussière. Un cri d'effroi s'élève de toutes parts; mais le hardi cavalier, sans s'émouvoir, demeure ferme sur ses étriers. Le coup part, et la rouble frappée par la balle vole au loin et va tomber au milieu des assistants. L'air retentit d'exclamations: *Iguid, iguid*

(quelle adresse! quel gaillard!) *Allah! wallah ga!*

Cependant Ammalat-Beg, ayant vivement relevé son cheval, mit pied à terre, et jetant les rênes aux mains de son écuyer (*djiladar*) fut modestement se mêler parmi les spectateurs.

En ce moment on vit s'avancer vers Ammalat-Beg un jeune homme d'une figure agréable, son *jemdjek* [1], nommé Safir-Ali. Fils d'un Beg peu riche de Bonnaïki, doué par la nature d'une humeur enjouée, d'un caractère doux et facile, il avait été élevé avec Ammalat, d'où résultait entre eux une intimité fort grande. Ayant mis pied à terre, Safir-Ali s'approche de son patron, et d'un air mécontent: « Le nouker

(1) *Jemdjek*, ou plutôt *emdjek*, signifie frère de lait. Chez les peuplades du Caucase, cette fraternité est regardée comme plus sacrée que celle même que forme la nature. Les mères s'attachent elles-mêmes à l'établir dans les familles. On apporte à une femme l'enfant en question; elle le nourrit pendant quelque temps et tout est terminé; un lien sacré, indissoluble, est formé pour la vie entière.

Mehmet-Rassoul, dit-il, a manqué d'abîmer ton cheval, ce vieil étalon sans crinière [1]; il veut l'obliger à sauter un fossé large de sept pas au moins, et....—Et la vilaine bête s'y refuse, cria Ammalat-Beg en l'interrompant; qu'on me l'amène à l'instant même!» Et dans son impatience, courant au-devant du cheval, sans mettre le pied dans l'étrier il saute légèrement en selle et s'élance au galop vers le ravin en question, qui était aussi escarpé que profond. Arrivé sur le bord il serre les genoux et veut contraindre le cheval à franchir l'obstacle; mais l'animal fatigué, et peu confiant dans ses forces, tourne subitement à droite et oblige son cavalier à décrire un cercle pour revenir au même point. Ramené en cet endroit et excité à grands coups de nagaïka [2], le

(1) Ce genre de chevaux forme une espèce fort estimée dans la Perse; ils sont de race turcomane et on les appelle teka.

(2) Fouet court et très épais, formé de plusieurs lanières de cuir tordues ensemble. Les Cosaques, les Kalmouks,

cheval, tentant un nouvel effort, se cabre; mais, perdant courage, il demeure immobile, les pieds de devant appuyés contre les bords du fossé. En vain Safir-Ali suppliait son maître de ne pas tourmenter davantage son cheval, vieux coursier dont les forces et l'élasticité des membres s'étaient épuisées dans des courses et des combats nombreux; Ammalat-Beg, sourd à ses représentations, animant son cheval par ses cris et le frappant à coups redoublés avec la lame de son sabre nu, arrive au grand galop et pour la troisième fois sur les bords du ravin; mais le malheureux coursier, n'osant encore risquer le saut, s'arrête tout court pour la troisième fois; alors son maître furieux lui assène sur la tête un coup si violent du pommeau de son sabre que l'animal, comme frappé de la foudre, roule sur la poussière et expire à l'instant même.

« Voilà donc la récompense de tes longs ser-

les Tatares, s'en servent au lieu d'éperons. Ce nom, comme on voit, vient évidemment de *nogai*.

vices ! » dit Safir-Ali en jetant un regard de pitié sur le cheval étendu près de lui. « Oui, voilà comme l'on punit la désobéissance, » dit Ammalat-Beg, les yeux étincelants. Intimidés à la vue de sa colère, les assistants se turent et se retirèrent à quelque distance. Les courses et le jeu du djiguid continuèrent.

Ces exercices furent interrompus par le son du tambour qui se fit entendre à peu de distance, et bientôt l'on vit briller au soleil du soir les pointes des baïonnettes s'élevant de derrière les collines. C'était une compagnie du régiment russe de Kourinsk (du Kour), faisant partie d'un détachement envoyé à la ville d'Akoucha, soulevée par Schikh - Ali - Khan, jadis souverain de Derbent et maintenant dépossédé. Cette compagnie, destinée à escorter un convoi de vivres qui devait partir de Derbent, se rendait dans cette ville par le chemin de la montagne. Le capitaine *** qui la commandait, accompagné d'un autre officier, marchait à cheval à la tête de sa troupe. Parvenu

à l'endroit où se tenaient les jeux, le détachement fit halte, les soldats se débarrassèrent de leurs sacs, disposèrent leurs armes en faisceaux et s'arrangèrent pour prendre du repos, mais pourtant sans allumer de feux.

L'apparition d'une troupe russe n'était point une chose nouvelle pour les habitants du Daghestan à l'époque où se passe cette histoire (1819); mais elle leur semblait toujours un événement fort désagréable. Habitués à considérer les Russes comme des ennemis puissants et redoutables, ils n'entreprenaient jamais de leur nuire qu'en cachette et s'efforçaient de déguiser la haine qu'ils leur portaient sous les apparences d'un grand dévouement et d'une soumission profonde. A la vue du détachement, une sourde rumeur s'éleva dans la foule. Les femmes se hâtèrent de se retirer par tous les sentiers qui conduisaient au village, sans pouvoir toutefois s'empêcher de jeter à la dérobée quelques regards sur les nouveau-venus. Quant aux hommes, ils les regardaient aussi,

mais obliquement, par-dessus leurs épaules, en se réunissant en groupe, à l'effet de se consulter sur les moyens à prendre pour éviter les logements militaires, les répartitions de charrois et autres prestations semblables. Néanmoins, un certain nombre d'oisifs et une nombreuse troupe d'enfants entourèrent les militaires, qui, étendus sur l'herbe, se reposaient de la fatigue d'une longue marche. Quelques *kekhoudes* (maires ou anciens de villages) et quelques *tchaouches* (employés subordonnés de police) s'approchèrent du capitaine et lui adressèrent les salutations d'usage : « *Khoch gialdy* (vous êtes le bienvenu), et *iakhchimoussen*, *taramoussen sen nemamoussen* (comment cela va-t-il ? comment vous portez-vous?) » suivie bientôt de la question inévitable chez les Asiatiques : « *Na khaber* (qu'y a-t-il de nouveau) ?

— Rien, sinon que mon cheval s'est déferré, ce qui fait que la pauvre bête boite un peu, » répondit l'officier dans l'idiome du pays ;

« mais justement j'aperçois là un maréchal, » continua-t-il en s'adressant à un Tatare à épaules carrées, qui limait le sabot du cheval d'Ammalat-Beg qu'il venait d'achever de ferrer.

« Eh! l'ami, arrange-moi cela; le fer est là, il n'y a qu'un coup de marteau à donner, et tout sera fait dans un instant. »

L'ouvrier, dont le visage était noirci par le feu de la forge et l'ardeur du soleil, jetant sur le capitaine un regard en dessous et presque féroce, passa la main sur son épaisse moustache qui descendait sur une barbe que le rasoir avait long-temps respectée et dont les pointes eussent fait honneur à un sanglier; le forgeron, disons-nous, abaissant sur ses yeux l'*araktchim* (espèce de bonnet grec) dont sa tête était couverte, et, sans répondre une parole, continua de serrer dans son sac les outils qui avaient servi à l'opération qu'il venait de terminer.

« M'as-tu entendu, race de loup? dit le capitaine.

— Je vous entends fort bien, répondit

l'ouvrier, votre cheval a besoin d'être ferré?

— Et je veux que ce soit toi qui lui rende ce service, reprit l'officier qui s'apercevait que le Tatare voulait le payer de paroles.

— C'est aujourd'hui fête, je ne travaillerai point.

— Je te paierai ton ouvrage tout ce que tu voudras; mais sache bien que, de force ou de gré, je te ferai faire ma volonté.

— La volonté de Dieu doit aller avant celle des hommes, car c'est Allah même qui a défendu de travailler un jour de djouma; c'est assez de pécher par intérêt durant la semaine... mais un jour de fête c'est différent, et je ne veux point, avec de l'argent, acheter ma perdition et m'amasser des charbons sur la tête.

— Mais ne t'ai-je pas vu travailler tout à l'heure, tête de fer ?... et d'un cheval à un autre où est la différence?... D'ailleurs, le mien est de votre pays; vois un peu la marque, un vrai cheval du Karabagh.

— Certainement, un cheval est comme un

autre, mais il n'en est pas de même de ceux qui les montent. Ammalat-Beg est mon aga (mon seigneur).

— Cela veut dire que si tu avais tenté de lui désobéir il t'aurait fait couper les oreilles, et tu refuses de me satisfaire parce que tu comptes que je n'en ferai pas autant. C'est bien, l'ami; effectivement je ne te couperai pas les oreilles, mais sache bien aussi qu'il te tombera sur tes orthodoxes épaules une volée de coups de nagaïka des mieux appliqués, si tu fais davantage le récalcitrant. Maintenant tu m'entends bien, j'espère?

— Je comprends parfaitement, et pourtant je vous répondrai toujours la même chose. Je ne ferrerai pas votre cheval aujourd'hui; je suis trop bon musulman pour cela.

— Et je te dis, moi, que tu le ferreras; car si tu es un bon musulman, je suis, moi, un bon soldat, et qui n'a que sa parole. Puisque tu as pu travailler pour complaire à une fantaisie de ton Beg, tu sauras travailler aussi

pour le service d'un officier russe... Je n'en démordrai pas. A moi, soldats! »

Cependant la foule qui faisait cercle autour de l'obstiné forgeron s'augmentait de plus en plus. Quelques-uns des curieux se poussaient déjà pour arriver aux premières places, sans bien savoir au juste de quoi il s'agissait; mais bientôt on entendit plusieurs voix s'écrier : « Cela ne peut pas être, cela ne sera pas; c'est fête aujourd'hui, c'est pécher de travailler. » Les plus hardis, fiers de leur nombre, enfonçant leurs bonnets sur leurs yeux et portant les mains sur les manches de leurs poignards, se mirent à vociférer tout près du capitaine: « Ne travaille pas, Alekper, ne fais rien pour lui. Voila du nouveau, par exemple ! ils sont bons, ces Russes, pour aller contre le prophète. » Mais le capitaine, qui était intrépide et qui connaissait bien les Asiatiques : « En arrière, misérables! s'écria-t-il d'un air imposant, en tirant un pistolet de sa ceinture; qu'on fasse silence, ou le premier

qui se permettra une parole insolente, je lui cacheterai la bouche avec une once de plomb. »

Cette menace, appuyée par les baïonnettes de quelques soldats qui venaient d'accourir, produisit sur les mutins un effet instantané; les moins braves se prirent à fuir, ceux plus hardis se turent et baissèrent les yeux. Le dévot forgeron lui-même, voyant que l'affaire commençait à devenir sérieuse, jeta les yeux autour de lui, murmura : *Nedjeleïm* (que faire à cela), retroussa ses manches, fit sortir du sac ses tenailles et son marteau, et tout en marmottant entre ses dents *Vallah billah bitmy eddym*, ce qui veut dire à peu près : C'est malgré moi, mais il le faut bien, se mit en devoir de commencer la besogne exigée. Toute cette scène avait eu lieu en l'absence d'Ammalat-Beg, qui, aussitôt après l'arrivée des Russes, voulant éviter avec eux toute collision fâcheuse, était remonté précipitamment à cheval et avait pris au galop le chemin de sa demeure, située sur la hauteur au-dessus du village.

Pendant que tout cela se passait à une extrémité du champ réservé pour les courses, on vit un guerrier à cheval s'approcher du détachement russe. Le cavalier, bien que d'une taille moyenne, paraissait doué d'une constitution athlétique. Vêtu suivant l'usage des montagnards circassiens, il portait une cotte de mailles, un casque d'acier, et était suivi de cinq serviteurs pareillement armés de toutes pièces. Le chef marchait au pas, le long du front de bandière des Russes, examinant les soldats qui se reposaient, lorsque, soit par hasard, soit à dessein, il accrocha et renversa quelques-unes des armes disposées en faisceaux. Ceux de sa suite, au lieu de se détourner aussitôt, se permirent de fouler aux pieds de leurs chevaux les fusils tombés à terre. Le factionnaire, qui leur avait crié de loin de ne point s'approcher, saisissant par la bride le coursier du guerrier à la cotte de mailles, lui commande de s'arrêter et lui demande qui il est, tandis qu'un groupe de soldats, irrités

des manières insolentes des Musulmans, les entourèrent avec des démonstrations de colère.

« Tu n'es donc qu'un conscrit, répondit froidement le cavalier en arrachant la bride de son cheval des mains du soldat, puisque tu ne connais point Sultan [1] Akhmet-Khan d'Avarie [2]. Il me semble que l'année dernière, à Bachly, je vous ai laissé un souvenir que vous n'eussiez pas dû oublier de si tôt. Explique-lui cela de ma part, dit-il en se tournant vers un de ses serviteurs. » L'Avarien répéta ces paroles en russe assez facilement.

« C'est Akhmet-Khan, Akhmet-Khan! s'écrièrent les soldats; arrêtons-le, saisissons-

(1) Le titre de sultan est adopté par la plupart des chefs de tribus des peuplades asiatiques, tels que les Tatares, Kirguises, etc., etc.

(2) Cet Akhmet était un frère de Hassan-Khan de Djimontaï. Il était devenu khan d'Avarie en épousant la veuve du dernier khan, qui était demeurée en possession de cette souveraineté.

le! qu'il paie cher l'affaire de Bachly [1] ! Les scélérats! ils ont massacré tous nos blessés !

— Retire-toi, insolent! cria Sultan Akhmet, cette fois en bon russe, au soldat qui s'était emparé de nouveau de la bride de son cheval; je suis général au service de Russie.

—Tu n'es qu'un traître, s'écrièrent plusieurs voix. Il faut le traîner à Derbent, chez notre colonel... Où est le capitaine?...

— Ce ne sera qu'en enfer que je me laisserai mener par des guides tels que vous, dit Akhmet avec un sourire de mépris.» Et dans l'instant, faisant cabrer son cheval, il se retourna vivement, et d'un vigoureux coup de nagaïka le fit partir comme un trait. Les noukers, qui avaient les yeux fixés sur leur maître,

(1) A l'affaire de Bachly, un détachement russe, fort de 3,000 hommes, avait été entouré par une armée de 60,000 montagnards circassiens de diverses tribus. Il y avait des habitants de Karakaidagh, d'Akoucha, des Avarines, des Boulines, et d'autres encore. Les Russes se firent jour à la faveur des ténèbres, non sans une perte considérable.

jetèrent un cri, et se lançant à sa suite renversèrent quelques soldats et s'ouvrirent un passage. Le khan, s'étant éloigné d'une centaine de pas, mit de nouveau son cheval au pas et continua de s'avancer lentement, sans changer de visage et jouant avec la bride qu'il tenait à la main. Le groupe de Tatares rassemblés autour du forgeron attira son attention. « Quelle dispute avez-vous donc là, mes amis ? » demanda-t-il aux plus rapprochés en s'arrêtant auprès d'eux.

Tous, reconnaissant le khan, le saluèrent respectueusement, la main appliquée au front. Les moins hardis et les gens pacifiques furent effrayés à sa vue, car ils présageaient du tumulte et redoutaient de se trouver placés entre les Russes et le khan, leur ennemi déclaré. D'autre part, tous les hommes turbulents, tous les mauvais sujets, tous ceux enfin qui détestaient la domination russe, l'entourèrent avec des cris et des démonstrations de joie ; on le mit dans un instant au fait de ce qui s'était passé.

« Et, comme de vrais buffles que vous êtes, vous regardez tranquillement votre frère qu'on attache à la charrue, dit le khan à haute voix. On insulte à vos usages, on foule aux pieds votre croyance, et vous pleurez comme de vieilles femmes au lieu de vous venger comme il sied à des hommes. Allez, vous n'êtes que des lâches.

— Que pouvons-nous faire? s'écrièrent plusieurs voix; les Russes sont les plus forts; ils ont des canons, des baïonnettes.

— Et n'avez-vous pas des fusils, des poignards? Mais les Russes sont hardis et vous êtes timides; voilà la différence. Eh quoi! les sabres du Daghestan tremblent devant une nagaïka russe?... Honte éternelle sur vous, Musulmans!... Vous tremblez au bruit d'un coup de canon et vous ne craignez point les reproches de vos frères... Le firman d'une autorité russe vous est plus sacré qu'un précepte du Koran, et vous avez plus de peur de la Sibérie que de l'enfer lui-même. Est-ce ainsi qu'en pareille cir-

constance agissaient vos pères, vos aïeux?... Ils ne comptaient pas leurs ennemis, ils ne s'inquiétaient point s'il était ou non conforme à leurs intérêts de s'opposer à la violence, mais ils combattaient bravement et mouraient avec gloire. Et qu'est-ce donc qui vous inspire tant de terreur? Les Russes sont-ils moulés en fer?... est-ce qu'on ne saurait arriver sur leurs canons et les prendre à revers?... Pour se rendre maître d'un scorpion, ne faut-il pas le saisir par la queue?» Ce discours agit puissamment sur la foule et piqua au vif l'amour-propre des Tatares. On entendit s'écrier de tous côtés : «C'est vrai! pourquoi les ménager? pourquoi leur permettre d'être les maîtres chez nous?... Délivrons le forgeron, qu'il ne travaille plus!» Et un groupe nombreux se pressa autour des soldats au milieu desquels Alekper achevait de ferrer le cheval du capitaine. Les esprits s'échauffaient de plus en plus. Content d'avoir ainsi soufflé le feu de la sédition, Akhmet-Khan ne voulut pas pousser plus loin les choses avant

d'avoir pris toutes ses mesures, et laissant auprès des Tatares deux hommes de sa suite pour les maintenir dans ces dispositions belliqueuses, il sortit de la foule, et suivi du reste il se porta au galop vers l'outakh [1] d'Ammalat-Beg.

« Sois toujours victorieux, » dit Sultan Akhmet-Khan à Ammalat-Beg qui était allé le recevoir sur le seuil de la porte. Ces paroles, qui sont une formule de salutation usitée chez les Tcherkesses, furent prononcées d'une façon tellement significative qu'Ammalat, après avoir embrassé le khan, ne put s'empêcher de lui dire : « Qu'est-ce que cela ? est-ce une raillerie ou bien une prédiction, mon digne hôte ?

— Cela dépendra de toi seul, répondit Akhmet-Khan. N'es-tu point l'héritier présomptif du dernier chamkhal [2] ?... Il ne te

(1) Une simple maison s'appelle en tatare *eve*. *Outakh* signifie un bâtiment considérable, et *sèraï* un édifice en général; *haram* ou *haram-khan*, la partie habitée par les femmes.

(2) Le père d'Ammalat-Beg était héritier présomptif de

coûtera donc que de tirer ton sabre du fourreau pour...

— Pour ne l'y faire jamais rentrer... Je le sais, khan... mais c'est un triste sort que tu me proposes là... Non, j'aime mieux demeurer paisible possesseur de mon village de Bouïnaki que d'être, avec un vain titre, forcé de me cacher comme un chacal dans les montagnes.

— Non, Ammalat-Beg, mais comme un lion en sortir pour t'élancer sur tes ennemis, les détruire, et te reposer ensuite dans l'antique palais de tes pères.

— Il vaut mieux dormir tranquille et ne point songer à tout cela.

— Et s'empêcher, si l'on peut, de voir même en rêve l'empire que l'on a perdu en réalité ! Il semblerait que les Russes te font manger de la graine de pavot et te lisent des

la dignité de chamkhal; mais les Russes, s'étant rendus maîtres du Daghestan et se défiant de ses dispositions, l'en avaient dépouillé.

contes pour te faire dormir, tandis que pendant ce temps ils cueillent des fleurs d'or [1] dans ton jardin.

— Mais que puis-je entreprendre avec le peu de moyens dont je dispose?

— Les moyens? ils sont tous dans ta résolution. Dis seulement une parole, aie le courage de vouloir, et les adhérents ne te manqueront pas.. Mais écoute... on se bat dans la ville... Entends-tu les coups de feu?... ils doivent être pour toi le signal de la victoire. »

En cet instant Saphir-Ali, d'un air troublé, entra précipitamment.

« Le village est soulevé, s'écria-t-il; une troupe de têtes chaudes a attaqué les Russes; ils se sont blottis derrière des pierres et tiraillent avec eux...

(1) *Kizil-gular*. Cela signifie proprement des roses, mais le khan fait ici allusion à *kizil*, qui veut dire également pièce d'or, ducat. Les Asiatiques sont fort amateurs des jeux de mots.

— Les misérables ! dit Ammalat-Beg en saisissant son fusil. Comment ont-ils osé entreprendre cela sans moi ? Va, cours, Saphir-Ali, menace-les de ma colère, et tue le premier qui osera s'opposer...

— J'ai déjà essayé de les calmer ; mais ils refusent de m'entendre, parce que les hommes de la suite d'Akhmet-Khan sont là à les exciter, et disent que lui-même leur a conseillé et même commandé d'attaquer les Russes.

— Comment ! mes gens ont dit cela ? demanda le khan.

—Et ils ne se sont pas bornés à des paroles ; ils ont agi tous les premiers et donné l'exemple aux autres, répondit Saphir-Ali.

— En ce cas je suis fort content d'eux... ils se sont conduits en braves.

— Qu'as-tu fait là, Akhmet-Khan ? dit Ammalat d'un air mécontent.

— Ce que depuis long-temps tu eusses dû faire toi-même.

— Que diront les Russes, et comment me justifier devant eux?

— Comment te justifier?... avec du plomb et du fer... Le sort en est jeté... la danse a commencé... le sabre à la main, et marchons aux Russes!...

— Tu n'iras pas bien loin », s'écria le capitaine qui, suivi d'une dizaine de soldats, s'était fait jour à travers les Tatares jusqu'à la maison du chef de l'endroit. Celui-ci, effrayé des conséquences d'un soulèvement dont on pourrait le considérer comme l'instigateur, se porta avec politesse au-devant de l'officier irrité.

« *Viens en joie*, lui dit-il en langue tatare.

— J'ignore si je t'en causerai beaucoup, répondit le capitaine; mais ce que je sais c'est qu'on ne nous traite point en amis ici. Tes Tatares ont osé tirer sur mes soldats, sur les soldats de mon souverain et le tien, Ammalat-Beg.

— Ils ont eu grand tort en effet, dit Akhmet-Khan en s'étendant d'un air dédaigneux sur les carreaux du divan; ils ont eu tort de tirer; ils auraient dû tomber dessus le sabre à la main.

— Te voilà donc! s'écria l'officier en jetant sur Akhmet un regard où se peignait la colère. Ammalat-Beg, cet homme seul est la cause de tout le mal. Sans lui, sans cet insolent rebelle, pas une détente n'eût été lâchée à Bouïnaki... Et toi-même, Ammalat, es-tu sans reproche?... Tu te dis l'ami des Russes, et tu accueilles, tu donnes asile à leur plus grand ennemi... Au nom du général en chef, je te somme de nous le livrer!

— Capitaine, dit Ammalat-Beg, un hôte parmi nous devient un être sacré; si je violais en sa personne les lois de l'hospitalité, je chargerais ma conscience d'un énorme péché et me couvrirais d'une honte éternelle. Ne l'exigez point de moi; ayez égard à ma prière et respectez nos lois...

— Et de mon côté je te dirai : Respecte les lois russes, songe à tes devoirs ; tu as juré fidélité à l'empereur, et ton serment t'oblige à livrer à sa justice un coupable, fût-il ton parent, ton ami...

— Monsieur le capitaine, je livrerais mon propre frère plutôt que mon hôte. Ce n'est pas à vous à décider quelles sont au juste les obligations que m'impose mon serment. Je ne reconnais pour mes juges que Dieu, le divan et le padischah (l'empereur). Hors de chez moi je laisse au sort le soin de protéger le khan ; mais ici, sous mon toit, c'est à moi de le faire ; c'est mon devoir, et je le remplirai.

— Et tu répondras devant tes juges des conséquences d'avoir reçu chez toi un traître... »

Le khan, pendant tout ce temps étendu sur les coussins, avait gardé un silence dédaigneux, lançant des nuages de fumée de sa longue chibouque; mais au mot traître on vit la colère animer son visage. Il se leva précipitamment, et s'avançant vers le capitaine :

« Un traître ! s'écria-t-il ; dis plutôt que j'ai refusé de le devenir à l'égard de ceux à qui seuls je dois foi et hommage. C'est vrai, votre padischah m'a gratifié d'un grade, votre sardar (général en chef) m'a fait des caresses, et je suis demeuré fidèle tant qu'on ne m'a rien demandé d'impossible ni d'avilissant. Mais bientôt on exigea de moi de livrer à vos troupes l'entrée de mes montagnes, de leur permettre d'y construire des forts... J'eusse été le dernier des hommes si j'avais consenti à vous vendre de la sorte les sueurs et le sang des Avariens mes frères... Et crois-tu que j'y eusse réussi ? Non, des milliers de sabres seraient sortis du fourreau, des milliers de poignards se seraient levés pour punir le traître; les rochers eux-mêmes, je crois, se seraient écroulés sur ma tête... Je refusai donc les demandes des Russes; pourtant, à cette époque, je n'étais point encore votre ennemi. Et quelle fut la récompense de mes dispositions amicales, des conseils que je vous donnai ?... Un de vos généraux osa m'é-

crire la lettre la plus insultante pour prix de mes bons avis... Mais son insolence lui coûta cher, et à la journée de Bachly des torrents de sang payèrent quelques gouttes d'encre injurieuse... Ce sang nous a séparés à jamais.

— Il demande vengeance! s'écria le capitaine furieux, et tu n'y échapperas pas, brigand que tu es.

— Ni toi à ceci, répondit Akhmet-Khan en plongeant son poignard dans le ventre du capitaine, tandis que celui-ci étendait la main pour le saisir. » L'officier, grièvement blessé, tomba sur les tapis en poussant un profond gémissement.

« Qu'as-tu fait? s'écria Ammalat-Beg; tu m'as perdu!... C'est un Russe et mon hôte!

— Il est des injures, répondit le khan d'un air sombre, qui annulent les priviléges même de l'hospitalité. Le sort en est jeté, il n'est plus temps d'hésiter; fais fermer les portes, appelle tes gens, et repoussons les ennemis.

— Tout à l'heure encore je n'en avais point; mais maintenant la défense est impossible; nous manquons de munitions et mes hommes sont dispersés.

— Les nôtres fuient de toutes parts, cria Saphir-Ali avec désespoir. Les Russes s'avancent rapidement... ils gravissent la montagne... ils sont près d'ici!

— Cela étant, Ammalat-Beg, dit le khan, il faut que tu me suives. J'allais dans le pays des Tchetchentses pour tâcher de les soulever... Dieu sait ce qui arrivera, mais pour l'instant nous y serons en sûreté. Il ne manque pas de pain dans les montagnes... Consens-tu? partons.

— Partons, dit Ammalat d'un air résolu. Les reproches ne sont point de saison... je n'ai plus de ressource que dans la fuite... Vite un cheval et six noukers pour me suivre.

— Je ne te quitterai pas, dit Saphir-Ali; je suis à toi à la vie et à la mort.

— Non, mon bon Saphir-Ali, non; il faut

que tu demeures ici pour veiller sur ma maison, pour empêcher qu'amis et ennemis ne mettent tout au pillage. Porte mes adieux à ma femme et conduis-la chez le chamkhal son père..... Ne m'oublie point, et au revoir. »

A peine eurent-ils le temps de sortir par une porte que les Russes se précipitèrent par l'autre.

Chapitre II.

RETRAITE A TRAVERS LES MONTAGNES.

Les rayons du soleil de midi tombaient d'aplomb sur les cimes du Caucase; les cris aigus des mollahs, qui appelaient les fidèles à la prière, se propageant de minaret en minaret jusqu'à l'extrémité de la vallée, réveillaient un instant les échos des rochers, et de nouveau tout rentrait dans le silence et l'immobilité.

Le mollah Hadji-Souleyman, l'un de ces dévots turcs envoyés chaque année par le divan de Stamboul dans le Caucase pour propager

la vraie foi parmi les montagnards et les affermir en même temps dans leur haine contre les Russes, Hadji-Souleyman, disons-nous, après avoir terminé ses ablutions, l'invocation et la prière ordonnées par la loi, se reposait sur la galerie qui entoure le haut du minaret de la mosquée. Désigné depuis peu mollah principal dans un village du pays des Tchetchentses nommé Igali, notre bon musulman, mollement étendu sur une pile de coussins, se dérobait de temps à autre à la contemplation de sa longue barbe grise et des bouffées de fumée blanche qu'il faisait sortir de sa chibouque, pour jeter un regard curieux sur les montagnes et l'étroite vallée qui s'étendait vers le nord, immédiatement au-dessous de lui. A la gauche on apercevait la chaîne qui sépare la contrée des Tchetchentses de celle des Avariens, derrière laquelle ressortaient des pics élevés couverts de neiges éternelles. Les saklis du village, éparses sur une pente escarpée, descendaient en terrasses jusqu'à la moitié de

la montagne. D'étroits sentiers conduisaient seuls à ces maisons, véritables forteresses construites par la nature au bénéfice des habitants, intrépides voleurs dont le pillage formait la principale ressource. Un calme profond régnait sur les montagnes environnantes et dans le village même... Personne ne paraissait dans ses rues étroites et tortueuses. On n'apercevait que quelques moutons qui cherchaient un peu de fraîcheur à l'ombre des rochers, et quelques buffles qui se pressaient aux environs des fontaines, enfoncés dans la vase, et dont les naseaux seuls étaient visibles. Le bourdonnement des insectes et le cri monotone du grillon rompaient seuls le silence de la nature. Hadji-Souleyman, abrité du soleil par la vaste coupole de la mosquée, jouissait du calme universel, si analogue à cette disposition paresseuse dominante chez les Turcs. Enfin, ses yeux s'étant portés sur la vallée, il aperçut deux cavaliers qui en montaient lentement le revers opposé. « Nephtali ! » cria le mollah en se tour-

nant vers la sakle la plus rapprochée, à la porte de laquelle un cheval tout sellé se trouvait attaché. Il en sortit aussitôt un Tchetchentse de haute taille, dont la barbe noire était taillée avec un soin tout particulier et la tête couverte d'un épais bonnet de peau de mouton qui lui descendait sur les yeux. « Nephtali, poursuivit le mollah, j'aperçois de loin deux hommes à cheval qui s'avancent dans notre direction et qui se préparent à tourner le village.

—Ce sont sans doute des Arméniens ou des Juifs, répondit Nephtali, puisqu'ils refusent de louer un guide... Mais c'est tant pis pour eux, car ils se rompront le cou dans l'étroit sentier qui longe extérieurement le village, et où les chèvres sauvages et nos meilleurs cavaliers eux-mêmes ne se hasardent qu'avec précaution.

— Non, frère Nephtali, ce n'est pas cela... J'ai été deux fois à la Mecque, et j'ai assez vu d'Arméniens et de Juifs dans ma vie... mais

ces voyageurs-là ne m'ont pas l'air d'être des gens de cette sorte et de faire un commerce autre que celui qui consiste à échanger de l'or contre du fer dans les carrefours... et puis, je ne vois pas qu'ils aient des bagages à leur suite. Monte près de moi, Nephtali; tes yeux voient plus loin que les miens qui sont affaiblis par les années. Autrefois je pouvais, à une verste de distance, compter les boutons de l'habit d'un Russe, et jamais ma carabine n'avait manqué un infidèle; mais maintenant, à quelque distance, je ne saurais même reconnaître un mouton dont on m'aurait fait présent. »

Pendant ce temps Nephtali, étant monté sur la tour, s'était placé à côté du mollah, et son œil perçant était dirigé sur les voyageurs.

« Le soleil du midi est ardent et les chemins difficiles, poursuivit Souleyman; va appeler ces étrangers et les inviter à se rafraîchir chez nous, eux et leurs montures; peut-être peuvent-ils nous raconter quelques nouvelles, et

puis l'hospitalité est une des vertus le plus fortement recommandées par le Koran.

— De tout temps dans nos montagnes, et bien avant que nous connussions le Koran, jamais étranger ne quitta un village ni triste ni affamé, et sans avoir reçu pour la route des vivres, des bénédictions et un guide pour le conduire; mais ceux-ci me semblent suspects; car autrement, pourquoi fuir le commerce des honnêtes gens et vouloir éviter le village, même au risque de leur vie?

— On dirait que ce sont des hommes de votre pays, dit le vieux mollah qui regardait attentivement, la main devant les yeux pour se garantir du soleil; ils portent le costume tchetchentse. Peut-être reviennent-ils de l'incursion que ton père est allé entreprendre avec une centaine de ses amis.

— Non, Souleyman, ils ne sont point des nôtres. Si c'étaient de vrais montagnards, pourraient-ils s'empêcher d'entrer chez leurs compatriotes, pour raconter leurs exploits et se

vanter du butin qu'ils ont fait sur les Russes? Ce ne sont point non plus des Abreks[1], car leur tête n'est pas couverte du bachlyk [2] que porte le peuple. Du reste, le costume ne prouve rien; car qui peut me certifier que ce ne sont point des Russes fugitifs ou déserteurs?... N'y a-t-il pas quelque temps de cela qu'un Cosaque, réfugié dans l'aoûle [3] de Hambeth, prit la fuite après avoir tué l'hôte qui le logeait et s'être emparé de son cheval et de ses armes... car le diable est bien puissant quelquefois!

—Oui, surtout pour ceux qui ont la foi faible, ami Nephtali... Mais, si je ne me trompe, il me semble voir les cheveux sortir de dessous le kalpak du cavalier qui marche le second!

(1) On verra par la suite ce que signifie cette dénomination.

(2) Le bachlyk est une espèce de manteau ou de *cape* avec un capuchon, le tout fait d'une pièce; l'étoffe est du feutre, et la forme rappelle le vêtement pareil, nommé *capulet*, porté par les paysannes dans les Pyrénées françaises.

(3) *Aoûle*, hameau.

—Cela est vrai, et que je meure si ce n'est pas un Russe, ou, ce qui est pis encore, un Tatare Chaguide [1]. Attends, l'ami, je m'en vais bien vite te donner le compte de tes *zilfliar* (boucles). Adieu, Souleyman; dans une demi-heure je serai ici de retour avec eux, ou bien l'un de nous restera sur la place et servira de pâture aux vautours de la montagne! »

Nephtali descendit précipitamment au bas de la tour, saisit son fusil, et, sautant en selle, descendit au grand galop la pente escarpée du défilé, franchissant les ravins et les rochers. Les pierres volaient de tous côtés sous les pieds de son cheval, et le hardi cavalier disparut au milieu d'un nuage de poussière. *Allah akbar*

(1) Les montagnards du Caucase sont musulmans, peu zélés, il est vrai, mais *sunnites*, tandis que la plupart des habitants du Daghestan sont des *chaguides* ou sectateurs d'Ali, comme les Persans. Ces deux sectes se détestent cordialement l'une l'autre. Les Daghestaniens se distinguent par leurs cheveux qu'on voit ressortir de dessous leurs bonnets.

(Dieu est grand)! dit Souleyman en remettant gravement sa pipe dans sa bouche.

Nephtali eut bientôt rejoint les deux étrangers. Leurs coursiers fatigués, couverts d'écume et de sueur, montaient péniblement le sentier étroit et pierreux qui, tournant le village, conduit sur la crête des montagnes qui l'environnent. Le premier de ces cavaliers portait la cotte de maille des montagnards; l'autre était vêtu du simple habit circassien, et son superbe sabre persan se trouvait suspendu à son côté par un ceinturon d'or. Il portait la main gauche en écharpe, et cette main était entourée de bandages sur lesquels on apercevait des traces sanglantes. Nephtali, qui les suivait, ne pouvait voir leurs visages; mais aussitôt que le chemin vint à s'élargir un peu, il les devança au galop, et, revenant sur ses pas, il s'établit en face d'eux, en occupant toute la largeur de l'étroit sentier à peine frayé dans le rocher.

Salam aleykoum, leur dit-il en prépa-

rant ses armes par un mouvement imperceptible.

Le plus avancé des deux cavaliers se cacha le visage de sa bourka [1], de manière qu'on n'apercevait plus que ses sourcils froncés et ses yeux étincelants.

Aleykoum salam, répondit-il en armant sa carabine et s'affermissant sur ses étriers.

« Puisse Allah vous accorder un bon voyage ! » reprit Nephtali attentif à tous les mouvements de son adversaire et prêt à faire feu à la moindre démonstration hostile.

« Et à toi le bon esprit de nous laisser tranquillement passer notre chemin, répondit l'autre avec impatience. Voyons, l'ami, parle ; que désires-tu de nous ?

— Je viens vous proposer un asile pour vous

(1) On appelle *bourka* un manteau fait en poil de chameau, court et sans manches. Ce manteau, d'un usage général parmi les Tcherkesses et même les Cosaques, garantit parfaitement du vent et est imperméable à la pluie.

reposer, un repas fraternel, de la litière et de l'orge pour vos montures. De tout temps l'hospitalité a été exercée sous mon toit, car la reconnaissance de l'étranger fait multiplier les troupeaux et donne une nouvelle trempe aux armes... Toujours nous avons craint qu'on n'appliquât sur nous le cachet du reproche et qu'on ne pût dire : Ils ont vu passer des voyageurs pendant la chaleur du jour et ne les ont ni rafraîchis ni restaurés.

—Nous te remercions de tes offres courtoises ; mais il n'est pas dans nos habitudes d'aller nous installer chez les autres ; et puis, il nous est plus important d'avancer que de prendre du repos.

— Alors je dois vous dire que vous allez au-devant de votre perte, si vous continuez d'avancer sans un guide pour vous conduire.

— Un guide ! s'écria le voyageur, un guide à moi, qui connais non pas seulement vos routes de chevaux, mais même tous les sentiers du Caucase les plus impraticables !

Sache bien, l'ami, que j'ai été là où n'ont été ni les serpents ni les tigres, où les ailes même de l'aigle ne l'ont point porté. Cela étant, je te prie de nouveau de nous laisser passer... Nous sommes sur le chemin de Dieu et non point sur le seuil de ta porte... Le temps presse, et il ne nous en reste pas à perdre en conversations.

— Je ne reculerai pas d'un pas avant d'avoir su qui vous êtes et d'où vous venez.

— Jeune insensé, laisse le chemin libre, ou tout à l'heure ta mère viendra disputer aux vents tes ossements dispersés!... Rends graces au ciel, Nephtali, que jadis ton père et moi nous avons rompu ensemble le pain de l'amitié et plus d'une fois combattu à côté l'un de l'autre... Fils indigne!... tu demeures dans l'oisiveté, parcourant les montagnes et arrêtant sur les chemins de paisibles voyageurs, tandis que, dans ce moment même, le cadavre de ton père est gisant sur la terre des Russes et que les femmes des Cosaques vendent ses armes dans

le bazar de leurs *stanitzes*[1] !... Nephtali, hier, au-delà du Terek, ton père a péri... Et moi, sais-tu maintenant qui je suis ?

— Sultan Akhmet-Khan ! » s'écria le jeune Tchetchentse, reconnaissant enfin le khan au feu menaçant de son regard, et atteré lui-même par l'affreuse nouvelle qu'il venait d'apprendre. En prononçant ces paroles la voix lui manqua, et, accablé d'une douleur inexprimable, sa tête vint tomber sur le cou de son cheval.

« Oui, je suis Akhmet-Khan ! mais grave bien cela dans ta mémoire, Nephtali. Si tu oses dire à quelqu'un : J'ai vu le khan d'Avarie, ma vengeance te poursuivra jusque dans la troisième génération. »

Les voyageurs poursuivirent leur chemin. Le désordre visible dans leurs personnes annonçait qu'ils sortaient d'un récent combat ;

(1) On appelle *stanitzes* les bourgs du pays des Cosaques.

leurs vêtements portaient des traces de sang ennemi, et leurs moustaches étaient brûlées par l'amorce des armes à feu. Ils cheminaient en silence à côté l'un de l'autre, paraissant plongés chacun dans de profondes réflexions. Le regard plein de fierté d'Akhmet-Khan semblait défier le destin, et un sourire de dédain errait de temps en temps sur ses lèvres. Mais le visage pâle d'Ammalat-Beg (car c'était lui) offrait l'image d'un grand épuisement de forces physiques joint à une peine morale cuisante. Ses yeux à demi ouverts avaient perdu leur éclat habituel, et de temps en temps il poussait un sourd gémissement que lui arrachait la douleur de sa blessure, sans cesse irritée par l'allure inégale de son cheval tatare peu habitué aux chemins difficiles des montagnes. Cependant il fut le premier à rompre le silence.

« Pourquoi donc, Akhmet, dit-il, avoir refusé l'offre de ces bonnes gens? Nous aurions bien pu nous reposer quelques heures,

et le soir, à la fraîche, continuer notre voyage.

— Mon cher Ammalat, tu raisonnes comme un jeune homme qui parle au hasard et ignore le fond des choses. Habitué que tu es à commander à tes Tatares que tu traites en esclaves, tu t'imagines pouvoir en agir de même avec ces libres et fiers montagnards. La main de fer du destin s'est appesantie sur nous; nous sommes défaits et mis en fuite; des centaines de braves, tes noukers et les miens, ont péri dans le combat contre les Russes... Montrer maintenant à ces Tchetchentses, en vaincu, en fugitif, cet Akhmet-Khan qu'ils étaient habitués à regarder comme l'astre précurseur de la victoire, être moi-même le messager de ma honte, recevoir en mendiant une hospitalité humiliante et peut-être devoir écouter leurs reproches pour la mort de leurs époux, de leurs frères, entraînés par moi dans une expédition malheureuse; faire cela, Ammalat-Beg, serait perdre à tout jamais leur confiance. Le temps

passera sur ces impressions, leurs larmes se sècheront, et les regrets feront place à la soif de la vengeance. C'est alors qu'ils reverront Sultan Akhmet-Khan pour leur annoncer le retour des combats et du butin !... Alors l'appel aux armes retentira de nouveau dans les montagnes, et une troupe de vengeurs sous mes ordres se lancera de nouveau sur le territoire des Russes. Si je paraissais maintenant devant eux, les Tchetchentses, dans le premier sentiment de leur douleur, oublieraient peut-être que Dieu donne et ôte la victoire à son gré... Ils pourraient m'adresser une parole insultante... Une insulte faite à Akhmet-Khan ne se lave que dans le sang, et la nécessité d'une vengeance personnelle nuirait nécessairement à celle que je dois à mes véritables ennemis, les Russes. Il était donc de la prudence d'éviter les occasions de querelle avec un peuple brave et belliqueux, et de venir détruire soi-même ce prestige qu'ils étaient habitués à vénérer..... On ne fait nul cas de

l'homme alors qu'il arrive faible et impuissant et que chacun est à même de mesurer son épaule avec la sienne; d'ailleurs il te faut un bon chirurgien, et tu n'en trouveras nulle part de plus habile que chez moi. Demain nous serons arrivés, et d'ici là il te faut prendre patience et courage. »

Ammalat-Beg le remercia affectueusement en portant, suivant l'usage asiatique, la main au front et au cœur. Il sentait la vérité de ces observations, mais la souffrance et l'épuisement l'emportaient sur sa raison. Nos voyageurs, évitant l'entrée des villages, passèrent la nuit parmi les rochers, n'ayant pour toute nourriture qu'une poignée de riz cuit dans du miel, espèce de mets national dont les montagnards ont toujours soin de se munir dans leurs courses. A la pointe du jour ils continuèrent leur route. Après avoir traversé le ruisseau de Koïsou sur un pont près du hameau d'Achirtey, ils abandonnèrent son cours et laissèrent également derrière eux les terres du Koïsou-Bou-

lintses et les arides montagnes de Salataoûn. Le chemin à peine frayé qu'ils suivaient traversait des forêts, longeait des pentes et passait sur le bord de précipices d'une profondeur à faire tournoyer la tête et remplir l'ame de terreur. Enfin ils commencèrent à gravir les dernières montagnes qui leur restaient à passer avant de redescendre vers Khounzakh ou *Avara*, la capitale des khans de cette contrée. La végétation disparaissait successivement devant eux à mesure qu'ils s'élevaient vers les sommets de roches nues où règnent seuls les vents et les brouillards. Pour y parvenir les voyageurs durent faire des circuits sans nombre, en gravissant fréquemment des montées presque perpendiculaires. Le cheval du khan, accoutumé aux montagnes, avançait avec précaution, s'assurant de la solidité de chaque pierre avant de se hasarder à y poser le pied; il mettait autant de prudence à descendre, et souvent il glissait presque sur sa queue sur les pentes les plus rapides. Mais le superbe

étalon que montait Ammalat-Beg, nourri sur les riches collines du Daghestan, bronchait fréquemment, s'échauffait sans résultat et épuisait inutilement ses forces. Peu aguerri aux privations et aux fatigues, il ne put résister à une marche continuelle pendant deux journées consécutives, exposé alternativement à l'ardeur du soleil et au froid vif des sommets élevés, par des chemins impraticables, sans autre nourriture qu'une herbe rase qu'il trouvait parmi les rochers. Il soufflait péniblement en gravissant une montagne après l'autre; ses naseaux étaient enflammés, la sueur ruisselait sur tout son corps, et des flocons d'écume blanchissaient son mors. *Allah-ga-shou-kour* (Dieu soit loué)! s'écria Ammalat-Beg, en atteignant enfin le dernier sommet d'où il aperçut le pays des Avariens s'étendant à ses yeux; mais en ce moment son malheureux cheval, ayant épuisé le reste de ses forces, s'abattit sous lui; le sang jaillit de sa bouche, et son dernier soupir fit rompre la sangle de la selle.

Le khan se hâta de venir au secours de son compagnon et de l'aider à se débarrasser de ses étriers. Il observa avec effroi que, l'appareil qui couvrait la blessure d'Ammalat-Beg s'étant dérangé par la secousse, le sang avait de nouveau recommencé à couler. Quant au jeune homme, il paraissait insensible à la souffrance physique.... il pleurait son coursier chéri.... Sa force d'ame ne put résister à ce dernier coup, et la douleur que tant de causes avaient accumulée dans son ame se fit jour par un torrent de larmes. C'est ainsi qu'une seule goutte ajoutée à un vase déjà plein suffit pour faire déborder le liquide.

« Tu ne me porteras plus, dit-il, rapide comme la plume entraînée par l'ouragan ! ni dans la lice poudreuse des courses, poursuivi par les cris de mes concurrents désappointés et les applaudissements des spectateurs, ni dans les combats au milieu de la mêlée. C'est donc pour la dernière fois que tes pieds légers m'ont enlevé à la pluie de fer vomie par les canons

des Russes !... C'est avec toi et par toi que j'ai acquis le renom de hardi cavalier; pourquoi donc survivrais-je à ma gloire et à toi, mon compagnon fidèle ? »

Sa tête retomba sur sa poitrine; il garda long-temps le silence, tandis qu'Akhmet-Khan s'occupait avec sollicitude à remettre l'appareil sur sa blessure. Se relevant à la fin il lui dit d'un ton décidé : « Laisse-moi, Sultan Akhmet-Khan; abandonne à son sort un infortuné. La route est longue encore, et je sens mes forces me quitter. En demeurant avec moi tu périrais toi-même. Vois-tu ce vautour qui plane au-dessus de nous ? il paraît deviner la proie qui l'attend.... Et pourquoi donc lutter contre le destin ?.... mieux vaut être dévoré mort par l'oiseau puissant des montagnes que foulé aux pieds par les infidèles. Adieu, ne tarde pas davantage.

—N'es-tu pas honteux, Ammalat-Beg, dit Sultan Akhmet, de te laisser tomber pour un brin de paille qui s'est trouvé sous tes pieds ?...

Tu te laisses abattre parce que tu as reçu une blessure et que ton cheval est mort!...... Eh bien! tu guériras promptement [1], et quant à ton cheval nous t'en trouverons un autre meilleur que celui-ci. Qui peut savoir tout ce qu'Allah nous réserve pour l'avenir?... C'est péché de se désespérer quand on est dans la force de l'âge et du courage... Place-toi sur mon cheval; je le conduirai par la bride et avant la nuit nous serons arrivés chez moi. Partons, le temps est cher.

— Il n'est plus de temps pour moi, Sultan Akhmet-Khan... Je te remercie du fond de l'ame pour ta sollicitude et tes soins de frère; mais je n'en profiterai pas.... Toi-même tu serais hors d'état de faire à pied une route aussi longue, après les fatigues que tu viens d'endurer.... Je te le répète, abandonne-moi à ma

(1) Il y a dans l'original : « Ta blessure guérira jusqu'au jour de tes noces. » C'est une locution proverbiale populaire qu'il est difficile de rendre dans une autre langue.

(*Note du traducteur.*)

destinée; je veux mourir ici sur cette hauteur inaccessible... Et quel attrait pourrait encore me présenter la vie?... mes parents sont couchés dans la terre froide, ma femme est loin de moi en proie au chagrin et privée de la lumière des cieux; le chamkhal, mon beau-père et mon oncle, se trouve à Tarki rampant devant les Russes;... les giaours dominent dans mon héritage, dans le lieu qui m'a vu naître, et moi-même je suis vaincu, fugitif. Je ne dois ni ne veux vivre.

— Ce que tu dis là n'a point de raison, mon cher Ammalat-Beg, et la seule chose qui puisse t'excuser c'est que tu dois avoir la fièvre en ce moment. Nous sommes tous nés pour survivre à nos pères. Si tu n'as plus ta femme avec toi ou bien qu'elle ne te convienne plus, eh bien! tu as le droit d'en prendre trois autres encore. Que t'importe ce que fait le chamkhal ton beau-père?.... et quant à l'héritage de tes aïeux, si tu y tiens, c'est une raison de plus pour vivre, car les morts n'ont besoin ni de

victoires ni de puissance. Te venger des Russes est un devoir sacré, et pour cela seul tu dois renaître à l'existence. Nous sommes battus, j'en conviens, mais c'est le sort de la guerre; aujourd'hui la chance a été contre nous, demain elle sera contre nos ennemis. C'est le destin qui donne la victoire à son gré; mais pour sa renommée, c'est à l'homme lui-même à la fonder par sa valeur et sa fermeté. Du courage, mon ami; tu es faible et blessé, mais à moi il reste des forces et mon corps est fait à la fatigue. Monte sur mon cheval, poursuivons notre route, et, je t'en réponds, nous battrons les Russes plus d'une fois encore. »

Ce discours agit puissamment sur le jeune Tatare; le rouge lui monta au visage et dissipa un instant l'extrême pâleur qui couvrait ses traits. « Oui, s'écria-t-il, je vivrai pour la vengeance, pour la vengeance ouverte et cachée. Crois-le, Sultan Akhmet-Khan, c'est par ce motif seul que j'accepte tes généreux services. Je suis à toi désormais; oui, je le jure par la tombe

de mon père ! Dirige toutes mes actions, conduis mon bras, et si jamais, vaincu par la mollesse, je venais à oublier mon serment, rappelle-moi cet instant, ces rochers qui en ont été les témoins; Ammalat-Beg se réveillera de nouveau, et son poignard frappera avec la rapidité de la foudre. »

Le khan serra dans ses bras l'impétueux jeune homme en l'aidant à se placer sur la selle.... « Maintenant, dit-il, je retrouve en toi le vrai sang des émirs, ce sang pur et ardent qui coule dans nos veines, pareil au bitume des rochers, lequel, long-temps calme, s'enflamme soudain et par l'explosion qu'il produit fait crouler des masses énormes. »

Soutenant d'une main sur la selle son compagnon blessé, le khan prit la bride de l'autre, et commença avec précaution la descente escarpée et périlleuse du rocher où ils se trouvaient. Quelquefois des pierres, se détachant de dessous les pieds du cheval, roulaient avec fracas dans le précipice; dans d'autres instants

l'animal, malgré toute son adresse, glissait sur les pentes rapides et se soutenait avec peine au-dessus de l'abîme; aussi nos voyageurs furent-ils fort aises lorsqu'ils parvinrent à la région où une mousse rare commençait à recouvrir le granit nu jusqu'alors. Peu à peu commencèrent à reparaître à travers les fentes des rochers des plantes grimpantes, qui tantôt s'élevaient comme des éventails, tantôt descendaient tortueusement, pareils à des rubans tombant de la tête d'une femme. Enfin ils entrèrent dans un bois touffu composé d'abord de noisetiers, puis de chênes, de cerisiers sauvages et enfin plus bas de platanes. La variété, la richesse de la végétation, le silence solennel qui régnait au sein de ces majestueuses forêts, faisaient naître dans l'ame un recueillement involontaire. Parfois, du milieu de l'ombrage ténébreux produit par ces branches séculaires, l'œil était réjoui tout-à-coup par l'aspect d'une clairière émaillée de milliers de fleurs odoriférantes que le pied de l'homme n'avait jamais

foulées. L'étroit sentier que suivaient nos voyageurs semblait souvent disparaître entièrement dans l'épaisseur de la forêt, puis reparaissait soudain en serpentant autour de la crête d'un rocher au-dessous duquel grondait un torrent, qui tantôt se précipitait avec fracas, tantôt semblait sommeiller renfermé dans un bassin pierreux formé par la nature à l'ombre du vinetier et de l'églantier. Des faisans, à la queue ornée de brillantes couleurs, volaient d'un buisson à l'autre, et des volées de pigeons sauvages tantôt planaient immobiles comme un voile sombre étendu dans les airs, tantôt s'élevaient perpendiculairement en épaisses colonnes. Le soleil couchant couvrait de ses teintes pourprées ce magique tableau, et de légères vapeurs commençaient à monter du sein des profondes vallées; enfin il régnait dans toute cette nature une fraîcheur, une suavité inconnues des habitants de la plaine. Déjà nos deux voyageurs s'approchaient d'Akokha, village qu'une montagne seulement séparait de

celui de Khounzakh. Ils avaient commencé à la gravir, lorsque tout-à-coup le bruit d'un coup de feu vint frapper leurs oreilles, signal de sinistre augure que répétèrent aussitôt tous les échos des rochers. Surpris ils s'arrêtèrent pour écouter attentivement, mais bientôt tout rentra dans le silence. « Ce sont nos chasseurs, dit Sultan Akhmet-Khan, essuyant la sueur qui baignait son front; ils ne se doutent point de mon arrivée et sont loin de s'attendre à me voir paraître dans un semblable état. Mon retour à Khounzakh fera couler des larmes de douleur aussi bien que de joie. » L'expression d'un chagrin profond se montra sur les traits sévères du khan; tant l'ame d'un Asiatique est susceptible d'éprouver à la fois une haine presque féroce et les plus doux sentiments de la nature.

Cependant une seconde détonation vint de nouveau éveiller leur attention; ce coup de feu fut suivi d'un autre, et puis d'un autre encore... Bientôt ils se succédèrent à des intervalles plus

rapprochés et se confondirent ensemble, formant une fusillade vive et bien nourrie.

« Les Russes sont là! s'écria Ammalat-Beg, tirant son sabre du fourreau. Il appuya les talons contre les flancs de son coursier, comme si d'un seul saut il avait voulu franchir la crête de la montagne; mais bientôt ses forces, ne répondant point à son ardeur, l'abandonnèrent de nouveau, et l'arme s'échappant de sa main vint tomber à terre avec un son argentin.

« Khan, poursuivit-il en mettant pied à terre, reprends ton cheval et hâte-toi de voler au secours des tiens; ta vue seule sera plus puissante sur eux qu'un renfort de cent guerriers. »

Le khan n'entendit point ces paroles; il prêtait une oreille attentive au sifflement des balles qu'on commençait à distinguer, comme s'il avait pu reconnaître ainsi les coups des Russes d'avec ceux des Avariens. « Il faut donc qu'ils aient emprunté leur vitesse aux chamois

et leurs ailes aux aigles du Khasbek [1]. Comment et par où ont-ils donc pu franchir ces défilés impraticables? » Il disait ces paroles à voix basse, le corps penché en avant sur le cou du cheval et un pied posé dans l'étrier. « Adieu, Ammalat-Beg, s'écria-t-il enfin, s'apercevant que la vivacité du feu semblait croître à chaque instant ; je vais tomber sur eux avec la rapidité de la foudre, et comme elle je cesserai d'exister au milieu des ruines que j'aurai amoncelées autour de moi. »

Dans ce moment une balle vint en sifflant tomber aux pieds du khan; il se baissa, ramassa le projectile, et un sourire de satisfaction vint animer son visage. Alors ôtant son pied de l'étrier, et se tournant vers Ammalat-Beg : « Tu peux, mon ami, lui dit-il, remonter à cheval, et tout à l'heure tu verras ce mystère

(1) Le khasbek est l'un des sommets les plus élevés du centre de la chaîne du Caucase. Il est couvert de neiges éternelles, et on lui donne une hauteur de 16 à 17,000 pieds.

se dérouler à tes yeux. Regarde bien cette balle.... les Russes les ont en plomb et celle-ci est de cuivre. C'est une Avarienne, ma chère compatriote. Aussi bien arrive-t-elle du côté du sud, direction par où il est impossible aux Russes de venir. »

Ils eurent bientôt atteint le sommet de la crête, d'où se découvrirent à leurs regards deux villages dont les habitations étaient éparses sur les bords opposés d'un ravin profond; c'est de là que partait la fusillade qu'ils entendaient depuis quelque temps. Les habitants, blottis derrière des haies, des pierres, tiraient les uns contre les autres. On voyait un grand nombre de femmes courir parmi les combattants; elles poussaient des cris lamentables lorsqu'un des leurs, plus hardi que les autres, se montrant à découvert, était atteint et tombait sur le bord du ravin. Sans être effrayées par les balles qui sifflaient de toutes parts, elles allaient chercher des pierres, et les empilant les unes sur les autres en formaient une espèce de barricade

pour garantir le blessé. Des cris de joie partaient de l'un des côtés lorsqu'ils apercevaient qu'un de leurs coups avait frappé un ennemi, auxquels répondaient de l'autre des exclamations de douleur poussées par les parents et les amis de la malheureuse victime. Ammalat-Beg considérait avec attention et surprise ce combat, dont au reste il résultait plus de bruit que de mal. A la fin il se tourna vers le khan pour lui demander l'explication de cette scène extraordinaire.

« Ce que tu aperçois là, dit celui-ci sans détourner les yeux du spectacle qu'il paraissait considérer avec un secret plaisir, ce que tu aperçois là est un événement fort commun dans nos contrées. Ces sortes de combats soutiennent parmi nous l'esprit guerrier et l'habitude du métier des armes. Chez vous les querelles particulières finissent par un coup de poignard; ici elles deviennent une affaire de parti pour des villages entiers. La cause la plus futile suffit pour y donner lieu. Peut-être en

ce moment ces gens combattent-ils pour une vache dérobée à l'un d'eux et qu'on a refusé de restituer. On ne rougit point chez nous de voler un objet dans un village étranger; la honte consiste à être pris sur le fait. Admire le courage de nos femmes; les balles sifflent autour d'elles et elles n'y font seulement pas attention. Dignes épouses et mères de braves!... Sans doute qu'on regarde comme une chose avilissante de blesser une personne de leur sexe, mais qui peut répondre de la direction que prend une balle?... L'œil la dirige, mais c'est le destin qui la conduit... Cependant la nuit qui nous gagne sépare déjà ces ennemis d'un moment. Il est temps pour nous d'aller retrouver ma famille. »

Il fallait l'œil perçant et le pied assuré du khan pour parvenir sans accident au bas de la descente escarpée qui conduit du sommet de la montagne aux bords de la rivière d'Ourden. Ammalat-Beg ne pouvait presque rien distinguer devant lui; les ténèbres et son ex-

trême faiblesse épaississaient à chaque instant le voile qui couvrait sa vue. Tout semblait tourner autour de lui, et ce fut presque comme en songe que, montant une dernière hauteur, il aperçut devant lui les murailles élevées de la maison du khan et la tour d'alarme dont elle était flanquée. Ce fut d'un pied mal assuré qu'il descendit de cheval dans la cour, au milieu des cris de joie poussés par les noukers et les nombreux serviteurs qui l'entouraient, et à peine eut-il franchi le seuil de la porte grillée du harem que son cœur cessa de battre; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et le jeune beg, épuisé par la perte de son sang, le manque de nourriture et les agitations qu'il avait éprouvées, tomba privé de sentiment sur le tapis bariolé qui couvrait le plancher de la salle.

Chapitre III.

AMOURS D'AMMALAT-BEG; MOEURS DES AVARIENS; CHASSE AU TIGRE.

Lorsqu'Ammalat-Beg reprit ses sens, le jour avait commencé à poindre. Par degrés, et une à une, il commença à retrouver ses idées; mais par suite de son extrême faiblesse elles ne s'offraient encore à lui que comme au travers d'un voile. Cependant il n'éprouvait aucune douleur, et cet affaissement général de ses forces physiques et morales lui présentait même quelque chose d'agréable, en émoussant toutes les sensations poignantes et le rendant indifférent à tout, même à la mort. Car dans cet instant il eût

appris avec la même tranquillité la certitude de sa guérison et celle de sa destruction prochaine. Il se sentait incapable de proférer une parole, de faire le moindre mouvement. Cet état de torpeur, de somnolence, se prolongea pendant quelque temps. Enfin, vers l'heure de midi, après la visite du médecin, lorsque les serviteurs qui l'entouraient se furent dispersés pour se rendre à la prière, et quand le silence régna de toutes parts, interrompu seulement par les cris des mollahs qui retentissaient dans l'éloignement, Ammalat-Beg crut entendre l'approche de pas légers, produisant un froissement à peine sensible sur les tapis qui couvraient la chambre. Il souleva ses paupières appesanties, et aperçut, presque comme une image confuse, une jeune fille d'une beauté ravissante, dont les yeux couleur de jais étaient fixés sur les siens. Son costume consistait dans une tunique couleur orange, par-dessus laquelle elle portait un arkhaloukhe de drap d'or, garni de deux rangs de boutons en émail; ses che-

veux noirs, partagés en deux tresses, lui retombaient de chaque côté sur les épaules. Cette céleste créature s'approcha doucement, se pencha sur lui, et, après l'avoir éventé légèrement, examina l'appareil posé sur sa blessure, en le regardant avec une expression d'intérêt si tendre qu'il sentit tout son être trembler d'une émotion délicieuse. Il voulut la considérer plus attentivement; mais ses paupières, comme chargées de plomb, se refermèrent soudain... Seulement il entendait instinctivement le léger bruissement de sa robe de soie, pareil à celui des ailes d'un ange qui reprend son vol... ensuite tout rentra dans le silence... Plus tard, quand il essaya de fixer ses idées vagues encore sur cette apparition délicieuse, son souvenir se mêla aux images confuses produites par la fièvre, de sorte que, lorsqu'il revint enfin complètement à lui, il se dit avec un soupir : « Ce n'était qu'un songe. »

Mais ce n'était point un songe; c'était Seltana, la fille de Sultan Akhmet-Khan, char-

mante créature âgée seulement de seize ans. Chez les peuples de ces montagnes, on accorde aux femmes non mariées une liberté très grande, en dépit des mœurs de l'Orient et de la loi de Mahomet. La fille d'Akhmet-Khan surtout jouissait de cette indépendance d'une manière fort étendue. Toutes les affections de son père étaient concentrées sur elle; près d'elle seulement il éprouvait quelque distraction à ses travaux, quelque diversion aux soucis qui le dévoraient. Elle seule savait quelquefois amener le sourire sur ses lèvres et la gaîté sur son front. Soit que, présidant le conseil des ouzdens[1] et des anciens du peuple avarien, il délibérât sur des sujets graves de politique montagnarde, soit qu'assis sur son tribunal il rendît une justice équitable, mais toujours prompte, sévère et quelquefois cruelle, soit qu'à son foyer domestique, et entouré des siens,

(1) On nomme ouzdens les nobles, ceux qui forment la classe élevée chez les peuples du Caucase.

il écoutât les récits d'anciens exploits ou méditât quelque expédition nouvelle, toujours la vue de sa fille, accourant près de lui légère comme un oiseau, répandait dans son ame un sentiment de douceur semblable à un rayon de soleil après l'orage. Plus heureux encore était l'infortuné qui avait provoqué sa colère, ou le coupable dont il venait de prononcer la sentence, lorsqu'en ce moment la charmante Seltana arrivait auprès de lui. Maintes fois le poignard déjà levé s'était arrêté à son approche, et le khan avait suspendu l'accomplissement de projets sanguinaires pour éviter de se séparer de sa fille. Elle avait le droit de pénétrer partout; tout sans exception lui était permis. L'amour de son père la plaçait au-dessus même des usages de sa nation et de la gêne de sa position sociale, car pour rien dans l'univers il n'eût consenti à la contrarier dans la moindre chose. Tout soupçon à son égard était loin de son cœur, et jamais il ne lui serait venu dans l'esprit qu'elle pût manquer en rien à ce qu'exi-

geait d'elle la dignité de son rang et de son sexe. Et en effet aucun des hommes qui entouraient le khan n'était fait pour inspirer à la jeune Seltana un sentiment de préférence. D'ailleurs, dans les mœurs de ce peuple, descendre volontairement jusqu'à un homme placé dans une position inférieure eût imprimé une tache ineffaçable sur la fille du dernier des ouzdens, à plus forte raison sur celle du chef de la nation!... Elevée dès le berceau dans ces idées et dans le sentiment de ce qu'elle se devait à elle-même et à sa naissance, cette disposition, comme un mur de glace, la séparait de tous les hommes qui avaient été à même de l'approcher. Jusqu'ici aucun des hôtes admis chez son père ne s'était trouvé son égal en rang, ou du moins jusqu'ici elle ne s'en était nullement inquiétée. Peut-être son extrême innocence et la naïve insouciance de son âge avaient-elles contribué à produire cette complète indifférence.... Mais l'instant des passions, si ardentes chez les femmes de son pays, cet instant

était sonné pour elle, et la vue d'Ammalat-Beg, les circonstances dans lesquelles il se présenta devant elle, firent palpiter son cœur d'une manière jusqu'alors inconnue.

Lorsqu'au retour de son père elle accourut au-devant de lui et se jeta dans ses bras, l'aspect d'Ammalat-Beg, la beauté mâle de son visage, son excessive pâleur, la frappèrent vivement... Au moment où il tomba à ses pieds comme privé de la vie, son premier mouvement fut celui de l'effroi... mais quand son père l'eut informée de tous les détails concernant ce jeune homme, en les accompagnant d'éloges sur sa valeur et son caractère, quand elle eut appris de l'*hèkim* (médecin) du lieu que son état, sans offrir de danger imminent, était néanmoins fort grave, alors le sentiment d'un intérêt plus tendre commença à s'emparer de son cœur. Pendant toute la nuit l'image du blessé fut présente à sa pensée, et lorsqu'elle se leva aux premiers rayons du jour, pour la première fois son teint le céda en éclat à celui

de cette aurore même. Pour la première fois aussi elle eut recours à la ruse, prétextant, pour entrer dans la chambre du malade, le desir d'aller embrasser son père; puis elle y revint de nouveau vers l'heure de midi. Le sentiment d'une invincible curiosité la poussait à se rapprocher de lui, à le considérer de près, et enfin elle rencontra le regard, abattu encore, mais expressif et déjà tendre d'Ammalat-Beg. Ses yeux semblaient lui dire : « Pourquoi te cacher de moi, chère ame de ma vie? » et vouloir puiser dans les siens la santé comme le bonheur. Elle ne pouvait comprendre ce qui se passait en elle; à chaque instant elle changeait de couleur ; il lui semblait presque n'être plus sur la terre. Enfin elle se décida à lui demander d'une voix tremblante comment il se trouvait. Qu'on se figure maintenant un Tatare, un Musulman, habitué à regarder presque comme un crime la parole adressée à une femme, qui n'a jamais vu de ce sexe que le *yachmak* [1] et le haut

(1) On appelle *yachmak* le voile qui, dans le costume des

des sourcils, qu'on se figure, disons-nous, un jeune homme d'un naturel aussi bouillant que l'était Ammalat-Beg, et on pourra se faire une idée de l'émotion qui s'empara de lui à la vue et aux paroles bienveillantes de cet être charmant que le hasard semblait lui avoir amené d'une manière si inexplicable. Un feu rapide et délicieux circula dans ses veines et lui fit oublier un instant son extrême faiblesse. « Oh! je me sens bien maintenant, répondit-il, si bien qu'en ce moment je crois que je voudrais mourir.

— *Allah saklah syn* (que Dieu te conserve), reprit-elle, et vis longues années!... Est-ce que la vie ne t'est point chère!...

— Il est des instants si charmants que la mort elle-même paraîtrait douce alors, Seltana!

femmes turques et tatares, leur couvre la tête et le front. Un autre voile leur cache le bas du visage; de sorte qu'il ne leur reste presque de libre que les yeux et le bout du nez pour la respiration.

et si je devais vivre cent ans encore, je n'en trouverais point de pareil à celui-ci ! »

Seltana n'entendit point le sens de ces paroles, mais elle comprit l'expression de sa voix et le regard qui les accompagna. Elle rougit plus profondément encore, lui fit signe de chercher à se calmer et disparut.

On trouve chez les montagnards de ce pays des empiriques fort habiles, surtout pour ce qui concerne la chirurgie; mais le remède qui contribua le plus à la guérison d'Ammalat-Beg, ce fut la présence fréquente de la fille de son hôte. Il s'endormait le soir avec la pensée de l'apercevoir dans ses rêves et se réveillait le matin avec la certitude plus douce encore de la voir en réalité. Chaque jour il sentait ses forces revenir et chaque jour aussi s'accroître sa passion pour la belle Seltana. Ammalat-Beg était marié; mais, comme il arrive presque toujours chez les Orientaux, ce n'était qu'un mariage de convenance et d'intérêt. Il n'aperçut sa femme qu'à l'instant où ils parurent tous

deux en présence du mollah, et plus tard il ne trouva rien en elle qui lui semblât attrayant, rien qui pût l'attacher et fixer son inconstance. Par la suite elle perdit la vue, et ce triste événement vint encore relâcher des liens où le cœur n'avait point eu de part. A cela se joignit par la suite la mésintelligence qui s'éleva entre lui et le chamkhal son oncle et beau-père, circonstance qui acheva de refroidir l'un pour l'autre les deux époux, de sorte qu'ils cessèrent entièrement d'habiter ensemble.

Faut-il s'étonner après cela qu'un jeune homme ardent, impétueux, et habitué à s'abandonner à ses desirs, ait cédé à l'attrait d'une passion nouvelle ?... Se sentant parfaitement heureux dans les moments où il se trouvait près de sa maîtresse, Ammalat-Beg ne l'était pas moins dans ceux où il attendait sa présence. Il tressaillait au moindre son de sa voix ; chacun de ses accents traversait son ame comme un rayon enflammé, et cette sensation était presque de la douleur, mais une

douleur si douce qu'il eût voulu la faire durer toujours. Peu à peu une intime confiance s'établit entre eux... Presque tout leur temps se passait dans la société l'un de l'autre. Le khan faisait de fréquents voyages dans l'intérieur du pays, soit pour vaquer à ses affaires particulières, soit pour juger les différends qui s'élevaient entre les chefs des tribus, soit pour faire des dispositions guerrières, et pendant ce temps son hôte demeurait dans sa maison, confié aux soins de l'épouse du khan, femme d'une humeur douce, d'un caractère tranquille et silencieux. Sultan Akhmet remarquait parfaitement les sentiments mutuels de sa fille et du beg et s'en réjouissait au fond de l'ame; car des liens de famille avec ce jeune homme, ayant des droits à la succession du chamkhal, lui donnerait mille moyens de satisfaire sa passion favorite, qui était de nuire par tous les moyens aux Russes qu'il détestait. Sa femme, occupée durant des heures entières des soins relatifs à son ménage, laissait pendant

ce temps dans le harem, et auprès de sa fille, Ammalat-Beg qu'elle s'était habituée à regarder comme de sa famille. Seltana, établie sur les carreaux du divan, ayant auprès d'elle deux ou trois de ses suivantes favorites, toutes occupées à des travaux d'aiguille, ne s'apercevait pas de la fuite du temps en causant avec son ami ou en écoutant le récit des événements de sa vie.

C'est ainsi qu'Ammalat-Beg passait ses journées, assis aux pieds de sa belle maîtresse, souvent sans proférer une parole, perdu qu'il était dans la contemplation de ses beaux yeux noirs, ou bien admirant avec elle, de ses croisées tournées au nord, la vue pittoresque des montagnes, ou celle des bords tortueux et escarpés du torrent écumeux au-dessus duquel le château du khan paraissait comme suspendu. Ammalat-Beg, près de cet être dont l'innocence rehaussait l'attrait inexprimable, oubliait tout, jusqu'à ses desirs; il ne songeait ni au passé ni à l'avenir, et, se laissant aller au charme qui le dominait, buvait à longs traits dans la coupe

enchantée, sans même l'ôter un instant de ses lèvres. — L'été se passa de la sorte.

Les Avariens sont un peuple libre; indépendants par nature, ils ne se soumettent qu'avec une extrême répugnance à une autorité quelconque. Chaque Avarien se dit ouzden (noble), et s'il se trouve avoir chez lui un *yessir* (prisonnier, esclave), il se regarde dès lors comme un personnage. Braves à l'excès et pauvres pour la plupart, ils ont tous l'amour du pillage et la passion du butin. Très habiles tireurs, ils forment une infanterie excellente; mais on ne les voit que rarement à cheval, et cela seulement dans leurs incursions. Leurs chevaux, d'une petite taille, sont doués d'une vigueur et d'une force excessives. Les Avariens, appartenant à la race des Lezguines, parlent une langue assez semblable à celle de ce peuple, mais qui se divise en une infinité de dialectes différents. Professant jadis le christianisme, ils en ont conservé quelques souvenirs, car c'est seulement depuis cent vingt ans que ce

peuple a embrassé la religion du prophète. Aussi les Avariens sont-ils d'assez mauvais musulmans, et ne se font-ils pas faute de boire de l'eau-de-vie et même du vin, surtout une espèce de vin cuit qu'ils préparent eux-mêmes et qu'ils appellent *djana*. La fidélité avec laquelle ils gardent la foi promise est passée en proverbe parmi les nations du Caucase. Chez eux ils sont loyaux, doux, hospitaliers, ne craignant de montrer ni leurs femmes ni leurs filles. Leur hôte est pour eux un objet sacré; ils sont prêts à mourir pour sa défense et à venger ses injures jusqu'à la dixième génération.

Pour eux la vengeance est le plus saint des devoirs, et la réputation de hardi brigand la plus honorable de toutes. Du reste, c'est presque toujours la nécessité qui les force à faire ce métier. Traversant les hautes montagnes qui entourent leur pays, ils se rendent fréquemment dans la Khakhette et au-delà de la rivière d'Alazan, afin de s'y livrer aux travaux des champs pour un très modique salaire. Là ils

demeurent quelquefois sans ouvrage pendant des journées entières; c'est alors que poussés par le besoin, se réunissant en troupes, ils se précipitent, la nuit, comme des loups affamés sur les villages d'alentour, s'emparent des bestiaux, enlèvent des femmes, font des prisonniers; mais le plus souvent, succombant dans un combat inégal, ils jonchent les champs de leurs cadavres.

Leurs incursions sur le territoire russe sont devenues moins fréquentes depuis la soumission de la nation des Akouchintses, et depuis qu'Aslan, khan des Khomykhes, allié de la Russie, intercepta de ce côté l'entrée des défilés qui conduisent dans le pays d'Avarie.

Malgré l'indépendance de ce peuple, le grand village de *Khounzakh*, ou *Avar*, situé à l'extrémité orientale du pays, a de temps immémorial formé l'héritage des khans d'Avarie, et leur autorité y fait loi. Cependant, quoique le khan soit maître de faire poignarder par ses soldats chacun des habitants de Khounzakh, et même

tout voyageur qui traverse ses états, il ne possède point le droit de frapper ce peuple de la moindre imposition, et il lui faut se contenter du produit de ses troupeaux et de ses champs, qu'il fait cultiver par ses esclaves ou par les prisonniers qu'il a enlevés à la guerre. Néanmoins l'usage l'autorise à requérir divers services en nature, tels que des voitures attelées de bœufs ou de buffles, des hommes à cheval pour porter des ordres, et autres prestations de ce genre. On ne s'étonnerait même nullement de le voir faire enlever arbitrairement à ses parents un jeune enfant de l'un ou de l'autre sexe. Les habitants de Khounzakh sont en général plus riches que leurs compatriotes des environs : leurs habitations sont propres et presque toutes à deux étages. Les hommes sont grands et bien faits, les femmes belles, ce qui est dû en partie au grand nombre de Géorgiennes, prises dans des courses, qu'on rencontre parmi elles. La langue arabe est cultivée chez les Avariens ; aussi les hommes

lettrés y font-ils usage d'un style singulièrement pompeux et fleuri. La maison du khan est toujours remplie d'hôtes et même de solliciteurs, qui, suivant l'usage général des Asiatiques, n'osent point se présenter devant lui sans apporter une offrande quelconque, ne fût-ce qu'une poule ou quelques œufs frais.

Les serviteurs ou noukers du khan, dont la puissance s'appuie principalement sur leur nombre et leur courage, remplissent sans cesse les cours et les appartements de la maison, portant toujours des pistolets à la ceinture et un long poignard[1] devant eux. Tous les matins, les ouzdens admis dans l'intimité du maître et les nombreux visiteurs tchetchentses ou tatares établis dans la maison viennent en corps lui présenter leurs hommages, puis remplissent la même formalité à l'égard de son épouse; après quoi ils passent le reste de la

(1) Tous les Asiatiques portent le poignard, non point au côté, mais devant eux.

journée à boire et à manger dans des chambres séparées et destinées à cet usage. Ils sont traités de la même manière en l'absence même du khan.

Un jour un ouzden, qui venait habituellement dans sa maison, vint y raconter, comme la nouvelle du jour, qu'un tigre[1] d'une taille énorme s'était montré dans les environs, et que deux de leurs meilleurs chasseurs étaient tombés victimes de sa fureur. « Cela intimida tellement tous les autres, ajouta-t-il, que personne n'osa tenter la fortune une troisième fois.

—Je veux la tenter, moi, s'écria Ammalat-Beg impatient de déployer son courage devant les montagnards. Tout ce que je demande, c'est qu'on me mette sur les traces de la bête. » Le robuste Avarien qui avait apporté la nouvelle,

(1) Il n'y a point de véritables tigres dans le Caucase, mais on y trouve des léopards de la petite espèce, ou chats tigres, qui sont assez communs dans les provinces géorgiennes. C'est sans doute un de ces animaux qu'on a voulu désigner ici.

après avoir toisé d'un regard le jeune beg, répondit avec un sourire: « Seigneur Ammalat, un tigre n'est pas la même chose qu'un sanglier du Daghestan, et ses traces conduisent souvent à la mort!

—Crois-tu donc, répliqua fièrement le jeune homme, crois-tu que, sur l'étroit sentier qui mène jusqu'à lui, tu verras la tête me tourner ou bien ma main trembler en le frappant? Je ne te demande point de partager mes périls; je te prie seulement d'être spectateur du combat. J'espère te prouver alors que si l'ame d'un Avarien est aussi ferme que le granit des roches de son pays, celle d'un habitant du Daghestan n'est pas moins fortement trempée que l'acier dont est faite la lame de son sabre?.. Consens-tu à venir?»

L'Avarien se trouvait pris et ne pouvait plus reculer sans honte. Faisant prendre à son visage une expression de gaîté, il tendit la main à Ammalat-Beg. « Volontiers, reprit-il, mais il est inutile de remettre cette expédition. Rendons-nous d'abord à la mosquée, où nous prê-

terons le serment d'usage, et de là en route! Allah décidera entre le tigre et nous. Ou nous nous ferons une housse de sa peau, ou ce sera lui qui nous dévorera. Partons sans retard! »

Il n'est point dans les mœurs des Asiatiques de dire adieu aux femmes, même dans les circonstances les plus graves; c'est un droit qui appartient exclusivement aux parents les plus proches, et le hasard seul peut y faire participer un étranger. Ammalat-Beg ne put retenir un soupir en jetant les yeux sur l'appartement de sa chère Seltana, puis se dirigea à pas lents vers la mosquée. Il y trouva déjà rassemblés les anciens du village et une foule de curieux. Là, selon l'antique usage du pays, les deux champions, la main sur le livre du Koran, jurèrent de ne se point quitter, ni durant le combat, ni pendant la poursuite, de se défendre mutuellement au péril de leur vie, de mourir s'il le fallait à côté l'un de l'autre, et, de toute manière, de ne point revenir sans rapporter la peau de l'ennemi vaincu. Dans le cas contraire, la loi

statuait que celui des deux qui manquerait à son serment serait regardé comme un traître et un lâche, et précipité du haut d'un rocher. La cérémonie achevée, les nouveaux compagnons s'embrassèrent; le mollah les revêtit de leurs armes, et ils se mirent en route aux acclamations de la foule. « Ne revenez point ou revenez ensemble, leur criait-on de toutes parts. —Nous vaincrons ou nous périrons, répondirent les chasseurs. »

Un jour, deux jours se passèrent, et ils ne revenaient point. Les vieillards se fatiguaient vainement à regarder du haut de leurs toits sur la route, et les enfants du village à courir sur les collines d'alentour pour apercevoir les chasseurs; personne ne paraissait. Pas une maison dans Khounzakh où, près du foyer qui rassemblait la famille, ils ne fussent le sujet des conversations et des conjectures; mais nul n'en était préoccupé à l'égal de la jeune Seltana. Le moindre bruit la faisait tressaillir. Entendait-elle marcher dans la cour ou sur

l'escalier, tout son sang bouillonnait dans ses veines, et son cœur battait avec violence; la pauvre fille alors quittait précipitamment sa place, courait vers la fenêtre, et, trompée dans son attente pour la vingtième fois, venait tristement et à pas lents reprendre son ouvrage. Enfin ses inquiétudes se changèrent en appréhensions mortelles. Elle n'avait plus un instant de repos, elle allait et venait sans cesse, adressait des questions cent fois répétées sur les habitudes et la férocité du tigre, sur la distance où il a coutume de s'approcher des villages, et, calculant d'après le temps nécessaire pour le retour, elle se disait avec désespoir : « Ils ont péri! » Et sa tête retombait sur son sein inégalement agité, et des larmes amères venaient inonder son charmant visage.

Le troisième jour enfin, l'événement vint justifier ses craintes. L'ouzden, compagnon d'Ammalat-Beg, apparut seul, épuisé et se traînant à peine. Ses vêtements déchirés portaient des marques visibles des griffes de l'animal fé-

roce; lui-même, pâle et défait, semblait exténué par la faim et la fatigue. Une foule d'habitants de tout âge vint l'entourer avec empressement. Il prit un peu de nourriture pour réparer ses forces, puis commença son récit en ces termes :

« Le jour même de notre départ du village nous découvrîmes la retraite du tigre, que nous trouvâmes endormi au milieu d'un fourré tellement épais que je n'en n'avais jamais vu de semblable. Le sort dut décider qui des deux ferait feu le premier, et le sort tomba sur moi. Je m'approchai adroitement et l'ajustai de mon mieux... Le coup partit, mais par malheur l'animal dormant le museau caché par ses pattes, la balle vint traverser l'une d'elles et s'enterrer dans le poil de son cou. Le tigre, réveillé par l'explosion et la douleur, poussa un affreux rugissement, puis en deux bonds vint s'élancer sur moi avec une telle promptitude que je n'eus pas même le temps de mettre le poignard à la main. Renversé par son impétueux

élan, je me sentis fouler sous les pieds de l'animal. Tout ce dont je puis me souvenir c'est qu'en ce moment j'entendis le cri d'Ammalat-Beg et son coup de fusil. Violemment blessé par ma chute et écrasé par le tigre, je perdis connaissance.

« Je demeurai long-temps dans cet état, car, lorsque je repris mes sens, tout était tranquille autour de moi... Le temps était sombre, et un brouillard épais se résolvait en une pluie fine dont je me sentis pénétré. Mon fusil rouillé était par terre à mes côtés... Non loin de là je trouvai la carabine d'Ammalat-Beg rompue en morceaux... Les pierres à l'entour étaient tachées de sang, et les broussailles foulées en divers endroits témoignaient de la fuite du tigre. Je criai de toutes mes forces, j'appelai mon compagnon...point de réponse; j'attendis long-temps, rien ne parut; je tentai plusieurs fois d'aller à la recherche de l'animal pour venger sur lui le sang de mon camarade, ou au moins pour tâcher de découvrir ses restes et

mourir auprès; mais mon extrême faiblesse s'y opposa. Tout m'abandonnant à la fois, l'honneur et la vie, je pleurai amèrement. Je voulus attendre la mort dans cette solitude, mais je ne pus résister aux angoisses de la faim. Allons, me dis-je, tâchons de revenir à Khounzakh. J'y annoncerai la destinée de mon malheureux camarade, et, si je dois mourir, du moins ce sera au milieu des miens. Je me suis traîné jusqu'ici comme un serpent à demi écrasé. Mes amis! je vous livre ma tête; décidez de mon sort, suivant qu'Allah le mettra dans vos cœurs. Si vous me laissez la vie, je bénirai votre justice ou votre clémence; sinon que votre volonté soit faite. *Allah akbar* (Dieu est grand)! je mourrai innocent... tout ce qu'il était possible de faire je l'ai fait. »

A ce discours de l'ouzden une rumeur générale s'éleva parmi les assistants. Les avis étaient partagés : les uns le condamnaient hautement, d'autres s'efforçaient de le défendre, tous le plaignaient. « Chacun cherche à

sauver sa vie, disaient les premiers; qui peut répondre qu'il ne s'est point sauvé du combat? Aucune marque, aucune blessure ne nous atteste le contraire... Et quant à ce qu'il n'a point su défendre son camarade, il n'y a point de doute. — Non-seulement cela, ajoutaient d'autres, mais peut-être même l'a-t-il trahi à dessein... on sait bien qu'ils n'étaient pas bons amis ensemble! » Quelques noukers de la suite du khan allèrent plus loin encore; ils prétendirent que l'ouzden avait assassiné Ammalat-Beg par jalousie. « Il était aisé de s'apercevoir, disaient-ils, qu'il avait de l'amour pour la fille du khan, et celle-ci avait trouvé mieux que lui dans Ammalat-Beg. »

Sultan Akhmet-Khan, informé de la cause qui faisait ainsi attrouper le peuple, monta à cheval et se rendit au milieu de la foule, où l'ouzden tâchait en vain de justifier sa conduite. « Lâche, lui dit-il avec un regard mêlé de chagrin et de colère, tu as versé l'opprobre sur le nom avarien... Il n'est pas maintenant un

Tatare qui ne soit en droit de nous dire que nous avons laissé dévorer notre hôte par la bête, faute d'avoir su le défendre! Mais du moins nous saurons venger sa mort; tu as juré sur le Koran de ne point abandonner ton camarade dans l'instant du péril, et, s'il venait à succomber, de ne pas revenir sans rapporter la peau de l'animal... Tu as trahi ton serment; c'est à nous maintenant à remplir le nôtre... Je te donne trois jours pour te préparer à la mort; si au bout de ce temps Ammalat-Beg ne se retrouve pas, tu seras précipité du haut du rocher... Quant à vous, poursuivit-il en s'adressant à ses serviteurs, vous me répondez de lui sur votre tête. » Cela dit, il enfonça son kalpak sur ses yeux, fit prendre le galop à son cheval et disparut. Trente messagers volèrent dans toutes les directions pour tâcher de retrouver Ammalat-Beg mort ou vif. Les peuples du Caucase regardent comme un devoir sacré de rendre les derniers honneurs à leurs parents ou à leurs amis, et, pareils aux

héros d'Homère, ils se précipitent dans le fort de la mêlée pour enlever leurs restes, que souvent ils recouvrent de leurs propres corps, aimant mieux périr que les abandonner à leurs ennemis.

L'ouzden infortuné fut conduit et renfermé dans l'écurie du khan, qui chez les Avariens tient communément lieu de prison. Les assistants, après avoir raisonné quelque temps sur cet événement, se séparèrent pensifs, mais sans murmurer, car la sentence du khan était conforme à leurs antiques usages.

Cette nouvelle parvint bientôt aux oreilles de Seltana, et, malgré toutes les précautions que l'on prit pour en amortir l'effet, il fut terrible sur le cœur aimant de la jeune fille. Néanmoins elle n'en témoigna rien au dehors; son visage même exprimait une tranquillité à laquelle ceux qui l'entouraient avaient été loin de s'attendre; mais c'était le calme du désespoir. Elle ne se plaignit point, elle ne versa point de larmes; mais aussi le sourire ne reparut plus sur

ses lèvres, et sa bouche restait muette. Sa mère lui parlait et elle ne l'entendait point; des étincelles échappées à la pipe de son père tombaient sur ses vêtements et les brûlaient sans qu'elle s'en aperçût davantage. Dans ses promenades elle paraissait ne rien sentir, ni le vent, ni la pluie; enfin toutes ses facultés physiques et morales étaient concentrées dans le sentiment de sa douleur; mais nul vestige extérieur n'en trahissait l'existence, et ses traits restaient calmes et fiers comme de coutume. Il y avait dans Seltana deux êtres qui se combattaient: l'héritière du khan d'Avarie et la jeune fille de seize ans, la jeune fille passionnée du Midi. Il était aisé de prévoir qui des deux l'emporterait sur l'autre.

Cependant l'infortunée était prête à succomber sous le poids de la contrainte qu'elle s'imposait. « Qu'il est affreux, se disait-elle, d'avoir perdu son ami, l'être le plus cher, et de se voir refuser jusqu'au triste privilége de se livrer à sa douleur! Ici je ne suis entourée que de regards

malveillants et curieux qui épient jusqu'aux larmes involontaires qui m'échappent pour s'en faire une arme contre moi et les convertir en sujet de dérision et de malignité. Non, je ne saurais le supporter davantage. Il me faut de la solitude, il me faut pouvoir pleurer en liberté... Sekina, dit-elle en s'adressant à sa servante favorite, viens avec moi; je veux me promener sur les bords de l'Ouzen. »

A l'ouest de Khounzakh, à un tiers d'*agatch*[1] de distance, se trouvent les ruines d'un monastère chrétien, monument détruit de la religion primitive de ce peuple. Le zèle fanatique des Musulmans et la main même des temps semblent avoir voulu respecter la vénérable église située au centre de cette antique retraite, au milieu des ruines des cellules et de l'enceinte extérieure. Son dôme pointu était noirci par le con-

(1) L'*agatch*, mesure de distance, équivalant à sept verstes, une lieue trois quarts; celle-ci se nomme l'agatch de cheval; l'*agatch* pédestre n'a que quatre verstes, une lieue.

tact des siècles, le lierre garnissait le pourtour de ses étroites fenêtres, et des arbrisseaux toujours verts croissaient dans les fentes des murs. Un doux lit de mousse tapissait l'intérieur de l'église, et on y respirait, au sein de la plus forte chaleur, une fraîcheur délicieuse constamment entretenue par l'eau d'une source qui, s'échappant avec murmure des fentes du rocher auquel le mur était adossé, se réunissait en une nappe limpide au-dessus de l'autel de pierre, puis, s'éparpillant en filets nombreux, se perdait parmi les dalles du pavé de l'édifice. Un seul rayon de soleil, pénétrant par l'étroite croisée, projetait sur quelques touffes de cette verte végétation une lumière brillante, qui, se reflétant sur la sombre muraille opposée, semblait s'y jouer de mille manières, comme un jeune enfant bercé sur les genoux d'un aïeul centenaire.

C'est vers ce lieu écarté que Seltana avait dirigé sa promenade ; c'est dans cette solitude qu'elle espérait se reposer du pénible ennui

des questions et des regards curieux dont elle était sans cesse obsédée.

Le calme, le bonheur qui semblaient répandus autour d'elle, nourrissaient le chagrin qui dominait son être, mais en émoussaient la pointe acérée. Bientôt, cédant à l'impression des objets qui l'entouraient, du demi-jour si doux qui régnait en ce lieu, du murmure de l'eau, du ramage des oiseaux, elle sentit par degrés se fondre le fardeau de plomb qui pesait sur son cœur; des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et sa douleur éclata en plaintes et en sanglots. Sa suivante l'avait quittée pour cueillir des fruits qui croissaient abondamment au milieu de ces ruines, et Seltana put avec une entière liberté s'abandonner à la contemplation des beautés de la nature et à l'expansion de ses sentiments.

Tout-à-coup, ayant levé la tête, elle jeta un cri d'effroi; devant elle était un homme en costume avarien, dont les vêtements en désordre étaient couverts de sang et de boue...

Une peau de tigre descendait de ses épaules et tombait à terre... Seltana, ton cœur ne te dit-il rien?... Oui, car un coup d'œil rapide lui fit reconnaître Ammalat-Beg, et, entraînée par un sentiment irrésistible, elle se jeta dans ses bras, le pressa sur son sein, et après avoir considéré pendant quelques instants ses traits amaigris, mais toujours chers, elle revint comme à la vie; la stupeur causée par un changement si soudain fit place à une joie délirante, qui se peignit enfin dans ses yeux encore baignés de larmes. Le bouillant Ammalat-Beg pouvait-il se contenir dans un pareil moment? Avec la rapidité de l'abeille se précipitant sur une fleur, ses lèvres vinrent se placer sur les lèvres de rose de la jeune fille. Jamais il n'avait éprouvé de semblables transports. Cette rencontre inespérée, jointe à ce que le hasard lui avait fait entendre, le mettait au comble de la félicité. Sans avoir encore prononcé un mot d'amour, les deux amants n'avaient plus rien à s'apprendre.

« Et toi aussi, mon ange, tu m'aimes, » dit enfin Ammalat-Bèg, lorsque Seltana, revenant à elle-même, détourna la tête en rougissant et fit un effort pour se dégager de ses bras.

« Allah m'en préserve! répondit la naïve enfant en baissant ses longues paupières; aimer, c'est une parole bien redoutable! Il y a une année de cela, je fus témoin d'un spectacle affreux.

« Dans une des rues de notre ville on lapidait une jeune fille; je m'enfuis saisie d'horreur et d'effroi, mais nulle part je ne pus trouver de repos. Cette image sanglante me poursuivit long-temps, et maintenant encore je crois entendre ses cris et ses plaintes déchirantes. Lorsque je m'informai de la cause pour laquelle on avait fait périr cette malheureuse d'une manière aussi cruelle, on me donna pour réponse: C'est qu'elle a cédé à l'amour d'un jeune homme!

—Non, ma Seltana, tu dois être dans l'erreur; ce n'est point pour avoir aimé que l'infortunée

a été punie de la sorte; elle aura sans doute trahi la foi jurée, elle aura été infidèle...

—Trahir, être infidèle! qu'est-ce que cela signifie, Ammalat-Beg? Je ne te comprends pas.

— Plût au ciel qu'il en soit toujours ainsi et que tu ignores à jamais cet art perfide de ton sexe, que tu n'aimes jamais que moi!...

—Ah! mon ami, en pourrais-je aimer un autre, du moins à l'égal de toi?... Dans ces tristes jours j'ai si vivement senti que toi seul étais tout pour moi!... J'aime bien aussi mes deux frères, *Noutzal* et *Sourkhaï;* lorsqu'il m'arrive d'être long-temps séparée d'eux je suis heureuse de les revoir; mais en leur absence je suis tranquille et suis loin d'éprouver ces angoisses affreuses que j'ai ressenties maintenant; tandis que loin de toi l'existence me devient insupportable!

—Et pour toi, ma bien-aimée, pour toi l'étoile de ma vie, je sacrifierais non-seulement cette vie, mais encore mon ame, l'espoir de ma béatitude éternelle.»

Ici un bruit de pas qui s'approchaient interrompit les deux amants; c'était la suivante de Seltana qui venait les rejoindre. Ils retournèrent tous ensemble à Khounzakh, où l'apparition inespérée d'Ammalat-Beg causa au khan une joie sincère. Le jeune homme fit brièvement le récit de ce qui lui était arrivé.

« Aussitôt, dit-il, que j'eus vu mon camarade tomber devant moi, je fis feu sur le tigre; la balle lui fracassa la mâchoire. L'animal en poussa d'affreux rugissements, se jeta de côté et d'autre, tournoya plusieurs fois sur lui-même, puis essaya de s'élancer sur moi; mais je sus à chaque fois éviter son approche. Je tentai alors de lui fracasser la tête d'un coup de crosse, mais l'arme se rompit entre mes mains. Cependant le monstre, perdant son courage avec ses forces, prit la fuite dans l'épaisseur des broussailles; je le poursuivis long-temps, d'après les traces sanglantes qu'il laissait derrière lui. En attendant, le jour commençait à baisser, et le soleil était tout-à-

fait couché lorsqu'ayant enfin rejoint le tigre je l'achevai en lui plongeant mon poignard dans la gorge.

« Il me fallut nécessairement passer la nuit là, parmi les rochers, ayant le ciel pour couverture et pour compagnons les loups et les chacals. Le lendemain matin un épais brouillard mêlé de pluie m'environnait de toutes parts; les nuages, qui à cette hauteur passaient à très peu de distance, semblables à des éponges, exprimaient sur moi toute l'eau qu'ils contenaient. On n'y voyait point à dix pas de distance. Ne connaissant pas les lieux, n'ayant pas le soleil pour m'orienter, j'errai dans diverses directions sans trouver d'issue. Ayant tué une perdrix d'un coup de pistolet, je parvins à l'accommoder. Quelques fruits et cette nourriture soutinrent mes forces pour le moment, mais je ne pus réussir à sortir de ce tombeau de pierre. Je n'entendais pendant le jour que le bruit des torrents qui tombaient des rochers et le bruissement des aigles qui tour-

noyaient autour de moi, me regardant comme une proie assurée. La nuit, les chacals venaient à quelques pas remplir l'air de leurs hurlements plaintifs. Enfin le matin d'après, un soleil brillant et pur ayant promptement dissipé les brouillards, je me levai avec plus de confiance et me mis en route en me dirigeant vers l'Orient. Bientôt j'entendis retentir des cris et des coups de fusil; c'étaient les hommes que vous aviez envoyés à ma recherche. Après quelques heures de marche nous arrivâmes en vue du village; accablé par la chaleur, je voulus étancher ma soif à la source qui coule au pied de la vieille mosquée; c'est là que je trouvai Seltana. Je remercie le ciel et toi, mon digne Akhmet-Khan.

— Oui, dit celui-ci en l'embrassant tendrement, gloire à Dieu et honneur à toi, mon brave! mais ta prouesse a manqué vous coûter la vie, à toi et à ton compagnon. Si tu avais tardé un jour de plus, il eût été forcé de faire en plein air une culbute dont il se serait fort mal trouvé. Tu es revenu à temps de toutes les manières.

Djemboulat, partisan fameux de la petite Kabarda, veut faire une incursion sur les terres des Russes; il t'a invité à faire partie de l'expédition. Voilà un champ digne de ton courage; au lieu de tenter la destinée en chassant des tigres, il vaut mieux donner la chasse aux Russes. D'ailleurs tu leur dois une revanche pour ta dernière affaire, et ta gloire a besoin de réhabilitation. Tu n'as pas trop de temps pour te préparer, car demain à la pointe du jour il faudra te mettre en route. »

Quoique cette nouvelle dût contrarier cruellement le pauvre Ammalat-Beg, néanmoins, cachant ses sentiments, il prit un air content et répondit qu'il partirait volontiers. Il sentait au fond du cœur que le glorieux renom d'un brave partisan lui serait d'un grand avantage pour la réussite de ses projets amoureux.

Mais que dut éprouver la malheureuse Seltana en se voyant d'une manière si inattendue à la veille d'une séparation nouvelle et plus affreuse même que la précédente? Elle pâlit, et

sa tête retomba sur son sein comme une tendre fleur subitement frappée par l'aquilon. Son regard éteint, fixé sur Ammalat-Beg, exprimait le tourment de l'inquiétude, l'affreux pressentiment d'un malheur certain. « O Allah ! dit-elle avec douleur, toujours des incursions, toujours des meurtres!.... Quand donc le sang cessera-t-il de couler sur nos montagnes?...

— Lorsqu'on verra nos torrents rouler du lait pur et la canne à sucre croître sur les sommets glacés du Caucase », répondit le Khan avec un sourire amer.

Chapitre IV.

LE TÉREK. FRONTIÈRE NOMMÉE LA LIGNE DU CAUCASE. *INCURSION DE TCHERKESSES.*

Rien n'égale les sauvages beautés qu'offre le Térek dans la gorge étroite du Darial. Là, comme un puissant génie, il lutte sans cesse contre la nature, paraissant comme lui puiser ses forces d'en-haut. Quelquefois, dans sa chute perpendiculaire entre deux rochers, il ressemble au glaive brillant d'un géant partageant en deux une montagne; ailleurs il roule avec fureur des flots noirs et écumeux sous des masses granitiques entassées par les siècles, dont il arrache, entraîne et jette au loin les débris.

Qu'on se figure maintenant un cavalier, attardé dans sa marche et surpris par une nuit orageuse, cheminant lentement sur l'étroit sentier suspendu au-dessus de l'abîme où mugit le Térek ! La nature pour l'épouvanter semble avoir rassemblé toutes ses terreurs. Des masses d'eau grondent sous ses pieds, tandis que d'autres au-dessus de sa tête se précipitent avec fracas du haut des rochers. De leurs sommets pendent des nuages noirs et épais qui à chaque instant paraissent vouloir l'écraser. Tout-à-coup un vif éclair dissipe momentanément l'obscurité, le voyageur effrayé n'aperçoit que la nuée sombre déchirée par la flamme électrique, au-dessous l'abîme ouvert sous ses pas, à ses côtés des rochers perpendiculaires paraissant s'élever jusqu'aux cieux, et devant lui le Térek, qui descend des hauteurs du défilé couvert d'une écume étincelante. Ce coup d'œil rapide comme la pensée lui fait voir les flots tumultueux du torrent se pressant, se heurtant, se précipitant dans l'abîme avec un bruit

plaintif et sourd, comme des esprits immondes frappés par le glaive des archanges; puis le voyageur est de nouveau replongé dans les ténèbres; et alors retentit le bruit éclatant du tonnerre, répété par mille échos, avec un roulement dont semblent ébranlées jusque dans leurs fondements ces masses vieilles comme le monde. A ce fracas assourdissant vient se mêler le mugissement du vent, qui bientôt s'accroît jusqu'à la puissance d'un furieux ouragan, et la pluie se précipite par torrents. Et de nouveau l'éclair vient sillonner la nue, le tonnerre succède à l'éclair, des pierres énormes roulent de toutes parts et tombent avec un bruit sourd dans les eaux du Térek... Le cheval effrayé tremble, recule; son épaisse crinière agitée par le vent vient frapper au visage du cavalier, qui épouvanté lui-même murmure involontairement une prière...

Mais, d'autre part, qu'elle est belle la vue de cette même gorge le lendemain de l'orage! De légers nuages, poussés par un vent frais, flot-

tent çà et là, pareils aux morceaux déchirés d'un voile de femme, au travers desquels paraissent et disparaissent tour-à-tour des sommets couverts de neiges éternelles. Sur l'azur du ciel se découpent, dorées par les rayons du soleil, les formes tranchantes des rochers, encore toutes brillantes d'humidité. Des torrents et des sources, riches d'une eau nouvelle, tombent de tous côtés au travers des brouillards, qui tantôt serpentent au fond de la gorge, présentant l'apparence d'une rivière blanche et floconneuse, tantôt montent en spirale comme la fumée qui s'échappe d'une chaumière, tantôt ceignent comme d'un turban le sommet d'une vieille tour qui domine la vallée ! Au travers de tout cela on aperçoit le Térek, tombant de rocher en rocher, qui en mugissant tournoie sur lui-même comme s'il cherchait un lieu pour se reposer.

Une chose digne de remarque c'est que le Causase ne présente pas d'amas d'eaux considérables où puissent se mirer dignement ces

montagnes, énormes géants de la nature. On n'y rencontre point de lacs dignes de ce nom, et aucune rivière navigable n'y prend sa source, excepté le Térek, qui, au milieu des masses qui l'entourent, ne semble qu'un mince ruisseau. Près de Wladicaucase, où il a enfin gagné la plaine, il paraît vouloir jouir d'une liberté nouvelle; il coule en formant des circuits nombreux, rejetant à droite et à gauche les débris arrachés aux montagnes. Plus loin, où il se dirige vers le nord-ouest, il est encore rapide, mais moins bruyant, comme un guerrier las de ses nombreux exploits. Enfin, après avoir dépassé l'espèce de promontoire formé par la petite Cabarda, et pareil à un dévot musulman, il se tourne subitement vers l'Orient, et, fertilisant les rives qu'il arrose, coule paisiblement tantôt sur un lit de pierres, tantôt sur un fond limoneux dans la direction de Kizliar, où il se jette enfin dans le bassin de la mer Caspienne. Durant cet espace il permet déjà à des bateaux de naviguer sur ses eaux, et, comme une simple

manœuvre, fait tourner des roues de moulin. Là aussi, et sur la rive droite de cette rivière, entre des collines boisées, sont dispersées les *aoûles* (villages) des Cabardiens qu'on confond souvent sous le nom générique de *Tcherkesses* avec ces derniers, qui habitent au-delà du Koubak, et les *Tchetchentses* établis plus bas près de la mer. Les Cabardiens, communément appelés *Tcherkesses pacifiques*, ne justifient guère cette dénomination, n'étant véritablement que des voleurs cachés, qui jouissent, comme sujets de la Russie, des avantages qu'offre un gouvernement civilisé, sans négliger dans l'occasion de prendre leur part du brigandage que les autres peuplades exercent fréquemment en-deçà des frontières de l'empire. Se trouvant libres de circuler partout, les Cabardiens tiennent leurs coreligionnaires des montagnes au courant des mouvements des troupes et de l'état des fortifications, les cachent chez eux pendant qu'ils se réunissent pour tenter une incursion, et leur vendent des munitions qu'ils se sont procurées

chez les Russes; en retour ils perçoivent leur part de butin et achètent le restant; enfin ils prennent quelquefois eux-mêmes une part active dans ces expéditions. Souvent des individus appartenant aux peuplades hostiles traversent à la nage le Térek au nombre de cinq ou de six, se répandent dans les environs, et y commettent sans obstacles des déprédations nombreuses, en se faisant passer pour des Cabardiens, dont le costume est en tout semblable au leur. Il y a plus; c'est que ces derniers eux-mêmes, sous le nom des autres, dès qu'ils sont en force suffisante, attaquent les voyageurs, enlèvent du bétail, tuent les habitants paisibles, ou les emmènent prisonniers et les vendent à des distances considérables.

Il est sûr que la situation même de ce peuple, placé entre deux voisins ennemis et puissants, doit contribuer à développer en lui ces dispositions déloyales et perfides. Ne pouvant compter sur les Russes, trop dispersés pour les protéger à temps contre la vengeance des monta-

gnards, qui tombent sur eux avec la promptitude de leurs avalanches, ils se trouvent portés, autant par nécessité que par inclination, à tenir en secret pour leurs compatriotes, sans oublier en même temps de flatter ostensiblement les Russes qui leur inspirent de la crainte.

Il existe sans doute parmi eux des hommes sincèrement dévoués à la Russie ; mais en général il est impossible de compter sur la fidélité de gens qui trahissent fréquemment leurs amis des montagnes, et même sont prêts à se livrer les uns les autres dès qu'ils y trouvent avantage et impunité. On voit que cette nation, tombée dans un profond degré de démoralisation, a perdu les qualités d'un peuple libre en n'acquérant de la demi-civilisation que les vices qui l'accompagnent toujours. Ils se jouent des serments, se font gloire de leurs perfidies, et l'hospitalité elle-même n'est chez eux qu'un calcul. Chacun d'eux est prêt à servir de guide à un Russe, et quelques heures après à un montagnard pour tuer et dépouiller le premier.

La rive gauche du Térek est occupée par les stanitzes[1] des Cosaques dits *de la ligne*, qui descendent des fameux Cosaques Zaporogues, et çà et là on y rencontre aussi quelques villages habités par des paysans ordinaires. A l'extérieur ces Cosaques ne se distinguent des Tcherkesses qu'en ce qu'ils ne se rasent point la tête, car pour le reste ils ont le même costume, les mêmes armes, les mêmes habitudes. Une escarmouche entre eux et les montagnards offre un spectacle vraiment curieux; c'est un composé de combats singuliers, où chacun lutte de courage, de force et d'adresse avec son adversaire. Deux Cosaques ne craignent point de s'engager avec quatre cavaliers tcherkesses, et à nombre égal ils ont toujours l'avantage. Presque tous connaissent le tatare, et la plupart établissent avec les montagnards des liens d'amitié, même des alliances par les femmes qu'ils s'enlèvent les uns aux autres, ce qui ne

(1) On donne ce nom aux bourgs et villages habités par les Cosaques.

les empêche pas d'être implacables au jour du combat. Quoiqu'il soit sévèrement défendu aux Cosaques de passer de l'autre côté du Térek, ils le traversent souvent à la nage, à la recherche de butin de tout genre; les montagnards en font autant de leur côté, en passant la rivière pendant la nuit au moyen de *bourdukes* (espèces d'outres enflées). Arrivés là, ils se cachent dans les roseaux ou bien sous l'escarpement du rivage, puis se glissent au travers des broussailles jusqu'à la route, soit pour attaquer un voyageur isolé, soit pour enlever des femmes occupées aux travaux des champs. Quelques-uns même se tiennent blottis pendant un ou deux jours dans les vignes aux environs des villages, guettant une occasion favorable pour faire quelque coup; aussi un Cosaque de la ligne ne passe-t-il point le seuil de sa porte sans son poignard à son côté, et ne va-t-il à son travail qu'avec son fusil derrière son épaule; il laboure et moissonne armé de toutes pièces.

Dans les temps qui précédèrent le commencement de cette histoire, les incursions des montagnards étaient devenues très fréquentes sur la rive gauche du Térek. Cependant ils ne s'attaquaient presque jamais qu'aux villages habités par des paysans, car dans les stanitzes des Cosaques ils rencontraient une résistance qui souvent leur coûtait cher. Pour réussir à s'emparer et à emmener avec eux des *tabounes*[1], objet qu'ils ont principalement en vue, ils pénétraient à une assez grande distance dans l'intérieur de nos frontières, d'où résultaient des combats souvent fort sanglants avec les Cosaques et les troupes de ligne. Les plus braves ouzdens tâchaient de faire partie de ces sortes d'expéditions, pour y acquérir une renommée de courage et de prouesse qu'ils estiment plus que le butin lui-même.

Dans l'automne de l'année 1819, les Cabardiens et les Tchetchentses, encouragés par une

(1) Troupes de chevaux qui paissent toute l'année et sont à peu près sauvages.

absence momentanée du général en chef de l'armée russe, se réunirent au nombre de quinze cents environ, pour faire au-delà du Térek une incursion dont le but est toujours de piller un village, de s'emparer d'un troupeau de chevaux et d'enlever des prisonniers. Ils avaient pour chef dans cette entreprise un petit prince cabardien nommé Djemboulat. Ammalat-Beg, qui était venu le joindre, muni d'une lettre de Sultan Akhmet-Khan, fut reçu à bras ouverts. Il est vrai qu'on ne lui confia point de commandement; mais l'habitude, parmi ces partisans montagnards, est de n'observer aucun ordre régulier; c'est le courage personnel et la bonté du cheval de chacun qui décident du rang qu'il prend dans l'action. Les seules dispositions de leurs chefs sont relatives à la manière de surprendre l'ennemi et d'engager l'attaque; après quoi, chacun agissant isolément et sans recevoir d'ordres de personne, c'est le hasard seul qui décide du succès de l'affaire.

Djemboulat, après s'être concerté avec les

princes et les principaux guerriers des tribus environnantes, fixa le lieu du rendez-vous, et l'on vit alors, à un signal donné et aux cris de *garaï! garaï* (aux armes! aux armes)! retentissant dans les vallées, accourir de toutes parts une foule de cavaliers tchetchentses et cabardiens. Pour éviter toute possibilité de trahison, nul, excepté les chefs principaux, ne connaissait ni le lieu où l'on devait s'arrêter, ni celui où l'on passerait la rivière. Les divers détachements se rendirent séparément et par différents sentiers aux environs d'un aoûle de Cabardiens *pacifiques*, où il était convenu qu'on se cacherait jusqu'à la nuit.

Toute la troupe s'y trouva rassemblée à la chute du jour. Les Cabardiens de l'aoûle reçurent comme de raison leurs compatriotes avec de grandes démonstrations de joie; mais Djemboulat, peu confiant dans ces sentiments, entoura le village d'une chaîne de postes, en déclarant aux habitants que si quelqu'un d'en-

tre eux faisait mine de passer du côté des Russes, il serait à l'instant haché en morceaux. La plupart des ouzdens se répandirent dans les maisons de leurs *kounaks* (parents alliés); mais Djemboulat, ainsi qu'Ammalat-Beg et les principaux chefs, s'établirent auprès d'un feu en plein air, pour laisser à leurs chevaux fatigués le temps de se rafraîchir.

Djemboulat, étendu sur sa bourka, la tête appuyée sur sa main, réfléchissait au plan de l'attaque projetée; mais les pensées d'Ammalat-Beg étaient loin de là. Elles se portaient toutes par-delà les montagnes d'Avarie, et il soupirait amèrement en songeant à l'être chéri qu'il y avait laissé... Il fut tiré de sa rêverie par un chant traînant et mélancolique, accompagné des sons d'une espèce de guitare à cordes métalliques appelée *comus* en langage du pays. C'était un Cabardien qui entonnait un vieux refrain montagnard dont voici les paroles littéralement traduites de l'original :

« Des nuages épais pareils à des aigles ont « couvert le sommet du Kakbec[1]. De valeu- « reux ouzdens s'élevant sur la montagne pa- « raissent y chercher un refuge. Ils montent, « ils montent toujours... les malheureux! Ils « ont été défaits par les Russes et maintenant « ils fuient, et l'ennemi les poursuit sur les « traces de sang qu'ils laissent derrière eux.

« Il les suit de près, il est sur la queue de « leurs chevaux. Les baïonnettes, les sabres « sont levés sur eux, et la mitraille homicide « tombe de toutes parts comme la grêle... Point « de salut ni dans le courage ni dans les ar- « mes... les coursiers tombent épuisés, et la « forêt est loin, la forêt, forteresse naturelle « des montagnards[2]. Les cœurs des nôtres « servent de but aux coups des Russes. Le mol-

(1) Pic très élevé du centre de la chaîne du Caucase; il est couvert de neiges éternelles.

(2) Il a toujours été fort difficile de déloger des montagnards embusqués dans un bois; c'est pour cela qu'ils considèrent une forêt comme la meilleure des fortifications.

« lah tombe à genoux, et son ardente prière,
« comme un trait rapide, monte dans l'empy-
« rée, et parvient jusqu'au prophète : *Il Allah!*
« ne nous abandonne point!

« Et toujours point de salut!... Mais soudain
« le ciel a parlé, et l'on entend dans l'éloigne-
« ment le bruissement des arbres de la forêt...
« O miracle! la forêt comme une avalanche s'a-
« vance au-devant d'eux, elle descend plus bas,
« plus bas!... les Musulmans sont sauvés.... Ils
« trouvent dans la fôrèt un refuge assuré!...

« Oui, dit Djemboulat, ces choses-là ont pu se passer autrefois, à l'époque où nos pères étaient plus exacts à la prière, et où par conséquent le ciel les exauçait aussi plus souvent... mais maintenant nous devons mettre notre espoir dans notre seule valeur, et chercher un miracle dans les fourreaux de nos sabres, sous peine de nous couvrir d'une honte éternelle.

« Ecoute, Ammalat-Beg, poursuivit-il en passant la main sur sa moustache; je ne te cacherai point que peut-être l'affaire sera

chaude. J'apprends à l'instant que le colonel K*** a réuni son détachement; mais quant à ses forces et au lieu où il se trouve, c'est là ce que j'ignore absolument.

— Plus il y aura de Russes, mieux cela vaudra, répondit tranquillement Ammalat-Beg; les coups de manque seront plus rares.

— Et le butin aussi plus difficile à prendre !...

— Quant à cela, je n'y attache aucune importance; ce n'est pas le butin que je cherche; c'est la gloire, c'est la vengeance.

— Oui, sans doute, ce sont de belles choses; mais, en fait de gloire, je n'estime que celle qui peut nous pondre des œufs d'or. J'aurai beau avoir fait force prouesses, si je reviens chez moi les mains vides, j'aurai honte de me montrer à ma femme. D'ailleurs voilà l'hiver qui s'approche; il faut faire ses provisions et mettre les Russes à contribution pour pouvoir traiter ses amis. Choisis ton poste, Ammalat-Beg. Veux-tu marcher devant avec les éclaireurs pour tourner et saisir le taboune?

Veux-tu demeurer avec moi?... Je resterai en arrière avec les *abreks;* quand le butin sera fait, nous contiendrons l'ennemi pas à pas, pour donner le temps de le mettre en sûreté.

— Il va sans dire que je me mettrai là où le danger sera le plus grand. Mais, Djemboulat, qu'entends-tu par les abreks?...

— Ce sera là une chose un peu longue à t'expliquer. Vois-tu, il arrive que des guerriers d'entre les plus hardis font vœu, pour deux, pour trois ans, c'est selon, font vœu, dis-je, de ne prendre part à aucun plaisir, à aucune réjouissance, de ne point ménager leur vie dans les combats, de n'épargner aucun ennemi, de ne pardonner la plus légère offense à qui que ce soit, fût-ce à un ami, à un frère, de ne pas se gêner dans l'occasion pour prendre le bien d'autrui, sans crainte des poursuites ni des vengeances, en un mot d'être ennemis de tous et de chacun; aussi a-t-on le droit de les tuer partout où on les rencontre. Ceux qui s'engagent par de semblables serments sont appelés

abreks. Il est passablement dangereux de les avoir pour voisins; c'est pour cela que, dès qu'on les voit, il est bon d'avoir sa carabine armée et son poignard à portée. En revanche, un jour de combat, c'est sur eux qu'il faut compter le plus [1].

— Mais quelle raison, quel avantage peut porter les ouzdens à contracter des engagements aussi difficiles à remplir?

— Les uns simplement pour faire preuve de prouesse, d'autres par nécessité et par suite de misère, quelques autres enfin après de grands malheurs et par dégoût de la vie. Vois-tu là, par exemple, ce Cabardien de haute taille; eh bien! il a juré de se faire abrek pour cinq ans,

(1) On trouvait chez les anciens Normands des traces de cette coutume sauvage, de nos jours assez usitée parmi les Asiatiques. Chez les premiers on les appelait *besserkers*. C'étaient des furieux qui, dans certains moments, blessaient et tuaient même leurs compagnons. La troupe qu'on nommait chez les Turcs *delhis* (fous) présentait aussi quelque chose de semblable.

parce que sa maîtresse est morte de la petite-vérole. Depuis ce temps il est devenu un vrai diable, et il vaudrait mieux avoir affaire à un tigre qu'à lui. Trois fois déjà il a été blessé dans des combats, suites des vengeances qu'il a suscitées, ce qui pourtant n'a pas réussi à le calmer.

— Quelle bizarre coutume! Mais comment, après une pareille existence, un abrek peut-il revenir à la vie ordinaire?

— Sans la moindre difficulté; le passé est passé, et comme s'il n'avait jamais existé. Ses voisins sont enchantés de lui voir finir son temps de brigandage; quant à lui, il jette de côté son métier d'abrek, comme un serpent sa vieille peau, et redevient doux comme un mouton... Mais la nuit commence à s'épaissir et le brouillard à monter sur la surface du Térek; il est temps de songer à notre affaire. »

Djemboulat siffla, et ce signal fut répété aussitôt dans toutes les parties du camp; dans un clin-d'œil la troupe entière fut sur pied. Elle

avait été renforcée de plusieurs ouzdens des villages voisins dits *villages pacifiques.* Lorsque les chefs eurent délibéré entre eux sur le point le plus commode pour faire le passage, le détachement entier s'avança dans le plus grand silence vers les bords de la rivière. Ammalat-Beg était étonné de voir ce silence observé, non-seulement par les hommes, mais aussi par les chevaux, dont pas un ne hennit, et qui semblaient craindre de faire quelque bruit en posant leurs pieds sur la terre.

Ils eurent bientôt atteint le rivage du Térek, resserré en cet endroit par une courbure formant une espèce de promontoire. L'eau à cette époque n'était pas assez haute pour empêcher le gué d'être praticable; cependant une partie du détachement se porta plus haut pour traverser à la nage, afin de donner le change sur le véritable point du passage dans le cas où l'on serait aperçu des Cosaques. Ceux des guerriers qui comptaient sur leurs chevaux les lançaient tout simplement d'un seul bond

dans la rivière; les autres leur attachaient à chacun des pieds de devant une petite outre remplie d'air et gonflée comme une vessie. Plus ou moins entraîné par le courant, chaque cavalier prenait terre à l'endroit qui lui paraissait le plus commode; l'obscurité qui commençait et un brouillard épais couvraient toute cette opération.

Il faut savoir que sur toute la ligne du Térek qui borde les montagnes on à établi une chaîne non interrompue de postes et de signaux qui communiquent entre eux; sur chacune des hauteurs principales se trouve placé un piquet de Cosaques à cheval; de plus on a planté sur les moindres monticules une perche élevée, surmontée d'un petit baril rempli de paille et de poix auquel on met le feu à la première alerte. A côté de cette perche se trouve attaché le cheval du Cosaque, et lui-même est établi en faction tout auprès. Pendant la nuit les postes sont doublés.

Cependant, en dépit de ces mesures de pré-

caution, il arrive fréquemment que les Tcherkesses, divisés en petites troupes et protégés par le brouillard et les ténèbres, trouvent moyen de se glisser au travers de cette chaîne, comme on voit l'eau passer par les trous d'un crible. C'est précisément ce qui arriva en ce moment. Les *belades* (guides conducteurs), pris parmi les habitans de l'*aoûle pacifique* et parfaitement au fait des localités, dirigeaient chacun de ces détachements, et tournaient en silence les hauteurs où se trouvaient les postes. Dans deux endroits seulement, les assaillants, pour se rendre maîtres des signaux qui auraient pu les trahir, se décidèrent à enlever les sentinelles. Djemboulat lui-même se porta sur un de ces points, et ordonna à Ammalat-Beg de prendre terre silencieusement et en rampant, de tourner le poste par-derrière, de compter jusqu'à cent, et ensuite de frapper plusieurs coups sur la pierre de son fusil. Ces dispositions furent exécutées à l'instant même.

Djemboulat, élevant la tête sur le rivage fort

escarpé en cet endroit, observa un Cosaque qui sommeillait près de sa mèche allumée, en tenant son cheval par la bride. Entendant un léger bruit, le factionnaire se réveilla, et porta sur la rivière des regards inquiets. Craignant d'avoir été observé, Djemboulat jeta en l'air son bonnet, puis se coucha à terre derrière le monticule.

« Tiens! se dit le Cosaque du Don, ce sont des canards sauvages. Ces bêtes-là, c'est comme des sorcières de Kiow; elles ne prennent de repos ni le jour ni la nuit; on les entend sans cesse, tantôt voler, tantôt nager. »

En ce moment, des étincelles qui brillèrent d'un autre côté vinrent attirer son attention.

« Est-ce que par hasard ce ne seraient pas des loups? pensa-t-il; on dit que leurs yeux brillent dans l'obscurité. » Mais aussitôt, apercevant de nouvelles étincelles, il resta stupéfait, se rappelant, non sans frayeur, avoir ouï dire que c'est là un des signes que, la nuit, les Tcherkesses se donnent entre eux pour diriger leur

marche. Cette courte hésitation lui coûta la vie, car en cet instant la lame d'un poignard conduit par un bras vigoureux siffla dans l'air, et le Cosaque percé d'outre en outre tomba et expira sans proférer une plainte. Son compagnon, qui dormait près de lui, fut également poignardé, et le piquet surmonté du baril arraché de la terre et jeté dans le Térek. A un signal donné, toute la troupe envahissante se réunit promptement, et tous ensemble se portèrent aussitôt sur le village qui était le but principal de l'expédition.

Le succès fut entier, c'est-à-dire la surprise complète. On passa au fil du sabre tous les habitans qui tentèrent de résister; les autres prirent la fuite ou se cachèrent. Outre le butin ordinaire, un grand nombre de prisonniers des deux sexes tomba au pouvoir des assaillants. Les Cabardiens entraient dans les maisons du village, s'emparant de tout ce qui leur semblait avoir quelque valeur ou leur tombait sous la main; mais ils ne mirent le feu nulle part, ne détrui-

sirent ni les blés ni les vignes. « Pourquoi, disaient-ils, toucher à ce qui est un don de Dieu, et le fruit du travail de l'homme? » principe admis généralement parmi ces déprédateurs, et qui mériterait assurément d'être adopté par les armées des peuples civilisés. Dans une heure tout fut fini pour les habitants, mais non point pour les pillards, car déjà l'alerte était donnée sur toute la ligne. Les signaux allumés l'un après l'autre brillaient comme des étoiles du matin au travers du brouillard, et l'appel aux armes retentissait de toutes parts.

Pendant ce temps quelques cavaliers, adroits à cette besogne, furent détachés pour s'emparer du taboune qui paissait au loin dans le steppe. Ayant tourné le troupeau, ils se saisirent du gardien, puis se lancèrent bride abattue sur les chevaux en poussant des cris et en tirant de fréquents coups de pistolet. Ces animaux frappés d'une terreur subite, la crinière et la queue flottantes, se mirent à fuir du côté de la rivière, précédés par un Tcherkesse qui,

monté sur un excellent coursier, avait été laissé à dessein de ce côté pour servir de guide au taboune effrayé. Ce Tcherkesse, ainsi qu'un pilote habile et malgré le brouillard et l'obscurité, parfaitement au fait de tous les écueils qu'il devait éviter, galopait au-devant de toute cette troupe de chevaux, passant adroitement entre les postes encore en permanence; puis, arrivé sur les bords du Térek, il se précipita dans les flots avec sa monture du point le plus escarpé. Le taboune entier le suivit à l'instant, couvrant d'une blanche écume la surface des eaux.

Cependant les premières lueurs du jour permettant de distinguer les objets, et le brouillard se dissipant en même temps, présentèrent aux regards un tableau à la fois magnifique et terrible.

On apercevait d'abord la troupe principale des déprédateurs traînant après elle les nombreux captifs, les mains liées derrière le dos, les uns fixés en croupe, les autres attachés à l'étrier de leurs coursiers.

Les menaces des brigands et les accents d'une joie sauvage couvraient les plaintes et les cris de désolation des malheureux prisonniers. Surchargés de butin, attardés dans leur marche par les troupeaux de bétail qu'ils chassaient devant eux, les Tcherkesses ne s'avançaient que lentement vers le bord du Térek au milieu d'un tourbillon de poussière. Les princes et les chefs principaux, galopant çà et là couverts de cottes de maille et de casques d'acier qui étincelaient aux rayons du soleil levant, semblaient des éclairs jaillissant du milieu d'une nuée orageuse. Dans l'éloignement on voyait s'approcher de tous côtés des Cosaques de la ligne, et déjà quelques-uns d'eux, mettant pied à terre et s'abritant derrière les broussailles, commençaient à tirailler avec les Tcherkesses laissés pour former l'arrière-garde et couvrir la retraite.

Les coups de feu se succédaient rapidement de part et d'autre, et de temps en temps on voyait tomber de cheval un cavalier monta-

gnard. Cependant les plus avancés étaient parvenus à faire traverser le Térek à une partie du bétail, lorsqu'un nuage de poussière qui parut à quelque distance et le bruit retentissant des pas des chevaux indiquèrent l'approche d'un orage sérieux. Une troupe d'environ six cents montagnards, commandés par Djemboulat et Ammalat-Beg, fit volte-face pour repousser cette attaque et donner aux leurs le temps de passer la rivière. Avec des cris tumultueux et sans observer aucun ordre, ils se précipitèrent au-devant des Cosaques; mais tous les fusils demeurèrent en bandoulière et pas un sabre ne sortit du fourreau, car ce n'est qu'au dernier moment que les Tcherkesses ont coutume de mettre les armes à la main. Effectivement, arrivés à vingt pas seulement de distance de l'ennemi, ils saisirent leurs carabines, firent feu au plus grand galop de leurs chevaux, rejetèrent leurs fusils en arrière et tirèrent leurs sabres. Les Cosaques, après avoir riposté par une décharge, tournèrent bride et

se dispersèrent devant les Tcherkesses, qui bientôt échauffés par la poursuite donnèrent dans un piége que fréquemment ils avaient eux-mêmes tendu à leurs ennemis. Les Cosaques n'avaient fui devant eux que pour les attirer dans une embuscade d'infanterie composée d'un bataillon du brave 43e de chasseurs, caché dans les broussailles. Les soldats se levèrent tout-à-coup, et les montagnards surpris aperçurent devant eux plusieurs petits carrés qui semblaient surgir de terre. Les baïonnettes se baissèrent, et un feu de file croisé et bien nourri partit de tous les rangs. C'est en vain que les montagnards essayèrent en mettant pied à terre de se réfugier dans le petit bois pour chercher de là à tourner les nôtres, l'artillerie qui arriva sur ces entrefaites décida promptement l'action. Un officier expérimenté, l'effroi des Tchetchenses, un homme dont ils redoutaient la valeur et dont ils ne pouvaient s'empêcher d'honorer la loyauté et le désintéressement, le colonel K*** ordonnait les mou-

vements des troupes, et le succès ne pouvait être douteux. Quelques boulets bien dirigés jetèrent le désordre dans la masse des assaillants; ils tournèrent bride, et la mitraille détermina leur fuite. La défaite fut totale et le carnage terrible. Deux pièces de canon, amenées au galop et établies sur le promontoire même non loin duquel les Tcherkesses se précipitaient dans l'eau, enfilaient le cours de la rivière. La mitraille jaillissait en sifflant sur les flots écumeux, et après chaque décharge on apercevait quelques chevaux qui se renversaient et se noyaient eux et leurs cavaliers. C'était pitié de voir les blessés, se cramponnant aux queues et aux brides des coursiers, les entraîner sans réussir à se sauver eux-mêmes. D'autres s'efforçaient d'atteindre le rivage escarpé, mais leurs bras fatigués ne pouvant soutenir le poids de leurs corps, le courant les emportait soudain, et ils disparaissaient dans les flots. La fumée du canon s'étalait ondoyante sur la surface des eaux, que le sang rougissait en

zones allongées, et sur laquelle on voyait flotter pêle-mêle avec des cadavres des malheureux dont la plupart respiraient encore. Enfin les cimes neigeuses du Caucase, desquelles descendaient çà et là des nuages noirs et épais, formaient à l'horizon le fond du tableau.

Djemboulat et Ammalat-Beg combattirent avec le courage du désespoir; vingt fois repoussés ils revinrent vingt fois à la charge, et enfin parvinrent à repasser le Térek à la nage, suivis d'une centaine des leurs. Là ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux les uns aux autres[1], et commencèrent un

(1) Les Tcherkesses ont une manière d'attacher leurs chevaux pendant le combat, qui mériterait d'être imitée par les diverses cavaleries de l'Europe. Ils fixent chaque fois, au moyen de la bride, la tête du premier cheval à la queue du troisième, la tête du second à la queue du quatrième, et ainsi de suite. De cette manière les chevaux sont hors d'état de bouger, et on n'a besoin de laisser personne pour les garder. Ils appellent cela, en langage du pays, *bater* (batovat) les chevaux.

feu très vif d'un bord à l'autre pour protéger la retraite du reste de leurs gens. Occupés de la sorte, ils s'aperçurent trop tard qu'une troupe de Cosaques de la ligne avait traversé plus haut la rivière, se préparant à les prendre en flanc et à dos. Ils furent bientôt entourés de toutes parts. Leur perte était certaine. « Allons, Djemboulat, dit Ammalat-Beg; il paraît que notre heure est venue. Tu feras ce que tu voudras, mais quant à moi j'aime mieux la mort par une balle de plomb que honteusement au bout d'une corde. — Et crois-tu donc, répondit l'autre, que mes mains soient plus faites que les tiennes pour porter des chaînes?... Allah me préserve d'une honte semblable!... Non, les Russes peuvent s'emparer de mon corps, mais mon ame sera toujours indépendante et libre.... Frères et compagnons, dit-il au peu de guerriers qui l'entouraient encore, la fortune nous a trahis, mais nos bonnes lames nous demeureront fidèles.... Vendons cher notre vie aux giaours! la victoire n'est

pas à celui qui reste maître du champ de bataille; elle est à qui sait conserver son honneur, et l'honneur consiste à préférer la mort à la captivité...

— Oui, s'écrièrent-ils; mourons, mais mourons glorieusement. » A ces mots, enfonçant leurs poignards dans la gorge de leurs chevaux pour les empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi, ils se rangèrent derrière cet espèce de rempart, et, la carabine et le sabre à la main, attendirent fièrement leurs adversaires. Les Cosaques, voyant qu'ils allaient trouver une résistance désespérée, s'arrêtèrent un instant pour serrer leurs rangs et combiner leur attaque.... De temps en temps un boulet parti du rivage opposé venait tomber au centre de ce groupe de braves, ou un obus éclatant au milieu d'eux les couvrait de terre et de débris; mais eux, immobiles, impassibles, entonnèrent d'une voix puissante et mélancolique leur chant de mort, en se répondant par strophes les uns aux autres.

Hymne de mort.

CHOEUR ENTIER.

« Gloire à nous, mort aux ennemis!...
« Allah-hou, Allah-hou! »

DEMI-CHOEUR.

« Pleurez, filles de l'aoûle montagnard, pleu-
« rez, et honorez notre mémoire. Nous ne
« reverrons plus le Caucase. Après les derniers
« coups tirés de nos armes, nous ne serons
« plus....

« Nous nous endormirons, non point bercés
« aux doux sons de la flûte, mais au roule-
« ment formidable du tonnerre ennemi. Et qui
« veillera auprès de nous?.... Sera-ce la belle
« fille aux longues tresses? non, ce sera le cor-
« beau au noir plumage, aux ailes étendues!
« O nos enfants! vos pères manqueront cette
« fois à leur constant usage; ils ne vous appor-
« teront plus rien du butin fait sur les Russes!

SECOND DEMI-CHOEUR.

« Ne pleurez pas, filles du Caucase!... Vos « sœurs, les houris aux beaux yeux, nous re-« garderont avec tendresse, nous conduiront « dans un lieu de délices!...Frères, quand vous « viderez la coupe joyeuse, pensez à nous, et « dites : Ils ont préféré la mort au déshonneur.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

« Le torrent printanier est bruyant et beau, « mais sa course est courte! Quoi de plus écla-« tant que les feux de l'aurore! mais où est-elle « maintenant?... Chère mère, étoile de ma vie, « en te couchant ce soir, éteins ton feu de « bonne heure! Ne fatigue point tes yeux à me « chercher sur la route, ne m'attends point « assise sur le seuil de la porte; ton fils ne re-« viendra point partager ton souper. Ne va « point le chercher dans la vallée ni sur les « rochers; ton fils dort... la terre du steppe « lui sert de couche... son cœur est froid et « son sabre brisé!...

SECOND DEMI-CHOEUR.

« Ne pleure point, ô ma mère! Ton fils était « digne de toi; son cœur réchauffé par ton « amour palpitait fièrement; ton lait maternel, « transformé en sang de lion, bouillonnait dans « ses veines. Jamais il n'a manqué aux lois de « son pays, et maintenant, à la fin d'un rude « combat, frappé par l'ange Azraël, il est tombé « sur la terre étrangère.... Mais mon sang versé « portera des fruits utiles à la patrie, car je lègue « ma gloire à mes enfants et à mes frères le soin « de ma vengeance!

CHOEUR.

« Frères, au ciel une dernière prière, et puis « le sabre au poing jetons-nous dans la mêlée! « Que nos lames se brisent s'il le faut, mais que « ce soit sur la poitrine des Russes, et frayons-« nous en braves une route sur un monceau de « cadavres!

« Gloire à nous, mort aux ennemis!
« Allah-hou, Allah-hou! »

Frappés d'un sentiment involontaire de respect, les Cosaques et les soldats russes écoutaient en silence ces chants sauvages et funèbres; mais enfin ils furent couverts par le cri général de *hourra* s'élevant de toutes parts[1]. Alors les Tcherkesses, se levant à la fois, firent une dernière décharge de leurs armes, qu'ils brisèrent contre terre, puis le poignard à la main s'élancèrent sur leurs ennemis. Les *abreks*, pour ne point se séparer dans la mêlée, s'attachèrent avec leurs ceintures les uns aux autres, et se jetèrent ainsi au milieu du carnage. Il fut terrible; tout tomba sous le tranchant du sabre ou la pointe de la baïonnette. « En avant! suis-moi, Ammalat-Beg, cria Djemboulat; et cherchons la liberté dans la mort. » Mais Ammalat-Beg ne l'entendit point; frappé en cet in-

(1) *Our, oûra,* signifie en langue tatare *frappe.* Il n'est pas douteux que ce soit là l'origine du mot *hourra*, usité dans les armées russes, et qui remonte par conséquent à l'époque de la domination mongole.

stant à la tête d'un violent coup de crosse asséné par-derrière, il était tombé au milieu des cadavres et du sang qui inondait la terre.

Chapitre V.

CORRESPONDANCE. LE SARDAR.

*Lettre du colonel V*** à sa future, à Smolensk.*

Derbent, octobre 1819.

Ta lettre, ma bien-aimée Marie, a mis deux longs mois, deux siècles à me parvenir. Qu'il m'est douloureux de n'exister jamais que dans le passé!... Je cours hors de la ville à la rencontre du Cosaque porteur de la correspondance; le cœur me bat en apercevant une lettre; je romps en tremblant le cachet; je parcours avec transport ces lignes tracées par ta main si chère, dictées par ta belle ame, par ton cœur

si aimant.... Alors je suis hors de moi, je suis tout au bonheur. Mais à peine n'ai-je plus ta lettre sous les yeux que de cruelles pensées reviennent s'emparer de moi.... Tout ce qu'elle m'écrit est charmant, sans doute, me dis-je aussitôt; mais tout cela n'est que *du passé*, et qui peut me répondre du moment actuel?... Que se passe-t-il maintenant? Se porte-t-elle bien, ne lui est-il rien arrivé de fâcheux, m'aime-t-elle toujours? Ah! quand verrai-je arriver enfin cette heureuse époque où ni le temps ni l'espace ne nous sépareront plus, où notre amour n'aura plus besoin pour s'épancher de l'intermédiaire de la poste? Je ne pourrai plus me dire que cet attachement, dont maintenant je reçois l'assurance, peut-être en ce moment même n'existe déjà plus!

Pardonne, ô mon amie, pardonne-moi ces noires pensées!... ce sont là les amers fruits de l'absence... Près de celle qu'il aime l'amant heureux croit à tout... loin d'elle il est toujours disposé à douter.

Tu exiges, c'est-à-dire tu désires que je t'écrive mon existence, jour par jour, heure par heure.... Quelle pénible chronique à composer si j'en avais le courage! Méchante! ne sais-tu point que pour moi ce n'est point vivre que de vivre sans toi? Pourquoi donc me forcer à recommencer encore cette triste et pénible carrière? Mon existence actuelle, c'est la trace d'une chaîne traînée sur un sable aride. Je n'ai pour ressource que les devoirs de mon état, qui, sans parvenir à me distraire, m'aident du moins par la fatigue même à maîtriser la vie. Jeté dans une contrée dont le climat est mortel pour ma santé, je n'y trouve rien absolument qui puisse occuper mon intelligence. De tous mes camarades nul ne saurait me comprendre ni sympathiser avec moi, et quant aux habitants du pays c'est bien pis encore. Tout ici autour de moi est si sauvage, si borné, qu'involontairement un ennui, une mélancolie invincible me domine sans cesse. Il serait plus aisé de tirer une étincelle d'un morceau de glace que

de faire sortir une ressource intellectuelle de mon existence présente!... Pourtant ton desir est sacré pour moi, et je vais, dans un résumé rapide, t'exposer les événements de la semaine dernière, qui du moins a été plus variée que les autres.

Je crois t'avoir mandé que nous sommes revenus de notre expédition dans le pays d'Akoucha, expédition que notre général en chef avait dirigée lui-même et dont le but a été complètement atteint. Schah-Ali-Khan s'est sauvé en Perse; quant à nous, nos troupes ont parcouru en tous sens le pays révolté; plusieurs villages ont été incendiés, ainsi que de grands amas de blé et de fourrages; enfin, lorsque la neige tombant sur les montagnes a obligé d'en descendre les insurgés qui s'y étaient réfugiés, ils sont venus faire leur soumission et donner des otages; après quoi nous nous sommes repliés dans la forteresse nommée Bournaïa[1]. De

(1) Le général Yermoloff, durant son commandement, a fait élever, pour tenir en bride les montagnards, plu-

là notre détachement s'est dispersé dans ses quartiers d'hiver, et mon régiment est allé retrouver ses anciens cantonnements à Derbent. Hier le général en chef, devant partir pour une expédition nouvelle dans une autre partie du pays, nous a fait ses adieux; c'est pourquoi il y eut le soir chez lui une réunion plus nombreuse que de coutume. Le général Yermoloff vint prendre le thé avec nous, dans notre tente. Qui ne connaît les traits de son visage, reproduits dans de nombreux portraits? Mais quelque ressemblants qu'ils puissent être, il serait impossible d'après cela de s'en faire une idée, car jamais on ne vit une physionomie dont l'expression fût plus mobile. Tout en lui respire la grandeur; en voyant ces formes colossales, ce profil antique, ce regard noble et pénétrant, la pensée se reporte involontairement sur ces héros de l'ancienne Rome qui jadis fondèrent sa puissance.

sieurs forts auxquels il a donné le nom de Bournaïa (l'Orageuse), Proznaïa (la Redoutable), etc., etc.

C'est une bien belle étude que celle de cet homme dans les diverses situations où il se trouve placé. Il est admirable de sang-froid à l'heure du combat; chez lui, un jour d'audience, il ne l'est pas moins par la grace infinie de ses manières. Il est surtout intéressant à observer s'entretenant avec les Asiatiques; tantôt il sait leur dire des choses flatteuses dans ce style oriental qui leur est propre; tantôt, par une seule observation, il déjoue tous leurs artifices et leurs plans les plus habilement combinés. C'est en vain qu'ils s'efforcent de les lui cacher, de les renfermer au plus profond de leurs cœurs; son œil pénétrant y découvre leurs pensées les plus secrètes et devine leurs projets bien longtemps à l'avance. Affable et franchement amical avec les officiers que toujours il appelle ses *chers camarades*, il montre plus de réserve envers les employés civils que diverses circonstances conduisent en Géorgie. Je n'ai souvent pu m'empêcher de sourire en observant la contenance de ceux qui ne se sentaient pas

la conscience bien nette, en les voyant se troubler, rougir et pâlir, lorsqu'il fixait sur eux son regard pénétrant et sévère. On eût dit que toutes les concussions dont ils s'étaient rendus coupables leur passaient en ce moment devant les yeux avec toutes les fâcheuses conséquences qui suivent une découverte inévitable. En revanche, nul mieux que lui ne sait au premier coup d'œil distinguer le mérite, l'honorer en toute circonstance, et récompenser la valeur d'un seul mot, d'un de ces mots électriques qui, partant du cœur, y arrivent directement. En vérité c'est un grand bonheur d'être commandé par quelqu'un qu'on doit aimer comme individu autant qu'on l'estime comme chef militaire et comme administrateur.

Aussi, si le général est intéressant à observer dans la vie officielle, il l'est bien plus encore à connaître dans son cercle particulier, où il réunit presque journellement tout ce que son quartier-général contient d'hommes distingués par leur esprit, leurs connaissances et leur bra-

voure. Là nulle contrainte, nulle étiquette gênante ne vient entraver le charme des rapports intimes ; dans ces réunions chacun fait et dit ce qui lui plaît ; aussi n'y admet-on personne capable d'abuser de cette liberté. *Alexei Petrowitch*[1] y préside comme un aimable camarade au milieu des siens, comme un père au milieu de ses enfants; lui ne craint pas d'être vu de près.

Ainsi que je te l'ai dit, nous passâmes la soirée d'hier dans sa société. Suivant la coutume, pendant que nous prenions le thé, un des aides-de-camp du général faisait une lecture à haute voix. C'étaient des chapitres des Mémoires de Napoléon; il s'agissait cette fois de l'étonnante campagne d'Italie, que le général Yermoloff appelle le poème épique de l'art militaire. On admirait, on raisonnait, on discutait; les observations d'Alexei Pétrowitch étaient frappantes de profondeur et de lucidité. Ensuite

(1) On sait qu'en Russie on désigne les personnes par le nom patronymique suivi du nom du père. Celui du général Yermoloff est devenu populaire dans le pays.

vint le tour des exercices gymnastiques. La course, la lutte, le saut à travers le feu se succédèrent tour à tour, et chacun y put faire briller sa force et son adresse. Lasoirée était délicieuse. Au-dessus de nous, sur la pointe d'un rocher, on voyait suspendu le fort de Bournaïa, et plus bas se dessinait l'habitation du chamkall avec son architecture tout orientale. Sur la pointe de la montagne étaient dispersés les maisons et les jardins du bourg de Tarki; puis blanchissaient les tentes de notre camp; enfin vers l'est la vue était bornée par la vaste étendue de la mer Caspienne. On voyait pêle-mêle, avec des officiers russes, des begs tatares, des princes tcherkesses, des Cosaques de différents corps, des montagnards de diverses tribus. L'uniforme européen, le cafetan asiatique, la cotte de mailles du Tcherkesse étaient confondus ensemble, et cette bigarrure de costumes ajoutait à l'effet pittoresque du tableau, éclairé par les rayons du soleil qui se couchait derrière les montagnes. La musique militaire,

les chants des soldats, retentissaient dans l'éloignement. Enfin cet ensemble vraiment magique présentait un caractère d'originalité, une variété de teintes, une richesse d'effets qui parlaient vivement à l'imagination.

Nos amusements furent interrompus par l'arrivée d'un officier de Cosaques, qui vint se présenter au général en chef et lui remit un rapport de la part du colonel K***, resté en observation sur la frontière. Alexei Pétrowitch, après avoir pris connaissance du papier, se tourna vers nous, et d'un air de satisfaction : « K***, dit-il, vient de donner une bonne leçon aux montagnards. Ces brigands ont fait une incursion de ce côté du Térek, pénétré très avant et saccagé un village; mais non-seulement on leur a repris le butin et les prisonniers, mais encore ils sont tous tombés victimes de leur téméraire entreprise. » Le général en chef, ayant questionné en détail l'*essaoûl*[1] cosaque,

(1) L'*essaoûl* est le premier grade d'officier parmi les

donna ordre qu'on lui amenât les prisonniers. Quelques-uns étant blessés, on s'occupa de leur porter les secours nécessaires; les autres, au nombre de cinq, furent conduits en sa présence.

Le front du général s'obscurcit, ses sourcils se rapprochèrent et ses yeux semblèrent lancer des éclairs. « Misérables, dit-il aux ouzdens, vous avez juré trois fois de vous abstenir de brigandage et trois fois déjà vous violez votre serment. Que vous manque-t-il donc? N'avez-vous point des troupeaux, des pâturages en abondance? N'obtenez-vous point, en cas de besoin, défense et protection? Mais non; cela ne vous suffit point. Vous voulez jouir comme les autres des avantages de notre gouvernement sans renoncer au métier de brigands ni laisser échapper votre part du butin, et pour cela vous attirez les Tcherkesses dans nos villages et vous pillez de concert avec eux! Qu'on les pende, poursuivit-il d'une voix tonnante, qu'on les

Cosaques; il correspond à celui d'*enseigne* de la troupe régulière.

pende avec leurs propres arcanes[1]. Qu'ils tirent au sort entre eux, que le quatrième soit libre et qu'il retourne chez les siens leur dire de ma part que sous peu j'irai leur apprendre à tenir leur parole et les *pacifier* moi-même. » Les ouzdens furent emmenés; il ne resta qu'un Tatare qu'à son costume on reconnaissait pour un beg et qui alors seulement attira notre attention. C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, grand, bien fait, et beau comme l'Apollon du Belvédère. Lorsque le général s'approcha de lui, il lui fit un léger salut en soulevant le calpak qui lui couvrait la tête, puis reprit aussitôt son air calme et fier; son visage exprimait une résignation inébranlable à sa destinée.

(1) On nomme arcane une corde fort longue, terminée par un nœud coulant, au moyen de laquelle, semblables aux *Gauchos* de l'Amérique du Sud, les Tcherkesses et les Kirguises se rendent maîtres des chevaux sauvages et même des hommes. Ils savent avec une grande adresse la leur lancer sur le cou à des distances quelquefois très considérables.

Le général en chef fixa sur lui son regard pénétrant et terrible, mais le jeune homme ne baissa point les yeux et ne changea pas de figure. « Ammalat-Beg, lui dit enfin Alexei Pétrowitch, as-tu oublié que tu étais sujet russe et par conséquent soumis aux lois de Russie?

— Je m'en serais toujours souvenu, répondit l'autre, si j'y avais trouvé pour mes droits garantie et protection; et s'il en avait été ainsi, je ne serais point maintenant devant vous.

— Ingrat jeune homme! dit le général, ton père et toi avez toujours cherché à nous nuire par tous les moyens en votre pouvoir, et si vous aviez fait de même à l'égard du gouvernement persan, dès long-temps il ne serait plus resté de vestiges de vous ni des vôtres; mais notre souverain s'est montré envers toi généreux au point de te donner un bien en propriété au lieu de la mort que tu avais méritée. Et toi comment as-tu su reconnaître tant de clémence? par des murmures, des menées sourdes et une révolte ouverte! Ce n'est pas

tout; tu as donné asile et protection à notre plus cruel ennemi, et tu as souffert que chez toi, sous tes yeux, il osât traîtreusement assassiner un officier russe! Malgré cela, si tu t'étais soumis, si tu étais venu m'apporter ta tête, je t'aurais fait grace par égard pour ta jeunesse et pour les mœurs de votre pays. Mais au lieu de cela tu t'es sauvé dans les montagnes, et en compagnie de Sultan Akhmet-Khan tu es revenu commettre d'affreuses déprédations dans nos frontières. Tu fus vaincu, et de nouveau, de concert avec Djemboulat, tu as recommencé les mêmes brigandages. Tu dois connaître le sort qui t'est réservé.

— Oui, dit froidement Ammalat-Beg; je serai fusillé.

— Non, dit le général irrité; mourir par une balle est une fin trop noble pour un brigand. On mettra par terre une *araba* avec les brancards en l'air et on t'y suspendra, une bride sur le cou. Voilà la seule récompense digne de toi.

— Le genre de mort m'importe peu, dit Ammalat-Beg, pourvu qu'elle soit prompte. Je ne demande qu'une grace; c'est qu'on m'épargne les longueurs d'un jugement ; cela serait deux morts au lieu d'une.

— Tu en as mérité mille, insolent! Mais puisque tu le demandes, je te le promets; demain tout sera fini pour toi. Qu'on nomme une commission militaire, dit le général en s'adressant au chef de son état-major; le fait est clair, les preuves manifestes; ainsi, que la chose soit réglée dans une seule séance et le tout terminé jusqu'à mon départ d'ici. »

Il fit un signe de la main et le coupable fut emmené.

Le sort du malheureux jeune homme inspirait un intérêt général; nous en avions tous pitié, et d'autant plus qu'il était impossible de le sauver; car ici nul ne pouvait se dissimuler qu'après une double trahison un exemple était nécessaire. Nous connaissions aussi l'inébranlable fermeté du général dans des choses de

cette nature, lorsqu'elles étaient aussi patentes que l'affaire actuelle; aussi personne n'osa-t-il intercéder en faveur de l'infortuné. Le reste de la soirée le général parut plus sérieux que de coutume et tout le monde se sépara de bonne heure. Je résolus néanmoins de tenter un effort. Peut-être, me disais-je, obtiendrai-je quelque adoucissement à la peine. Quelque temps après, soulevant doucement le pan de la toile, j'entrai sans bruit dans la tente du général. Je le trouvai seul, les coudes appuyés sur une table, plongé dans une méditation profonde. Devant lui était un rapport commencé, écrit de sa main et adressé à l'empereur. Alexei Pétrowitch me connaît de longue date; nos relations remontent à l'année 1813, à la bataille de Culm. Dans ce pays il m'a toujours témoigné beaucoup de bienveillance, de sorte que ma visite actuelle ne devait point lui sembler extraordinaire. M'ayant aperçu il me dit avec un sourire significatif: « Eustache Ivanovitch, je le vois, tu veux prendre mon

cœur par surprise ! Habituellement, quand tu viens me voir, tu fais comme si tu voulais enlever une batterie, et maintenant tu viens sur les pointes et je t'entends à peine... Cela n'est pas sans raison ; je vois ce que c'est, tu viens intercéder pour Ammalat-Beg.

— Vous avez deviné, général, répondis-je un peu surpris de ce brusque commencement et ne sachant trop que dire.

— Eh bien ! assieds-toi là et causons un peu là-dessus, dit Alexei Pétrowitch. » Et après quelques minutes de silence il commença de la sorte.

« Je sais fort bien qu'on m'a fait la réputation d'un homme dur et qui compte pour rien la vie des autres. Plus d'un conquérant s'est efforcé de cacher sous le voile de la clémence ses projets ambitieux, et, tout en appelant sur l'humanité des maux innombrables, de faire croire à son amour pour elle ; mais moi il m'a fallu prendre une voie diamétralement contraire. J'ai dû chercher à régner par

la crainte sur ce pays à moitié barbare ; j'ai voulu que la terreur de mon nom pût garder nos frontières plus sûrement que des postes et des forts ; j'ai voulu que ma parole parût aux Asiatiques immuable comme la fatalité à laquelle ils ont foi. On peut arriver au cœur d'un Européen, le ramener par la persuasion, par la douceur, le désarmer par la clémence, se l'attacher par des bienfaits ; mais toutes ces choses paraîtront à un Asiatique des signes non équivoques de faiblesse, et par principe même d'humanité je suis souvent forcé de me montrer sévère jusqu'à la cruauté. Croyez-moi, cher colonel, les hommes dans l'état de demi-civilisation n'apprécient, ne vénèrent qu'une chose, la force jointe à l'énergie. C'est la crainte seule d'un châtiment terrible qui fait la sûreté de la poignée de Russes établis dans ce pays et qui maintient dans la soumission les milliers de Musulmans qui l'habitent. Bien des gens, s'ils pouvaient m'entendre en ce moment, se donneraient une apparence d'incrédulité ; car eux

ils cachent leurs sentiments haineux et leurs projets de vengeance personnelle sous le prétexte de la nécessité ; ils disent d'un air hypocrite : Je ne demanderais pas mieux que de pardonner, mais, je vous le demande, cela est-il possible ? Moi je ne parle jamais de la sorte ; nul n'apercevra une larme dans mes yeux lorsque je signe une sentence de mort, mais mon cœur n'en saigne pas moins en secret. »

Alexei Pétrowitch était vivement ému ; pour chercher à se calmer il fit quelques tours dans la tente, puis se rassit et continua ainsi :

« Malgré cela, jamais le devoir si cruel de punir ne m'a été plus pénible que dans la circonstance actuelle. Lorsqu'on a, comme moi, long-temps vécu parmi les Asiatiques, on se trouve par l'expérience désabusé du système de Lavater, et l'on n'attache pas plus de valeur à une physionomie prévenante qu'à une lettre de recommandation ; et cependant le regard, le maintien, la fermeté de ce jeune homme, de cet Ammalat-Beg, ont produit sur

moi une impression profonde. Quoi que le devoir m'ordonne à son égard, j'en conviens, il m'inspire une sincère pitié.

— Eh bien ! général, répondis-je alors, croyez-en les mouvements de votre cœur généreux ; souvent ils offrent un guide plus assuré que la raison elle-même.

— Par malheur, cher ami, c'est toujours à cette dernière, et non point à son cœur, que l'homme en place doit obéir. Sans doute, *je puis* pardonner à Ammalat-Beg, et pourtant *je dois* l'abandonner à son sort. Le Daghestan est rempli de nos ennemis, des germes de troubles y fermentent de toutes parts, prêts à se développer au premier vent qui viendra à souffler des montagnes ; la ville même de Tarki est au moment de se soulever ; un rigoureux exemple peut seul couper court à ces machinations, en prouvant aux Tatares qu'aucun privilége de rang ni de naissance ne saurait servir d'égide au coupable, et que tous sont égaux en présence de nos lois. Si je fais

grace à Ammalat-Beg, vous entendrez tous ses amis, aussi bien que ses adversaires, dire aussitôt que Yermoloff a reculé devant la crainte de déplaire au chamkhal. »

A cela je répondis qu'il me semblait, au contraire, que des égards pour cette puissante famille ne pouvaient produire qu'un très bon effet sur les dispositions du pays. « Le chamkhal surtout, ajoutai-je... — Quant au chamkhal lui-même, dit le général, c'est un Asiatique véritable, et, loin de s'affliger, il sera charmé au fond du cœur de se voir débarrassé d'un prétendant à cette petite principauté. Après tout, je m'inquiète fort peu de ce qui pourra convenir ou déplaire à toute cette famille... »

Voyant que le général en chef paraissait ébranlé, je le pressai plus vivement encore.

« Ne me refusez point cette grace, lui dis-je, je tâcherai de la reconnaître, je servirai pour trois, je renoncerai, s'il le faut, pour cette année, au congé que vous m'avez promis; mais,

je vous en conjure, pardonnez à Ammalat-Beg. Il est si jeune encore! il deviendra pour la Russie un serviteur dévoué. Un bienfait, un acte de clémence n'est jamais perdu. » Alexei Pétrowitch secoua la tête d'un air incrédule. « J'ai déjà fait beaucoup d'ingrats, dit-il, mais qu'il en soit ainsi; je lui pardonne, et non pas à moitié, ce n'est pas dans mes principes. Je vous remercie de m'avoir aidé à me montrer bon, pour ne pas dire faible. Mais pensez bien à ce que je vais vous dire... Vous voulez vous charger de cet Asiatique; ne vous y fiez pas trop, et prenez garde de réchauffer un serpent dans votre sein. »

J'étais tellement transporté du succès inespéré de mes efforts qu'après avoir à la hâte exprimé ma reconnaissance au général je courus précipitamment à la tente, qu'une lanterne éclairait faiblement, où Ammalat était détenu, gardé par trois factionnaires. J'entre; je trouve le prisonnier étendu par terre, enveloppé dans sa bourka, les yeux pleins de

larmes, et tellement enseveli dans ses pensées qu'il ne s'aperçut point de mon approche... C'est si pénible à cet âge de devoir quitter la vie! Je n'en sentais que plus vivement le bonheur de pouvoir le tirer de cette cruelle situation, de rendre la joie à son ame. « Ammalat-Beg, lui dis-je, Dieu est grand et le sardar généreux... Il vient de t'accorder la vie. »

Le condamné, hors de lui, se leva précipitamment; il voulut parler, mais la voix lui manqua... Tout-à-coup un doute vint, comme un nuage, couvrir subitement ses traits. « La vie! s'écria-t-il; j'entends, je comprends cette clémence. La vie... si c'est pour la passer dans un sombre cachot sans air ni lumière, ou pour être exilé au sein d'un éternel hiver, d'une nuit qui ne finit jamais... être privé non-seulement de la liberté d'agir et de tous les agréments de l'existence, mais de la possibilité même de parler de ses maux dans sa langue maternelle, d'exhaler librement ses plaintes... vous appelez cela la vie, et vous me vantez

ce supplice de tous les instants comme un acte de générosité sans égale! Non; dites au général que je ne veux point d'une vie semblable, que je la repousse, que je préfère mourir!

— Tu es dans l'erreur, Ammalat-Beg, lui répondis-je; ta grace est entière et sans réserve. Tu seras encore ce que tu étais auparavant, maître de tes biens, maître de tes actions. Voilà ton sabre, reprends-le; le général en chef est assuré que tu ne le tireras désormais que dans l'intérêt des Russes. Je ne te propose qu'une condition, et c'est une demande personnelle que je t'adresse : Demeure avec moi jusqu'à ce que le bruit de ton aventure se soit un peu assoupi. Tu seras mon ami, mon frère! »

Le jeune Tatare resta stupéfait; des larmes s'échappèrent de ses yeux. « Je suis vaincu! s'écria-t-il enfin; pardon, colonel, si je vous ai méconnu, si j'ai mal pensé de vous et des Russes en général... Désormais je serai le serviteur fidèle de votre empereur, l'ami le plus

dévoué pour vous et les vôtres... Mon cœur et mon sabre vous appartiennent, disposez-en... Mon sabre, ô mon sabre! poursuivit-il en le tirant à demi du fourreau et considérant le précieux damas, puissent mes larmes effacer de cette lame les traces du sang des Russes et de la naphte des Tatares [1]! Comment reconnaître jamais le don si précieux de la vie et de la liberté!... »

Je suis sûr, chère Marie, que tu me garderas pour cette action l'un de tes plus doux baisers. Toutes les fois que j'ai été dans le cas de faire une bonne action, je me suis toujours dit : Marie m'approuvera, Marie m'aimera davantage. Mais quand enfin verrai-je tout cela se réaliser? Hélas! la destinée nous est bien contraire. Ton deuil à toi se prolonge, et, quant à moi, le général en chef m'a positivement refusé un congé pour le moment, et je ne saurais

(1) Pour noircir les lames des sabres persans et les garantir de la rouille, on a coutume de les exposer à la fumée et de les enduire ensuite d'une couche de naphte.

lui en vouloir, quoique cela me soit infiniment pénible. Mon régiment, par suite de la dernière campagne, se trouve désorganisé autant que possible; de plus j'ai diverses autres affaires sur les bras, et il me faut faire construire des casernes et coloniser une partie de ma troupe. Si je m'absentais pour un mois seulement, tout irait de travers. Je reste donc; mais combien ce sacrifice ne coûte-t-il pas à mon cœur!

Voilà trois jours que nous sommes établis à Derbent. Ammalat-Beg demeure avec moi. Il est sauvage, silencieux, triste, ce qui ne l'empêche pas d'être fort intéressant. Il parle fort bien le russe, et j'ai commencé à lui faire apprendre à lire. Il montre des dispositions étonnantes, et, avec le temps, j'espère pouvoir en faire un très aimable Tatare.

(*Le reste de la lettre est étranger à notre sujet.*)

*Fragment d'une autre Lettre du Colonel V*** à sa future Mlle Marie B***, écrite six mois plus tard.*

Derbent, le avril 1820.

... Ma chère amie, Ammalat-Beg commence à se *russifier* tout-à-fait. Les Tatares de la classe supérieure considèrent en général comme le premier degré de civilisation l'usage immodéré du vin et de la chair de porc; moi j'ai pris une voie différente; je laisse là les usages et je ne m'occupe que d'agir sur l'ame d'Ammalat-Beg. Je raisonne avec lui, je lui montre, je lui prouve ce qu'il y a de mauvais dans leurs coutumes et de bon dans les nôtres, et je vois avec joie qu'il s'est déjà passionné pour la lecture et l'écriture. Je dis *passionné*, car chaque desir, chaque fantaisie même devient chez lui une passion ardente, sans limites et sans frein. Un Européen ne concevra qu'avec peine jusqu'où va la vivacité, je dirai plus, l'ardeur furieuse des penchants chez un Asiatique, habitué dès l'enfance

à ne donner à ses desirs d'autres bornes que sa volonté. Je comparerais volontiers nos passions à nous autres à des animaux domestiques, ou si parfois on peut les assimiler à des bêtes sauvages, du moins à des bêtes apprivoisées, muselées, dont on a coupé les griffes, et qu'on a habituées à danser sur la corde des convenances sociales; mais dans l'Orient elles sont libres et féroces comme les tigres et les lions de ces contrées. C'est une chose curieuse que d'observer Ammalat-Beg, de voir ses traits se changer, ses yeux s'allumer à la moindre discussion, à la contradiction la plus légère; mais aussi à peine vient-il à s'apercevoir de son emportement qu'il rougit, pâlit, et est tout prêt à pleurer. « J'ai tort, dit-il, pardonne-moi, *Takhsyroumdam gitch* (annule ma faute), oublie ce que j'ai fait et que tu me l'as pardonné. » Son cœur est excellent, mais ce cœur est tout prêt à prendre feu à la moindre étincelle, qu'elle vienne du ciel ou de l'enfer. La nature l'a libéralement doué de tout ce qui

était nécessaire pour en faire un homme remarquable au moral comme au physique; mais les préjugés de sa nation et l'absence de culture ont, de leur côté, tout fait pour détruire ces dons précieux. Son intelligence présente un contraste bizarre, un mélange incroyable de toutes les inconséquences possibles, les idées les plus absurdes à côté des plus saines conceptions. Souvent il saisit avec une étonnante vigueur d'esprit les notions les plus abstraites, et d'autres fois repousse avec une égale obstination les vérités les plus simples et les plus claires, et cela uniquement parce que les premières lui étaient entièrement nouvelles, tandis qu'il avait déjà aperçu les autres à travers le voile de ses idées et de ses impressions premières. De tout cela je commence à conclure qu'il est infiniment plus aisé d'avoir à construire sur nouveaux frais que de réparer un ancien édifice.

Mais pourquoi donc notre Ammalat-Beg paraît-il toujours triste et préoccupé? Il fait des

progrès rapides dans tout ce qui n'exige point une attention soutenue ni de longs développements; mais dès qu'il faut, pour atteindre à une vérité, remonter un peu haut et s'avancer par des degrés lents et successifs, alors son esprit ressemble à une arme à feu qui frappe fort et juste, mais dont la portée n'est pas longue. Mais est-ce bien véritablement son intelligence qui en est la cause, et ne serait-ce point quelque autre objet qui maîtriserait son attention d'une façon si exclusive?... A vingt-trois ans, il n'est pas difficile de deviner quelle espèce d'objet cela peut être. Quelquefois il paraît écouter attentivement mes discours, et si je lui adresse une question il ne sait pas me répondre et semble comme tomber des nues. Souvent je le surprends le visage baigné de larmes amères; je lui parle... il ne me répond point, il ne m'a pas seulement entendu. La nuit précédente, il s'agitait dans son sommeil; les mots *seltanet*, *seltanet* (pouvoir, puissance), s'échappaient indistinctement de ses lèvres. Serait-ce la soif

de l'ambition qui l'agiterait de la sorte?... Mais non, l'ame d'Ammalat-Beg est maîtrisée par une passion différente. Est-ce bien moi qui pourrais méconnaître les symptômes de cette passion, la plus belle, la plus noble de toutes: l'amour! Ammalat-Beg amoureux!... un Asiatique amoureux! cela me paraît un phénomène tout nouveau! Mais je saurai cela... l'amitié comme l'amour a, sinon sa jalousie, du moins sa curiosité.

Chapitre VI.

L'ÉDUCATION D'UN TATARE. — LA CHASSE AU SANGLIER.

Extraits du Journal d'Ammalat-Beg. — Traduction du Tatare.

Ai-je dormi jusqu'ici, ou bien rêvé-je maintenant? Me voilà donc entré dans un monde nouveau! et ce monde, c'est celui de la pensée... Qu'il est rempli de beautés! Que de temps où, dans mon ame, tout apparaissait trouble et indistinct comme dans cette voie lactée qu'on me dit être composée de mille milliers d'étoiles! Il me semble que, sortant peu à peu du brouillard sombre et épais de l'ignorance, je commence

à m'élever sur la montagne du savoir... A chaque nouveau pas que je fais, je vois ma vue s'étendre davantage... ma poitrine respire plus librement; je regarde en face le soleil... je regarde aussi en bas... les nuages s'agitent sous mes pieds... Maudits nuages! de la terre vous empêchez de considérer le ciel, et du ciel de distinguer la terre!

Je m'étonne maintenant moi-même de n'avoir jamais pensé à faire ces questions si simples, *pourquoi* et *comment*. L'univers tout entier, avec son bien et son mal, se réfléchissait dans mon ame comme le ciel dans les eaux de la mer; mais moi je n'en savais pas plus là-dessus que cette mer elle-même, ou bien que cette glace qui me renvoie mon image. Ma tête, il est vrai, contenait bien des choses, mais tout cela n'était que désordre et confusion, et aucune idée saine ne surgissait de ce chaos... Le faucon ignore pourquoi on le chaperonne, et le cheval l'utilité des fers qu'on attache à ses pieds... Eh bien! j'étais comme eux; je ne son-

geais point à me demander pourquoi la nature a placé, là des montagnes couvertes de neiges éternelles, ici des déserts de sable, là-bas l'immensité des mers; je ne songeais à m'enquérir ni de la cause des changements des saisons ni de celle des orages et des tremblements de terre... Et toi, création la plus imposante de toutes, homme, être incompréhensible! m'est-il jamais venu à l'idée de sonder ton existence mystérieuse?... Et je ne suis encore qu'aux portes du temple du savoir!... La couverture seule du livre me transporte; que sera-ce donc quand je pourrai déchiffrer son contenu mystérieux?... Mais V*** non-seulement m'encourage à acquérir de l'instruction, il me fournit encore les moyens d'y atteindre. Il est pour moi ce qu'est sa mère pour la jeune hirondelle, il m'aide à essayer mes ailes. La distance et la hauteur ne m'étonnent ni ne m'effraient!... Un jour viendra peut-être où, comme cet aigle que j'aperçois là-bas, je saurai m'élever jusque sous les nuages!

Mais, après tout, en deviendrai-je plus heureux pour cela, et le suis-je même maintenant, depuis que, grace à V*** et à ses livres, j'ai commencé à penser? Jadis le bonheur m'était si facile! un beau cheval, une belle arme m'amusaient, m'occupaient, me contentaient pour bien long-temps; mais à présent, et depuis que j'ai commencé à comprendre combien l'ame l'emporte en dignité sur le corps et l'intelligence sur la matière, je n'éprouve plus que pitié au souvenir de ce qu'autrefois j'estimais au-dessus de tout... Mon habileté à dompter un coursier, mon adresse dans les armes!... Quelle folie de mettre sa gloire, son bonheur même, dans des choses où le dernier de ces grossiers noukers peut l'emporter sur moi, dans des avantages dont une blessure, une chute malheureuse peuvent me priver à jamais!... Mais que m'ont-ils donc donné à la place de ces hochets dont ils m'ont privé?... une foule de besoins, de desirs nouveaux qu'Allah lui-même aurait peine à satisfaire!... Je m'étais cru

un homme important parce que j'étais l'un des premiers personnages du Daghestan... et maintenant l'on m'apprend que dans ce pays même existaient jadis des peuples renommés par leurs lumières et leurs exploits glorieux, exploits auxquels il ne nous sera jamais donné d'atteindre. Et où sont maintenant ces peuples? Ils ont passé, ils sont confondus dans la poussière des siècles, et le souvenir même n'en est point venu jusqu'à nous... Et nous-mêmes, qui sommes-nous, nous autres Tatares? un petit peuple n'occupant qu'un petit coin de terre sur la surface du globe, de pauvres Barbares dont les nations polies de l'Europe prennent fort peu de souci et ignorent plus complètement encore les hauts faits et les prouesses guerrières! Et moi-même suis-je autre chose que mes malheureux compatriotes? Et quand cela serait, que sert-il de jeter quelque éclat parmi eux, comme le ver luisant au milieu des insectes?... Et je ne me suis appliqué, je n'ai tendu tous les ressorts de ma pensée, que

pour arriver à cette conviction désolante!...

A quoi me sert-il de connaître les lois qui gouvernent l'univers, lorsque je ne sais point commander à ma propre nature, lorsque je ne puis être maître de mon propre cœur?... J'apprends comment l'on a fait pour poser des bornes à la mer, et je ne puis arrêter le cours de mes larmes. J'apprends à écarter le tonnerre de ma maison, et je ne saurais chasser mes tristes pensées... Plus j'acquiers d'idées nouvelles, plus je rassemble de tourments dans mon cœur... Quoique je fasse, *lui*, il reste toujours le même... bien plus, à mesure que mon esprit s'éclaire, les douleurs de l'amour malheureux deviennent plus vives et plus poignantes!...

Mais non, je suis injuste. La lecture abrége pour moi les heures de l'absence, ces heures longues comme celles d'une nuit d'hiver. En m'enseignant à fixer sur le papier mes pensées fugitives, V*** m'a procuré une ressource im-

mense. Un jour je la reverrai, je reverrai Seltana, et je lui montrerai ces pages, ces pages où son nom se rencontre plus fréquemment que celui d'Allah dans le Koran.... Voilà, lui dirai-je alors, voilà la chronique de mon cœur... Regarde; voilà comment tel jour je pensais à toi, voilà comment dans telle nuit tu m'apparaissais dans mes songes! Tu pourras compter mes soupirs, mes larmes, au moyen de ces feuilles, comme on compte les prières aux grains d'un chapelet! Tu souriras alors de quelques-unes de mes folles pensées, et elles serviront de texte à nos longues conversations!... Mais pourrai-je alors, fille enchanteresse, pourrai-je songer au passé?... Non, tout disparaîtra à mes yeux, tout, excepté l'immense bonheur d'être près de toi, de te posséder! La substance liquéfiée du soleil coulera dans mes veines, et moi-même je dominerai l'univers, comme ce soleil du haut de l'espace!...

Ah! Seltana, oublier l'univers, s'oublier soi-même dans tes bras, est préférable à tous

les résultats de la science, à tous les trésors de la sagesse!...

J'ai lu dans mes livres des histoires d'amour, des histoires où l'on parle de la beauté des femmes, de la perfidie des hommes; mais aucune de ces femmes ne peut se comparer à ma Seltana, cette perle de toutes les perfections, et aucun de ces hommes ne me ressemble à moi-même. Les amants, là, sont assez spirituels, j'en conviens; mais aussi, que leur amour est froid!... C'est comme un rayon de la lune réfléchi dans de la glace! Et puis je ne saurais croire qu'on puisse aimer vivement et raisonner si longuement sur l'amour... Délayé dans tant de paroles, il me rappelle les gémissements de commande de ces pleureuses à gages de nos funérailles.... Les Européens ressemblent aux prodigues, qui jettent leurs trésors à tous les vents; nous faisons mieux, nous les chérissons, les conservons, les cachons dans le fond de nos cœurs!

Je me demande quelquefois ce que c'est que l'amitié. Certes, j'ai un ami dans V***, un ami sincère et dévoué; et moi le suis-je également pour lui?... Que de fois je me suis reproché de ne pas le payer de retour comme je le devais! Mais le puis-je?... Il n'est de place dans mon cœur que pour un seul être, et cet être c'est Seltana; il n'est de place que pour un seul sentiment, et ce sentiment c'est l'amour.

Non, j'ai beau faire, mes progrès sont nuls, je le sens... Je lis et ne saurais saisir le sens de mes lectures; le colonel me parle, et l'enchaînement de son discours m'échappe. J'avais espéré pouvoir monter l'échelle difficile du savoir, mais je suis las, rebuté dès le premier pas... Je mêle ensemble tous ces fils divers au lieu de les débrouiller; je m'impatiente, je tire, j'arrache, et des lambeaux seuls me restent entre les mains. Je me trompais moi-même en prenant les encouragements du colonel pour des succès réels... Mais quel est donc l'obsta-

cle constant qui s'oppose à tous mes efforts? Est-ce la faiblesse de mon intelligence? non... c'est ce qui compose tout le bonheur et en même temps tout le malheur de ma vie, l'amour. Toujours, partout, je vois Seltana, et souvent je ne vois qu'elle seule... Ce serait un sacrilége que de chercher à la bannir de ma pensée!... Le pourrais-je même?... Comment voir en l'absence de la lumière?... Comment ouïr sans air pour transmettre les sons? Et Seltana est tout pour moi; elle est la lumière qui m'éclaire, l'air que je respire, ma vie, mon ame!...

Ma main tremble, mon cœur bat si fortement dans ma poitrine qu'il semble vouloir s'en échapper avec violence... Si, ces lignes, je les traçais avec mon sang, ce sang brûlerait sans doute le papier. Seltana! ton image me poursuit jour et nuit, dans le sommeil comme dans la veille!... Le souvenir de tes charmes m'est plus dangereux que ne l'était leur présence!... L'idée que je ne les possédé-

rai jamais, que peut-être même je ne les reverrai jamais, cette idée me jette dans un mortel désespoir... Je me sens à la fois fondre d'attendrissement et transporter de fureur! Je me rappelle chaque trait de ton charmant visage, chaque pose, chaque mouvement de ton corps gracieux! ton pied, le cachet de l'amour; ton sein, ce séjour des félicités suprêmes!... Le souvenir de ta voix fait battre mon cœur, comme un son fait vibrer une corde, la fait vibrer jusqu'à se rompre... Et ton baiser, ce baiser de flamme dans lequel j'avais bu ton ame! Son souvenir répand à la fois des roses et des charbons ardents sur ma couche solitaire... Je brûle, je me consume; mes lèvres arides ont soif de tes baisers; ma main appelle ta taille divine, ton genou charmant, ton sein délicieux!... Oh! viens, arrive, que je meure de volupté comme maintenant je me meurs de desirs et de désespoir!...

Le colonel V***, tout occupé de distraire

Ammalat-Beg de ses chagrins, proposa une chasse au sanglier, divertissement favori des riches seigneurs du Daghestan. Sur l'invitation qu'il leur adressa à ce sujet, une vingtaine de begs se réunirent avec empressement, chacun d'eux accompagné de nombreux serviteurs, impatient de tenter la chance et surtout de faire parade aux yeux des autres de ses beaux chevaux, de ses belles armes et de son adresse personnelle. Le froid décembre avait déjà commencé à blanchir les sommets des montagnes environnantes. Les rues de Derbent, couvertes çà et là d'une croûte mince de glace, étaient surtout remplies d'une boue liquide et profonde qui coulait à flots par-dessus son pavé dégradé. La mer Caspienne se brisait avec un bruit sourd contre les tours de l'enceinte, dont les bases venaient plonger jusque dans ses eaux. On entendait le bruissement des ailes des troupes nombreuses d'outardes et d'étourneaux qui volaient au travers du brouillard, et les cris plaintifs des oies sauvages qui pas-

saient en longues files au-dessus des remparts de la ville. La nature entière était triste et sombre, et tout, jusqu'à la voix désagréable des ânes chargés de bois sec destiné au marché, tout semblait se plaindre de l'absence du soleil. Dans les bazars, de vieux Tatares étaient assis en silence, enveloppés jusqu'aux yeux dans d'épaisses fourrures.

Mais c'est justement un temps pareil que préfèrent les chasseurs. A peine, du sommet des minarets, les mollahs eurent-ils appelé à la prière du matin, que leur troupe nombreuse, composée du colonel, de quelques-uns de ses officiers, d'Ammalat-Beg, des seigneurs tatares et de leur suite, traversa la ville, où les chevaux nageaient presque dans la boue. Ayant tourné au nord, ils sortirent par la porte principale, toute couverte de solides plaques de fer et nommée à cause de cela *Kyrkhlar-Kapi.* La route qui conduit de Derbent à Tarki est pauvre de sites; on n'aperçoit que de vastes cimetières; puis, de distance en distance, des plan-

tations de garance, et plus bas seulement, vers la mer, quelques vignes. A gauche, sur les rochers, se présente *Keyfary*, vieille construction transformée en une caserne russe; enfin des deux côtés de la route sont dispersées dans un désordre pittoresque d'énormes pierres granitiques arrachées par la force des eaux aux montagnes voisines.

Cependant on reconnaissait déjà à peu de distance les arbres séculaires, recouverts de givre, de la forêt où la chasse devait se faire. A chaque verste que la troupe avait parcourue, elle avait été jointe par de nouveaux amateurs parmi les begs et les agas des environs. Vers la gauche, la forêt avait été entourée par une chaîne formée de Tatares armés de bâtons, destinés par leurs cris à effrayer le gibier et à le diriger sur les chasseurs, qui, les uns à cheval, les autres à pied, s'étendaient en une chaîne semblable dans l'épaisseur des bois. Bientôt les sangliers même ne tardèrent pas à se montrer.

Les épaisses forêts du Daghestan, formées

principalement de chênes, sont infestées de troupes nombreuses de ces animaux, et quoique les Tatares soumis à la loi du prophète regardent comme un crime de manger de leur chair, néanmoins ils leur font volontiers la chasse, comme un moyen de s'exercer au tir et en même temps de faire preuve de courage personnel, car la poursuite des sangliers offre souvent des dangers réels et exige beaucoup d'adresse et de présence d'esprit. La chaîne formée par les tireurs se prolongeait sur un espace très considérable. Les plus intrépides recherchaient les endroits les plus écartés, afin de ne partager avec personne l'honneur du succès, et puis parce que ces bêtes sauvages se dirigent de préférence vers les côtés les moins occupés. Le colonel V***, confiant dans sa force peu commune et la justesse de son coup d'œil, se plaça loin des autres, sur une clairière située au milieu d'un fourré très épais et où de nombreuses traces de sangliers venaient se réunir. Là, seul, appuyé contre un chêne à moitié

renversé, il prêtait l'oreille et attendait l'approche du gibier. Parfois un coup de feu retentissait à quelque distance; parfois il apercevait de loin un sanglier fuyant à travers les arbres. Enfin les feuilles sèches crièrent sous des pas pesants et précipités, et un instant après parut à ses yeux un sanglier d'une taille énorme, qui traversait la clairière avec la rapidité du boulet chassé de la bouche d'un canon. V*** l'ajusta, fit feu, et le sanglier blessé s'arrêta surpris; mais cette hésitation ne dura qu'un instant, et soudain, les soies hérissées, l'œil en feu et ses énormes défenses couvertes d'une écume blanche, l'animal se jeta avec fureur vers l'endroit d'où le coup était parti. V***, sans se troubler, attendit avec calme que son ennemi s'approchât de plus près; il lâcha la détente une seconde fois... mais en vain! la poudre humide refusa de s'enflammer... Que restait-il alors à faire au chasseur? Il n'avait pas même de poignard à sa ceinture; la fuite était impossible, et pas même un gros arbre

à ses côtés où il pût essayer de monter... Une seule forte branche s'élevait du tronc renversé près de lui; il s'y accrocha comme à sa ressource dernière. A peine eut-il le temps de s'élever par ce moyen à trois pieds environ du sol que le sanglier arrivant y appliqua un coup furieux de ses longues défenses. La branche, ébranlée et pliant sous le poids qu'elle avait à supporter, craque et est prête à se rompre... C'est en vain que V***, s'accrochant à l'écorce, s'efforce de se hisser plus haut; ses mains glissent sur la glace dont elle est recouverte, et l'animal ne veut point lâcher prise; il frappe à coups redoublés sur l'arbre, il le mord de ses dents aiguës à quelques pouces seulement des pieds du chasseur... V*** sentait ses forces faiblir, et il voyait l'instant où, tombant à terre, il deviendrait victime de la rage de son ennemi; ses cris se perdaient en vain dans cette solitude... Mais non, ils ne furent point perdus... Le bruit du galop d'un cheval retentit soudain, et Ammalat-Beg, le sabre à

la main, arriva prompt comme la foudre. Le sanglier, à l'aspect de ce nouvel adversaire, se lança à sa rencontre; mais un saut de côté du cheval rendit son élan inutile, et d'un seul coup Ammalat-Beg l'étendit mort à ses pieds.

V*** courut remercier son libérateur; mais celui-ci continuait avec acharnement à frapper l'animal déjà privé de vie. « Non, dit-il, en cherchant à se soustraire aux embrassements du colonel, je n'accepte point les témoignages d'une reconnaissance que je n'ai pas méritée. Ce même sanglier a tout-à-l'heure, sous mes yeux, blessé grièvement un de mes amis, le beg de Tabassoran, au moment où celui-ci, l'ayant manqué, mettait le pied dans l'étrier. Tout mon sang bouillonna en voyant couler celui de mon compagnon, et je me mis à la poursuite du sauvage animal. L'épaisseur du fourré m'a empêché de le joindre; j'avais même entièrement perdu sa trace lorsque j'entendis votre voix, et le ciel permit que j'atteignisse cette bête maudite au moment où elle était prête à faire une se-

conde et plus noble victime en votre personne, mon respectable bienfaiteur.

—Maintenant, cher Ammalat-Beg, il ne faut plus que tu parles du passé, et nous sommes quittes l'un envers l'autre. Il ne nous reste plus qu'à tirer une dernière vengeance de notre ennemi que voilà, en le servant sur notre table. J'espère que tu ne te refuseras pas à goûter avec nous de cette viande défendue?...

— Ni même de l'arroser de Champagne... non, mon colonel. N'en déplaise à Mahomet, j'aime mieux retremper mon cœur dans du vin mousseux que dans de l'eau, quelque limpide et orthodoxe qu'elle puisse être. »

La chasse, pendant ce temps, s'était dirigée d'un autre côté, et on entendait dans l'éloignement les cris et les sons des tambours des Tatares, entremêlés de fréquents coups de feu. On amena son cheval au colonel, qui, après être monté en selle, regardant le sanglier partagé en deux : « Ammalat-Beg, lui dit-il en lui frappant légèrement sur l'épaule, voilà un

fameux coup, et je t'en fais compliment.

— J'y ai exhalé toute ma vengeance, répondit l'autre, et la vengeance d'un Asiatique est terrible.

— Mon ami, lui dit le colonel avec douceur, tu as pu voir comment se vengeaient les Russes, c'est-à-dire les chrétiens. Puissent ces exemples te servir de leçon ! »

Et tous deux partirent au galop pour rejoindre la chasse.

Ammalat-Beg semblait singulièrement préoccupé; il regardait de côté et d'autre et répondait à peine aux questions du colonel, dont le cheval marchait à côté du sien. Celui-ci, pensant que son compagnon, comme un ardent chasseur, était absorbé par les soins de la poursuite, le laissa prendre les devants et demeura en arrière. Alors Ammalat-Beg aperçut l'objet que ses yeux cherchaient si impatiemment depuis quelque temps. Il vit accourir à sa rencontre son ancien ami, Saphir-Ali, sur un cheval couvert d'écume, les vêtements en désordre

et souillés de boue. « *Salam aleykoum!*—*Aleykoum salam!* s'écrièrent-ils à la fois en sautant à terre et se précipitant dans les bras l'un de l'autre. « Ainsi, je le vois, tu as été là-bas, tu l'as vue, tu lui as parlé, dit Ammalat-Beg hors de lui, pendant qu'il ôtait son habit et le donnait à son ami. Je devine à tes yeux que tu as de bonnes nouvelles à m'apprendre; aussi voici ma *tchoukha* toute neuve dont je te fais présent. Mais hâte-toi, parle! Comment cela va-t-il? tout le monde se porte-t-il bien, et m'aime-t-on comme autrefois[1]?

—Laisse-moi respirer un instant, dit Saphir-Ali; tu m'adresses tant de questions à la fois, et moi on m'a chargé de te dire tant de choses, que tout cela se presse dans ma tête comme des femmes qui se poussent les unes les autres et perdent leurs pantoufles à la porte d'une mosquée. D'abord, et suivant ton desir, j'ai

(1) Il est d'usage chez les Tatares de faire don de son vêtement de dessus au porteur d'une nouvelle agréable.

été ou plutôt j'ai volé à Khounzakh. Sultan Akhmet-Khan se porte bien et se trouve dans sa maison. Il m'a interrogé sur ton compte, a hoché gravement la tête en écoutant mes réponses, et m'a finalement chargé de te demander s'il ne fallait pas t'envoyer un écheveau pour dévider la soie de Derbent. La femme du khan me charge de te porter *tchokh selamoum* (mille salutations), avec une provision respectable de gâteaux au miel. J'ai dû les jeter tous à la première halte; ces maudits gâteaux n'étaient que pièces et morceaux. Quant à ses fils, Sourkhaï-Khan, Noutzul-Khan...

— Que le diable t'emporte avec eux...! Et Seltana?...

— Ah! ah! nous y voilà donc! je savais bien que tu en viendrais là. Seltana, mon cher ami, est toujours aussi belle que le ciel parsemé d'étoiles; mais ce ciel-là je ne l'ai vu se colorer qu'un seul instant quand je lui ai parlé de toi. Elle m'a presque sauté au cou lorsqu'en secret je lui fis part du but de ma mission. Je lui ai

dit, en fait de choses tendres de ta part, la valeur de la charge d'un chameau, et la pauvre fille, pendant ce temps, versait un torrent de larmes.

— Chère, excellente amie!... Et qu'est-ce qu'elle t'a dit pour moi?...

— Demande ce qu'elle ne m'a pas dit, nous aurons plus tôt fait. Elle assure que depuis ton départ elle n'a pas eu un seul instant de bonheur, ni en songe ni autrement; que les neiges de l'hiver sont tombées sur son cœur, et que ta seule vue, comme le soleil du printemps, peut parvenir à les fondre. Du reste, s'il me fallait m'acquitter de tous mes messages avec les détails nécessaires, je crois que nous n'arriverions à Derbent que chacun avec une barbe grise au menton... Avec cela, elle était tellement pressée de me voir partir qu'elle m'a pour ainsi dire chassé de là-bas; elle craignait tant que tu pusses un instant de plus douter de son amour!

— Fille enchanteresse!... ah! tu ne sais pas, et moi-même je ne saurais l'exprimer, combien

il est affreux pour mon cœur d'être séparé de toi !

— Eh bien ! il paraît qu'elle est aussi comme cela. Tu t'es, dit-elle, rendu absolument invisible pour elle, et elle demande ce qui peut t'empêcher de venir la voir, ne fût-ce que pour un jour, pour une heure !

— Oui, la voir un instant et mourir ensuite, voilà ce que je voudrais.

— Bah ! bah ! dès que tu l'auras vue, l'envie de vivre te reprendra... C'est vrai, elle est devenue plus calme, plus sérieuse qu'autrefois, ce qui n'empêche pas que, dès qu'on la voit, cela fait bouillir le sang dans les veines.

— Lui as-tu bien expliqué les raisons qui m'empêchent de faire ce qu'elle demande et ce que moi-même je souhaite avec tant d'ardeur ?...

— Oh ! pour cela, je lui ai fait tant de contes qu'elle aurait pu me prendre pour le premier poète de Sa Hautesse le schah de Perse. Mais la pauvre Seltana s'est remise à pleurer ; c'était

comme un torrent des montagnes après une forte pluie.

— Pourquoi donc la réduire ainsi au désespoir, Saphir-Ali ?... Il est vrai que cela ne se peut pas pour le moment, ce qui ne veut pas dire que cela ne se puisse jamais. Sais-tu bien que, dans un cœur de femme, l'absence de tout espoir amène souvent aussi la cessation de l'amour ?

— Tu dis là des absurdités, *djannym* (mon ame) ! L'espoir chez les amoureux, c'est un peloton sans fin à dévider. On doute facilement quand on est de sang-froid ; mais quand on aime il n'est pas de chimères auxquelles on ne croie. Pour Seltana, elle est persuadée que tu serais capable de quitter la tombe pour aller la trouver, bien plus encore que ta ville de Derbent.

— Et en quoi donc Derbent est-il pour moi autre chose qu'une tombe ?... est-ce parce que je m'y *sens* mourir ? Effectivement il n'y a ici que mon cadavre ; pour mon ame elle en est loin, bien loin !...

— Et ta raison aussi, mon cher Ammalat-Beg; je crois qu'elle s'en va quelquefois se promener!... En quoi donc ne serais-tu pas bien chez V***? On t'y traite comme l'enfant de la maison, on t'y dorlotte comme une maîtresse. C'est vrai, elle est bien gentille, ta Seltana; mais aussi il n'y a pas beaucoup de V*** dans le monde. Ne peux-tu donc pas, en faveur de l'amitié, imposer quelques sacrifices à l'amour?

— Et que fais-je donc autre chose, Saphir-Ali? Aussi, si tu savais ce qu'il m'en coûte!... Sans doute l'amitié est une belle chose, mais peut-elle jamais tenir lieu de l'amour?

— Du moins on y peut trouver quelque consolation et même peut-être des secours plus efficaces. As-tu causé de tout cela avec le colonel?

— Il m'a été impossible de m'y décider; toutes les fois que j'ai voulu entamer ce sujet, j'ai senti les paroles expirer sur mes lèvres. Le colonel a tant de raison que je rougis de l'ennuyer de mes folies, et il est en même temps

si bon que je crains d'abuser de son indulgence. Il est vrai de dire qu'il paraît vouloir encourager ma confiance et par sa franchise venir au-devant de la mienne. Imagine-toi qu'il aime une femme avec laquelle il a été élevé depuis son enfance, et qu'il l'aurait certainement épousée si, pendant la guerre avec les Firengues (les Français), on ne l'avait par erreur mis sur la liste des morts. Sa maîtresse, après l'avoir pleuré quelque temps, dut, comme de raison, contracter un autre mariage. La guerre finie, il courut auprès d'elle et la retrouva la femme d'un autre. Eh bien! est-ce que tu crois qu'il en a agi comme chacun de nous eût fait à sa place?... qu'il a plongé un poignard dans le sein de l'homme qui lui vola son trésor, qu'il l'a enlevée, qu'il l'a conduite au bout du monde pour la posséder, ne fût-ce qu'un instant?... Eh bien! rien de tout cela. Au contraire, voyant que son rival était un homme estimable, il a eu assez de sang-froid pour s'en faire un ami, et de cette manière ils

ont vécu tous ensemble, sans qu'aucun d'eux, ni lui ni elle, eût jamais manqué à ce qu'ils appelaient leur devoir, et sans que la bonne intelligence entre eux tous eût jamais été troublée en la moindre chose.

— Si tout cela est vrai, c'est un homme étonnant, un ami bien rare, dit Saphir-Ah avec attendrissement, en laissant tomber la bride sur le cou de son cheval.

— Oui, mais aussi quel amant de glace! Mais ce n'est pas tout. Pour empêcher qu'on ne vienne à jaser sur le compte des nouveaux époux, le colonel a demandé et obtenu d'être employé dans ce pays. Maintenant cependant, et depuis quelque temps, heureusement ou malheureusement pour lui, ce rival ami est venu à mourir. Tu crois peut-être que sur-le-champ il a été courir en Russie!... Pas du tout, il s'est laissé retenir ici par son service. Le général en chef lui a dit quelques paroles, lui a persuadé que sa présence était indispensable une année encore, et il est resté, nourrissant

son amour avec de l'encre et du papier. Maintenant, je te le demande, un homme pareil pourrait-il concevoir la passion qui me dévore? Avec cela, il y a entre nous une telle différence pour l'âge, pour les idées !... Malgré moi il m'en impose par son austère sagesse, et tout cela refroidit mon amitié et arrête ma confiance.

— Tu es un singulier homme, Ammalat-Beg! Tu n'aimes pas V*** précisément parce que c'est de tous les hommes celui qui est le plus digne de ton affection !

— Qui t'a dit que je ne l'aimais point?... lui, mon bienfaiteur, mon guide, mon instituteur! Et d'ailleurs puis-je être froid pour quelqu'un en adorant Seltana?... Au contraire, j'aime tous les hommes, j'aime le monde entier.

— Alors la part de chacun ne sera pas bien grande, dit Saphir-Ali.

— Elle sera suffisante, crois-moi, dit Ammalat-Beg en souriant. Je porte assez d'amour dans mon ame, non-seulement pour en abreuver, mais encore pour y noyer tout l'univers.

— Ah ! ah ! voilà ce que c'est que d'avoir vu des femmes sans voile... après cela on ne pense plus à autre chose. Il paraît que tu es comme les rossignols de la vallée d'Ormus[1]; il te faut mettre en cage pour te faire chanter. »

En causant de la sorte les deux amis disparurent dans l'épaisseur du bois.

(1) La vallée d'Ormus est le jardin de la Perse ; contrée d'ailleurs pierreuse et stérile. Cette vallée offre au printemps une abondance de roses, et en automne des fruits de toute espèce. Ses raisins surtout sont très renommés.

Chapitre VII.

*FRAGMENT DE LETTRE DU COLONEL V*** A SA FUTURE.*

Derbent, ce avril.

Marie, chère ame de ma vie, que je voudrais t'avoir ici maintenant pour y jouir des charmes d'une nuit de printemps dans le Daghestan! Au-dessous de moi, dans un fond obscur, la ville de Derbent est là, immobile et silencieuse, comme une masse solidifiée de lave descendue du Caucase dans la mer. Un vent léger m'apporte les douces émanations de l'amandier en fleurs; dans la montagne, derrière moi, j'entends les rossignols s'appeler les uns les autres;

enfin tout dans la nature respire le calme et l'amour; mais, comme honteuse de ce sentiment, elle s'est cachée derrière un voile léger de vapeurs. Quelle suite d'effets admirables et variés ne présentent point ces vapeurs éclairées par la lune et recouvrant tous les objets comme d'une gaze d'argent! Au travers d'elles on entend, plus qu'on n'aperçoit, les vagues s'élever en mugissant, se briser sur les rescifs de la côte, puis avec un bruit sourd retomber en cadence sur elles-mêmes. Les particules d'eau rompues par le choc, et s'élevant dans les airs, semblent à cette lumière tremblotante former les mâts, les voiles et le corps d'un navire fantastique qui flotte sur une mer aérienne... Mais un nuage a passé sur la lune et tout s'est évanoui... Tout n'est donc qu'illusion dans la nature, et moi-même suis-je autre chose?... Semblable à elles peut-être bientôt je disparaîtrai!...

Je t'exprimerais difficilement, ma bien-aimée, toutes les pensées et les sentiments à la fois

tristes et doux que réveillent en moi le bruit et l'aspect de la mer. Toujours elle me fait penser à l'infini, à l'éternité, à notre amour. Il me semble dans certains instants que mon ame me quitte pour s'épancher dans l'univers et l'embrasser tout entier dans un amour immense. Dans ces moments-là c'est le sentiment seul qui me fait vivre, et c'est en lui, je le sens, que mon existence se prolongera à jamais. C'est encore ce sentiment qui, même dans la vie ordinaire, échauffe mon cœur dans l'hiver des chagrins, l'éclaire dans la nuit des doutes. Tu t'étonneras sans doute, chère Marie, de me voir ces dispositions rêveuses et mystiques que je t'exprime dans un style obscur et vaporeux... Je suis quelquefois ainsi, même je le suis souvent depuis quelque temps... A quoi cela peut-il tenir? je l'ignore... Surtout je ne saurais résister à l'impression que produit sur moi la nature éclairée des pâles rayons de la lune. Ces formes, qui se découpent vagues et indécises, en font prendre de semblables à

mes idées; tout me paraît adopter un aspect nouveau; je croirais presque avoir changé d'existence et n'être plus sur cette terre!... Pardonne, ma bien-aimée, de t'entretenir si longtemps de mes folles rêveries; cela doit te prouver que je suis bien sûr de ton affection et de ton indulgence. Aussi tu es le seul être dans l'univers auquel j'ose transmettre de semblables croquis de toutes les images fantastiques qui paraissent et disparaissent sur le miroir magique de mon imagination. Je suis sûr que tu ne repousseras pas ces hallucinations, produits d'un cœur malade; que tu sauras les deviner par le cœur, au lieu de les soumettre au sévère jugement de la raison. Mais en voilà assez là-dessus; d'ailleurs ton heureux amant sera à même dans le mois prochain de t'expliquer lui-même tous les passages obscurs de ses lettres. Je ne puis penser sans transport à l'instant où nous nous réunirons!... Ainsi donc à la mi-juin tu te trouveras aux eaux du Caucase, et cette barrière gigantesque séparera seule

alors nos deux cœurs qui brûleront de se rejoindre!... Combien à cette époque nous serons à la fois proches et éloignés l'un de l'autre!... Pourquoi donc toujours des barrières entre nous, et pourquoi nos personnes sont-elles sans cesse séparées tandis que nos ames sont unies depuis si long-temps!

Ammalat-Beg semble toujours sombre et défiant. Je ne lui en veux point; je sais combien il est difficile de se défaire des opinions, des idées qu'on a pour ainsi dire sucées avec l'air natal. Le despotisme barbare de la Perse, auquel l'Aderbidjan fut si long-temps soumis, a complètement démoralisé les nations tatares du Caucase. Parmi ces peuples, les hommes qu'on doit regarder comme les meilleurs portent au fond de leurs cœurs le germe des passions les plus viles; ils ont contracté l'habitude d'user en toute circonstance et sans remords des moyens les moins honorables. Et en pourrait-il être autrement dans un gouvernement où l'arbitraire du pouvoir suprême se

morcelle en une infinité d'arbitraires de détail, où la justice elle-même frappe dans l'ombre et comme par surprise, où il est reçu en principe que l'exaction est la seule manifestation du pouvoir? « Fais de moi ce qui te plaira, mais que je puisse en agir de même à l'égard de mes inférieurs; » voilà l'idée-mère, la règle principale des gouvernements asiatiques. C'est pour cela que chacun, placé entre deux ennemis, l'un au-dessus de lui qui l'opprime, l'autre au-dessous dont il peut craindre la révolte, que chacun, dis-je, est habitué à cacher ses sentiments comme son argent. C'est pour cela que chacun aussi rampe devant le puissant, pour en obtenir du pouvoir qu'il puisse employer ensuite à arracher par l'oppression et la calomnie quelques dépouilles à celui qui possède de la richesse. L'intérêt les domine à tel point qu'un Tatare ne fera pas un pas, ne dira pas une parole, ne donnera pas un verre d'eau sans l'espoir d'une récompense quelconque. Insolent à l'excès envers tout homme dans une

position inférieure, il est vil en proportion à l'égard de celui qui se trouve investi de quelque autorité, ou possédant de l'or qui souvent en tient lieu. Un Tatare, s'il a besoin de vous, ne vous épargnera ni les flatteries les plus exagérées, ni les offres de toute espèce; à l'entendre, sa maison, sa femme, ses enfants, son ame même sont à vous, s'il croit par votre moyen pouvoir obtenir quelque avantage ou se tirer d'un pas difficile. Les Arméniens, nombreux dans le pays, tout chrétiens qu'ils sont, ne le cèdent pas aux Tatares sous le rapport de la cupidité et leur sont très inférieurs sous celui de la force et de l'énergie du caractère. Faut-il s'étonner après cela que notre Ammalat-Beg, bien qu'il ait su conserver pour tout ce qui est vil une aversion véritable et propre au noble sang dont il est issu, qu'Ammalat-Beg, dis-je, se soit laissé atteindre par cette disposition, innée chez les Asiatiques, pour la dissimulation, arme défensive dont ils ont toujours besoin contre leurs ennemis ouverts et

cachés?... Les liens du sang les plus sacrés sont sans valeur chez ces peuples ; le fils y est l'esclave de son père, le frère le rival de son frère. Nul n'a de foi en son semblable, parce que nul n'a de franchise lui-même. Leur jalousie pour leurs femmes, leur défiance pour leurs proches et tous ceux qui les entourent, dans lesquels ils voient sans cesse des concurrents et dont ils redoutent les machinations secrètes, rendent chez eux l'amitié impossible. L'enfant élevé par une mère esclave, qui n'a jamais reçu les caresses d'un père, l'enfant dont nul ne développe les idées et dont toute l'éducation se borne à une connaissance superficielle de la langue arabe, l'enfant s'habitue presque dès le berceau à ne songer qu'à lui, à se renfermer en lui-même, à se cacher de tout jusque devant ses camarades. Dès que le premier duvet de l'adolescence paraît sur son visage, dès qu'il commence à agir par lui-même, dès lors toutes les portes, tous les cœurs lui sont fermés ; les femmes le fuient, il devient pour les maris un

objet de soupçon ; forcé, pour satisfaire les passions qui commencent à surgir dans son ame, à recourir à des moyens bas ou coupables, il doit lui-même regarder comme des crimes les mouvements les plus innocents de la nature, frappés d'anathème par les superstitions de la loi musulmane. Et si par hasard, et comme malgré lui, un sentiment plus tendre, une idée plus élevée surgissent dans son cœur, il doit les renfermer soigneusement en lui-même... et quand il éprouve le besoin de pleurer il faut qu'il pleure en secret.

Tout cela, ma chère Marie, je te le dis pour excuser Ammalat-Beg de son manque de confiance à mon égard. Voilà dix-huit mois que nous vivons ensemble, et jusqu'ici il n'avait pu se décider à m'ouvrir son cœur, quoiqu'il doive voir maintenant que ce n'est point une vaine curiosité, mais bien l'intérêt véritable, fruit d'une affection sincère, qui me porte à chercher à connaître ses secrets. Il a fini pourtant par me tout dire et voici à quelle occasion.

Hier nous montâmes à cheval et fûmes nous promener hors de la ville, en prenant le défilé qui conduit dans la montagne à l'ouest de Derbent. Nous avancions insensiblement, nous élevant de plus en plus, et nous nous trouvâmes enfin, sans presque nous en apercevoir, près du village de *Kelik*, auprès duquel on aperçoit déjà la fameuse muraille élevée jadis pour défendre la Perse des invasions des peuplades qui habitaient les steppes au nord du Caucase. L'ancienne chronique de Derbent, ou le *Derbent-Name*, en attribue la construction à un homme nommé *Isfendar*, ce qui sans doute a donné lieu à la tradition qui en fait remonter l'origine à *Iskendar*, c'est-à-dire à Alexandre-le-Grand, lequel pourtant n'est jamais venu dans ces contrées. Noushirwan, souverain de la Perse, fit reconstruire cette muraille et y plaça une garde pour sa défense. Depuis ce temps elle a été réparée plus d'une fois, puis abandonnée de nouveau à la main du temps et de la nature, qui en a disjoint les

parties et y a fait croître une végétation luxurieuse. Suivant une opinion accréditée dans le pays, cette muraille s'étendait jadis de la mer Caspienne à la mer Noire, à travers tout le Caucase, ayant pour portes d'un côté celles qu'on nomme les Portes-de-Fer de Derbent[1], et au centre celles de Darial. Cette opinion, vraie

(1) J'ai la certitude que les Portes Caspiennes des anciens, appelées *Portes-de-Fer* par les Russes, se trouvaient non point à Derbent, mais dans la gorge de Dariel (de *Dal-el*, passage étroit, défilé). Que des historiens persans aient appelé Derbent *Temir-Capi* (Portes-de-Fer), cela ne prouve rien, car l'emphase habituelle aux Orientaux a appliqué cette dénomination à vingt autres villes; et, quoi qu'en disent certains voyageurs, on ne s'en sert actuellement nulle part en Asie pour désigner Derbent. Pline l'Ancien décrit avec détail le défilé de Darial, et, d'après ce que nous apprend Procope des Portes Caspiennes, il est visible qu'il a voulu parler de Darial et non point de Derbent. Enfin le khan des Polovtsy, ayant été défait par le grand prince Wladimir Monomaque, passa, comme il est dit, par les Portes-de-Fer pour se rendre en Abazie, par conséquent par Darial et non par Derbent, d'où il serait impos-

pour quelques parties de ces montagnes, est au moins fort douteuse, appliquée à la totalité de la chaîne. On aperçoit des traces visibles de cette construction en divers lieux dans le Caucase, depuis Derbent jusqu'à la route militaire pratiquée vers son centre, et elles ne sont interrompues durant cet espace que par des précipices et quelques vallées profondes; mais depuis ce point jusqu'à la Mingrélie on ne rencontre plus de vestiges de sa continuation.

J'examinais avec un vif sentiment de curiosité cette haute muraille, coupée fréquemment par d'énormes tours, monument gigantesque de la grandeur qu'atteignait jadis la puissance despotique des monarques de l'Orient, grandeur dont leurs timides successeurs sont si loin maintenant de nous offrir une image. Ce qu'on nous dit des constructions de Babylone,

sible d'y arriver en ligne directe. Les chroniques géorgiennes attribuent la construction du fort de Darial à un de leurs rois nommé *Miran*; mais Procope en fait honneur à Alexandre le Macédonien!!!

les ruines de Persépolis, les restes visibles encore du lac Mœris, les pyramides d'Égypte, la muraille de la Chine et les vestiges non moins admirables de celle-ci, établie dans des lieux inaccessibles, sur des sommets sourcilleux et jusque dans le fond des abîmes, tout cela nous atteste la puissance de volonté, la force immense du despotisme dans ces antiques contrées. Ni l'action puissante quoiqu'insensible du temps, ni les convulsions même de la nature, ne sont parvenues pendant une longue suite de siècles à renverser entièrement ces ouvrages de la main des hommes!... Mais l'aspect de ces lieux-ci me retrace des souvenirs plus sacrés encore pour le cœur d'un Russe.... Ici mon imagination errait sur les traces de Pierre-le-Grand; je me représentais cet homme étonnant, fondateur plus encore que réformateur de son empire, près de ces monuments de l'antique Asie déjà en décadence, du milieu de laquelle sa main puissante arracha la Russie et la lança au milieu de l'Europe, rajeunie et transfor-

mée!... Combien dut être imposant son regard jeté du sommet du Caucase! Quelles grandes pensées durent agiter son ame, embrassant les destinées de la patrie, infinie comme les eaux de la mer Caspienne qui se déroulaient sous ses yeux!... Ces destinées futures, nous aimons à le croire, toutes de bonheur et de gloire, il les avait déjà fondées par trente années d'incroyables travaux; il les avait fructifiées de ses veilles, arrosées de ses sueurs! La gloire qu'il ambitionnait, si supérieure à celle des conquérants vulgaires, son but, si difficile que lui seul il pouvait l'atteindre, était de triompher de la barbarie, de fonder pour les siècles à venir le bonheur de l'humanité dans son vaste empire. Quels projets gigantesques! Derbent, Bakou, Astrabat, étaient les anneaux de la chaîne qui devait enlacer le Caucase, l'en rendre maître, et rattacher par les liens du commerce la Russie aux riches contrées de l'Inde. Demi-dieu du Nord, toi que la nature sembla avoir créé tout exprès pour désespérer l'huma-

nité par l'impossibilité d'atteindre à tant de grandeur, ton ombre s'élevait devant moi éclatante et majestueuse! Je vénérais en toi la puissance du génie de l'homme et celle non moins bienfaisante de la Providence, qui, à l'époque voulue, se sert de moyens surnaturels pour avancer ses desseins[1]!... Enseveli dans ces graves pensées je poursuivis lentement ma route.

La muraille du Caucase est construite en pierres de taille d'une forte dimension, solidement jointes avec un ciment particulier. Beaucoup de créneaux sont encore entiers; mais les

(1) Les Tatares de ce pays ont gardé une grande vénération pour le souvenir de Pierre Ier. La chambre qu'il avait habitée dans la maison du khan, au milieu de la forteresse de Derbent, fut long-temps conservée exactement telle qu'elle avait été de son temps. Mais les Russes ont tout changé, sans même épargner la fenêtre d'où Pierre aimait à jouir du coup d'œil de la mer. Il avait laissé à Derbent un major Tourkoula, Hongrois de naissance, qui réussit, entre autres améliorations, à perfectionner la culture de la vigne et la fabrication du vin. A présent, à Derbent, on ne peut même trouver du vinaigre passable.

semences apportées par les vents, et introduites dans les plus petits interstices, ont produit des plantes et même des arbres dont les racines séparent violemment les pierres; cet effet, joint à celui des pluies, à l'action même de l'atmosphère, amène graduellement la chute de cette construction, malgré son extrême solidité. Sur ses ruines les grenadiers sauvages, les raïnes, les chênes, s'élèvent hardiment, comme des guerriers montant sur la brèche; l'aigle fait en toute sûreté son nid dans ces tours jadis remplies de soldats; et dans l'intérieur, sur les foyers froids depuis des siècles, on trouve des ossements de chèvres sauvages; apportés par les chakals. En certains endroits la trace de ces ruines semble disparaître entièrement, mais plus loin on les voit ressortir de nouveau du milieu de l'herbe et des buissons. Nous longeâmes de la sorte la muraille durant l'espace de trois verstes environ, et, ayant atteint la porte, nous la franchîmes sous une voûte toute tapissée de mousse et obstruée de broussailles.

A peine eûmes-nous fait une vingtaine de pas de l'autre côté que nous aperçûmes tout près de nous six montagnards armés, qui, selon toutes les apparences, faisaient partie des bandes de brigands appartenant à la peuplade indépendante des *Tabasarantses.* Ils étaient couchés à l'ombre, leurs chevaux paissant auprès d'eux. Je restai stupéfait à cette vue, et ce ne fut qu'alors que je sentis combien j'avais agi imprudemment en m'éloignant sans escorte à une aussi grande distance de Derbent. Revenir en arrière par la route difficile que nous avions suivie n'était plus possible; engager le combat contre six hommes armés jusqu'aux dents n'offrait guère plus de chances. Malgré cela je portai la main sur les pistolets suspendus à l'arçon de ma selle; mais Ammalat-Beg, ayant aperçu ce mouvement, m'arrêta d'un regard, et me devançant me dit à voix basse : « Ne touchez pas à vos armes ou nous sommes perdus. »

Les brigands nous ayant aperçus se levèrent précipitamment et saisirent leurs fusils; seu-

lement l'un d'entre eux, un Lezghine de haute taille, de formes athlétiques, et dont les traits annonçaient une férocité peu commune, demeura étendu sans bouger; puis, soulevant froidement la tête et nous ayant toisés du regard, il fit un signe de la main. Dans un instant nous fûmes entourés de tous côtés, et la seule issue qui restât devant nous était occupée par cet homme, qui était évidemment le chef de la bande. « Veuillez bien descendre de cheval, mes dignes hôtes, » dit-il avec un sourire; mais ce sourire exprimait parfaitement que, si nous ne nous pressions pas de nous rendre à son invitation, il nous enverrait la seconde au bout de son fusil. J'hésitais cependant; mais Ammalat-Beg sauta promptement à terre et marchant droit au capitaine: « Bonjour, lui dit-il, bonjour, seigneur Coupe-Tête. Je n'espérais pas te voir aujourd'hui, car je pensais que depuis long-temps déjà les diables avaient fait la soupe de ta vieille chair.

— Non, pas tout-à-fait, comme tu vois, seigneur Ammalat-Beg, répondit le brigand. J'es-

père bien encore auparavant rassasier les aigles des environs des cadavres des Russes et des Tatares tes compatriotes, qui ont la bourse mieux garnie que la tête. — Eh bien! alors comment vont les affaires, Schemardan? demanda négligemment Ammalat-Beg. — Mal; les Russes font bonne garde, et ce n'est que par hasard que de temps à autre nous avons pu enlever un taboune de régiment ou bien saisir à la dérobée quelques soldats et les vendre dans les montagnes. C'est chose embarrassante de traîner avec soi de la garance ou bien de la soie brute, car depuis quelque temps il ne passe par ici que fort peu d'étoffes venant de la Perse. Nous étions presque résignés pour aujourd'hui encore à abandonner toute recherche et à nous contenter de hurler comme des loups affamés; mais, grace au ciel, Allah a eu pitié de nous en nous adressant un riche beg tatare et un brave colonel russe! »

Le cœur me manqua à ces paroles dont je sentis toute la portée.

« Ne te presse pas de vendre le faucon dans les airs, l'ami, dit Ammalat-Beg; attends pour cela que tu le tiennes sur ton poing. »

Ici le brigand se souleva, arma son fusil, et nous lançant un regard pénétrant : «Qu'est-ce à dire, seigneur Ammalat? répondit-il. Est-ce que vous penseriez à fuir encore, ou bien oseriez-vous songer à vous défendre?

— Sois tranquille, reprit l'autre; nous ne sommes pas assez fous pour nous mesurer deux contre six. C'est vrai, nous aimons notre argent, mais la vie nous est plus précieuse encore. Puisque nous sommes tombés entre tes mains, il n'y a rien à faire; le tout est que tu ne te mettes pas à exiger une rançon trop déraisonnable. Tu sais bien que moi je n'ai ni père ni mère, et quant au colonel il y a longtemps qu'il est seul au monde, sans parents ni famille.

— Eh bien! si tu n'as plus de père, tu as l'héritage de ton père; nous n'en sommes pas maintenant à disputer sur nos aïeux. D'ail-

leurs je suis bonhomme, et, faute de ducats d'or, je ne refuserai pas d'en prendre la valeur en moutons ou autres choses semblables. Quant au colonel, ne me chante pas de chansons, je t'en prie; je sais fort bien que, pour le racheter, il n'y a pas un de ses soldats qui ne donnât le dernier des boutons de son uniforme. Dès qu'on a rassemblé pour Ch*** une rançon de dix mille roubles[1], on donnera plus encore pour celui-ci. Du reste, nous verrons, nous verrons! surtout si vous êtes bons enfants.... Je ne suis pas un *djeoud* (juif) ni un mangeur d'hommes, Dieu me pardonne!

— Allons, c'est entendu, l'ami; aie soin de nous bien traiter, et je te jure et te garantis sur mon honneur que nous ne songerons ni à fuir ni à nous défendre.

— Je te crois, je te crois, et je suis charmé

(1) Le colonel Ch*** fut racheté par les officiers même du corps d'armée du Caucase.

que nous ayons arrangé la chose sans bruit. Comme tu es devenu beau et élégant, Ammalat-Beg! quel cheval! quelles armes! c'est vraiment superbe! Montre-moi un peu ton poignard, cher ami... comme le fourreau est riche!... Est-ce que c'est de l'ouvrage de Koubatchinsk?...

— Non, de Kizliar, dit Ammalat-Beg en détachant tranquillement le ceinturon de son poignard; mais la lame est bien plus belle encore.... Tiens, regarde... elle coupe un clou de fer en deux ni plus ni moins qu'une chandelle. De ce côté se trouve le nom de l'ouvrier; lis toi-même : *Ali-Ousta-Kara-ni-Tchekoï.* » Pendant ce temps Ammalat-Beg retournait en tous sens la lame nue du précieux poignard devant les yeux avides du Lezghine, qui, voulant prouver qu'il savait lire, s'efforçait de déchiffrer l'inscription... Mais tout à coup l'arme brilla comme l'éclair; Ammalat-Beg, saisissant l'instant favorable, en asséna de toutes ses forces un coup si violent sur la tête de Schemardan que le fer ne s'arrêta qu'aux dents de la mâ-

choire inférieure. Le cadavre tomba lourdement sur l'herbe. Secondant aussitôt mon compagnon, dont pendant ce temps j'avais observé tous les mouvements, je renversai d'un coup de pistolet celui des brigands qui était le plus rapproché et qui tenait la bride de mon cheval; les autres, surpris de cette brusque attaque, prirent aussitôt la fuite, comme si la mort de leur chef avait suffi pour rompre tous les liens qui les unissaient entre eux. Alors, pendant qu'Ammalat-Beg, suivant l'usage des Asiatiques, dépouillait les morts de leurs armes et rattachait ensemble par leurs brides leurs chevaux abandonnés, je ne pus m'empêcher de lui faire un reproche sur le manque de foi dont il avait usé envers le brigand et les serments trompeurs qu'il lui avait faits. Il me regarda avec surprise. « Vous êtes un singulier homme, colonel, me dit-il à la fin. Ce scélérat a fait, sans qu'il y parût, un mal incalculable aux Russes, tantôt en brûlant des fourrages, tantôt en volant des chevaux, tan-

tôt en enlevant des militaires isolés! Et savez-vous bien qu'il nous eût tourmentés de toutes les manières, qu'il nous eût fait subir mille tortures pour nous forcer à écrire le plus piteusement possible à nos amis, afin par-là d'accroître d'autant la valeur de notre rançon?

— Tout cela peut être, Ammalat-Beg, lui répondis-je; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne doit, dans aucun cas ni pour aucune cause, manquer à sa parole et user de perfidie. Ne pouvions-nous directement nous jeter sur les brigands et commencer par où nous avons fini?

— Non, colonel, non, nous ne le pouvions pas, dit mon compagnon. Si je ne m'étais pas mis à causer avec l'ataman[1] pour détourner leur attention à tous, au premier mouvement nous eussions été percés de balles. D'ailleurs

(1) Le mot *ataman*, ou en polonais *hetman*, qu'on sait désigner le chef supérieur des Cosaques, est pris quelquefois dans un autre sens... Ainsi on dit un ataman (capitaine) de brigands.

je connaissais parfaitement cette canaille et je savais qu'ils ne se battent que sous les yeux de leur chef; c'était donc par lui qu'il fallait commencer à régler nos comptes. » Je ne répondis point, mais je n'étais pas convaincu. Mon cœur ne pouvait s'habituer à cette perfidie asiatique, bien que dans cette circonstance elle nous eût sauvés. Comment se fier à des hommes qui comptent pour rien les serments? Nous allions remonter à cheval lorsque nous entendîmes des gémissements plaintifs; c'était le montagnard sur lequel j'avais fait feu et qui n'était que blessé. Revenu à lui, il s'était soulevé et nous conjurait avec instance de ne pas le laisser là devenir la proie des bêtes féroces. Nous nous empressâmes de secourir cet infortuné; mais quel ne fut pas l'étonnement d'Ammalat-Beg lorsqu'il reconnut en lui un des noukers de Sultan-Akhmet, khan d'Avarie! Interrogé par quelle circonstance il se trouvait faire partie de cette bande de voleurs, il répondit : « Shaytan (Satan) m'a tenté. Le khan m'a-

vait envoyé dans le village peu éloigné de *Kemek* pour remettre une lettre à Ibrahim, fameux *hakim* (médecin), et en rapporter je ne sais quelle herbe, qui, dit-on, est souveraine contre tous les maladies. Par malheur, chemin faisant, je rencontrai Schemardan, que je connaissais un peu. Il m'engagea à me joindre à lui. Viens, dit-il, viens un peu avec nous courir le pays. Il y a un beau coup à faire; un riche Arménien doit passer, se rendant de Kouba à Derbent, et portant avec lui une grosse somme d'argent. Je n'ai pu résister à la tentation. Oh Allah! il Allah! j'ai payé bien cher ma sottise.

— On t'a envoyé chez un médecin? demanda vivement Ammalat-Beg; qui donc est malade dans votre maison?...

— C'est notre pauvre *khanoum* (fille de khan), Seltaneta, qui se meurt; voilà la lettre qui explique sa maladie. » A ces mots il remit à Ammalat-Beg une petite boîte cylindrique en argent, dans laquelle était renfermé un rouleau

de parchemin. Le jeune homme devint pâle comme la mort; ses yeux se cachèrent sous ses sourcils, ses mains tremblèrent violemment en parcourant le fatal écrit... et, d'une voix entrecoupée, il lut ces paroles : « Depuis trois jours elle ne mange ni ne dort... elle a le délire... sa vie est en danger... sauvez-la... » — « Dieu tout-puissant! s'écria-t-il enfin, et je suis ici oisif, occupé de mes plaisirs, tandis que l'ame de mon ame est au moment de quitter cettè terre et de m'y laisser seul, un cadavre inanimé! Ah! puissent tous ses maux retomber sur ma tête[1]! Ah! si je pouvais, en me couchant dans le cercueil à sa place, lui rendre à elle sa précieuse santé! Charmante, adorée fille!... tu péris, tu meurs, ô rose de l'Avarie! et la destinée inexorable t'a saisie de ses griffes de fer! Colonel, s'écria-t-il enfin en saisissant ma main avec une ardeur sans égale, rendez-

(1) Cette phrase tendre se trouve fréquemment dans les chansons tatares, et c'est aussi l'une des manières les plus galantes d'adresser la parole à une femme.

vous à mon unique, à mon instante prière : permettez-moi d'aller la revoir au moins une fois encore.

— Qui donc, mon cher ami ?

— Elle, mon adorée Seltana, la fille du sultan d'Avarie, celle que j'aime plus que ma vie, plus que mon ame... Elle est malade, elle se meurt, elle est peut-être morte en cet instant, pendant que je perds un temps précieux en discours inutiles ! Et ce n'est pas moi qui aurai recueilli dans mon cœur son dernier regard, son dernier soupir ! ce n'est pas moi qui aurai essuyé sur son front la sueur glacée de l'agonie ! Ah ! pourquoi le soleil ne se brise-t-il point en morceaux et ne retombe-t-il pas en charbons ardents sur ma tête ? Pourquoi la terre ne m'engloutit-elle point dans ses abîmes ? »

Il se jeta sur mon sein, suffoqué par la douleur, sanglotant sans répandre de larmes, et hors d'état de proférer une parole.

Ce n'était pas le moment de lui reprocher son manque de confiance à mon égard ni de

lui exposer pourquoi il était peu convenable qu'il allât, lui, trouver l'ennemi déclaré des Russes. Il est des situations devant lesquelles s'effacent toutes les considérations d'ordre secondaire, et Ammalat-Beg se trouvait dans une de ces situations-là. Je me décidai à le laisser partir à mes risques et périls. Celui qui oblige franchement et vite oblige deux fois; tel a toujours été mon principe. Je serrai dans mes bras le désolé jeune homme, et nos larmes se confondirent. « Ammalat, mon ami, lui dis-je, hâte-toi de te rendre là où ton cœur t'appelle. Dieu veuille que tu puisses y porter la santé et en rapporter toi-même la paix du cœur. Bon voyage!

— Adieu, mon bienfaiteur, mon ami, dit Ammalat-Beg profondément touché; peut-être adieu pour jamais! Je ne reviendrai plus, car je ne vivrai plus si Allah m'ôte ma chère Seltana. Que le ciel vous conserve et vous bénisse! »

Nous conduisîmes le montagnard blessé chez

Ibrahim le docteur; il remit à Ammalat-Beg le jus de simples demandé, et une heure après, celui-ci, accompagné de quatre serviteurs armés, galopait déjà sur la route de l'Avarie.

Voilà donc enfin le mystère dévoilé! Ammalat-Beg aime... C'est un malheur, et, ce qui en est un plus grand encore, c'est qu'il est aimé. Je vois d'ici ta surprise, ma chère Marie; je t'entends t'écrier : « Un malheur d'être aimé!... » Un moment de patience, mon cher ange. Le khan, père de Seltana, est l'ennemi le plus irréconciliable des Russes, et cela d'autant plus qu'ayant été comblé des faveurs de notre souverain il a manqué à la reconnaissance et trahi tous ses serments. Il suit de là qu'Ammalat-Beg ne pourrait épouser sa fille qu'au cas seulement où il se jetterait de nouveau au milieu de nos adversaires, ou bien que le khan vînt faire sa soumission et obtînt son pardon; la première supposition serait un malheur, et la seconde est bien peu probable. Qui mieux que moi connaît les douleurs d'un amour sans es-

poir? Que de larmes amères j'ai versées sur ma couche solitaire! Que de fois j'ai souhaité descendre dans la tombe pour y trouver enfin un peu de calme pour mon pauvre cœur! Nul par conséquent ne saurait prendre une part plus vive aux souffrances de ce jeune homme, que j'aime d'ailleurs sincèrement et qui a le malheur d'aimer et d'être aimé sans espoir... du moins de bonheur... Oui, car une affection mutuelle toute seule ne suffit pas encore pour cela, et je ne puis m'empêcher de penser que, s'il n'était pas payé de retour, il aurait peu à peu fini par l'oublier..« Et cependant, dirastu, et en cet instant je crois entendre le doux son de ta voix, je crois voir ton sourire enchanteur, cependant les circonstances peuvent changer, changer pour eux comme elles ont changé pour nous. Et le malheur tout seul aurait-il donc le privilége d'être immuable sur la terre? » Je ne dis pas le contraire, chère amie; cependant, j'en conviens avec chagrin, j'en doute; je dirai plus, j'éprouve des craintes in-

volontaires pour eux et pour nous. La destinée nous sourit maintenant et nous sommes bercés de l'espoir d'un doux avenir; mais la destinée est comme l'Océan, et l'espérance comme les syrènes qui l'habitaient jadis; dangereuse est la tranquillité du premier, et trompeuses les promesses des autres. Tout semble s'accorder pour favoriser notre réunion; mais sommes-nous déjà ensemble? Je ne sais pourquoi, chère Marie, un froid glacial pénètre dans mon cœur au milieu des rêves de bonheur les plus ardents, et l'espoir de te revoir perd pour moi chaque jour de sa certitude. Mais tout cela se passera, tout cela deviendra une félicité sans nuage, lorsque enfin je pourrai presser sur mes lèvres ta main chérie, te serrer contre mon cœur fidèle et dévoué!... Rien n'est plus rapproché que le bonheur et la souffrance, et les couleurs de l'arc-en-ciel n'en sont que plus brillantes pour se dessiner sur les nuages noirs du doute!...

Chapitre VIII.

LA JEUNE FILLE MOURANTE. — L'EXIL.

Ammalat-Beg creva deux chevaux et laissa derrière lui toute sa suite; aussi à la fin de la deuxième journée il était déjà arrivé non loin de Khounzakh. A chaque instant il sentait s'accroître son impatience et en même temps sa mortelle inquiétude. Le cœur lui manqua et sa vue se troubla lorsqu'il aperçut enfin, s'élevant du milieu des rochers, les sommets des tours de l'habitation du khan. « Qu'y trouverai-je? pensa-t-il; est-ce la vie ou la mort?... » Et, rassemblant toutes ses forces, il hâta encore le pas de son coursier.

Devant lui cheminait un cavalier armé de la tête aux pieds, et Ammalat-Beg était près de l'atteindre lorsqu'il aperçut un autre guerrier venant au-devant d'eux par la route de Khounzakh; mais à peine ces deux hommes se furent-ils reconnus que, mettant aussitôt pied à terre et tirant leurs sabres, ils se précipitèrent l'un sur l'autre et s'attaquèrent avec une telle fureur qu'on eût pu croire que les coups multipliés qu'ils se portaient étaient le seul mode de salutation possible entre eux. Notre héros, auquel ils barraient entièrement le sentier étroit passant entre les rochers, considérait avec stupéfaction ce combat si acharné; il ne fut pas long. Celui des deux qui avait précédé Ammalat-Beg tomba sur les pierres, les rougissant du sang qui coulait de sa tête partagée en deux, tandis que le vainqueur, essuyant froidement la lame de son sabre, se tourna vers le beg. « Ton arrivée, lui dit-il, est bien heureuse pour moi, et je me félicite du hasard qui t'a rendu témoin de notre combat. C'est Dieu lui-même qui a amené

ainsi la mort de mon ennemi, et maintenant ses parents n'auront pas le droit de m'accuser de l'avoir tué traîtreusement de derrière un rocher et ne pourront exiger de moi le prix de son sang.

— Et quelle a donc été la cause d'une querelle aussi invétérée entre vous? demanda Ammalat-Beg; qui a pu te porter, toi, à rechercher avec tant d'ardeur une vengeance si sanglante?

— Cet homme, qu'on nommait *Haram-Zada*, et moi, nous eûmes un jour une discussion pour le partage d'un troupeau de moutons enlevé dans une course; voyant qu'il nous était impossible de nous accorder, je les tuai tous, afin d'empêcher qu'ils tombassent en partage à personne... Là-dessus, dans sa colère, il osa se répandre en propos injurieux sur ma femme. Il eût mieux valu pour lui qu'il eût insulté la tombe de mon père, attenté à l'honneur de ma mère, que de toucher à la réputation de ma femme! Alors même je me jetai sur lui le poignard à la main; mais on nous sépara, et

nous convînmes tous deux de nous battre la première fois que nous viendrions à nous rencontrer, et maintenant Allah a jugé entre nous. Beg, continua-t-il en considérant notre héros, tu te rends sans doute à Khounzakh pour faire une visite au khan ?... »

Ammalat, après avoir forcé son cheval à sauter par-dessus le cadavre couché en travers de la route, répondit affirmativement.

« Alors, reprit l'autre, tu t'y prends dans un mauvais moment ! »

A ces mots, le jeune homme sentit tout son sang refluer vers son cœur. « Serait-il donc arrivé quelque malheur dans la maison du khan? demanda-t-il en tremblant et en retenant son cheval, qu'il venait de frapper de sa nagaïka pour lui faire reprendre rapidement sa course.

— Non, dit l'autre ; seulement sa fille Seltana a été fort malade, et maintenant...

— Elle est morte ! dit Ammalat-Beg, pâle et d'une voix tremblante.

—Peut-être bien qu'elle est morte; du moins, à l'instant où je passais devant la maison du khan, j'entendis retentir dans l'intérieur un tel concert de cris et de gémissements de femmes qu'on eût dit que les Russes venaient de prendre Khounzakh d'assaut.... Quand tu seras là-bas, je te prie... »

Mais Ammalat-Beg n'entendit pas la suite de ce discours; il partit comme un trait et disparut bientôt aux yeux de l'ouzden surpris, au milieu du nuage de poussière s'élevant sur la route, qui semblait en feu des nombreuses étincelles qui s'échappaient des pieds de son coursier. Il traversa au grand galop les rues étroites et tortueuses de la ville, dont le pavé résonnait sous ses pas, mit pied à terre au milieu de la cour, franchit rapidement tous les corridors, poussant, écartant les femmes et les serviteurs qu'il rencontrait sur son passage, et pénétra dans la chambre de la malade, où, sans remarquer personne, ni le khan, ni sa femme, pâle, hors de lui, il se précipita vers le lit et

se jeta à genoux presque privé de sentiment.

L'entrée inattendue et bruyante d'Ammalat-Beg répandit le trouble parmi les assistants plongés dans un morne silence. Seltana, en qui la mort luttait déjà avec la vie, se réveilla subitement de l'état de somnolence où la tenait une fièvre ardente. Ses joues étaient couvertes de couleurs trompeuses, ses yeux étaient fixes, et depuis plusieurs heures elle se trouvait sans parole et sans mouvement, dans une situation voisine de l'anéantissement. La rumeur qui s'éleva dans l'appartement, les murmures des assistants, les bruyantes exclamations du désolé jeune homme, semblèrent rappeler ses esprits prêts à la quitter; elle se souleva tout-à-coup et ses regards brillèrent d'un éclat nouveau... « Est-ce toi, est-ce bien toi? dit-elle en lui tendant la main... *Allah bereket* (Dieu soit loué)! maintenant je suis contente... je suis heureuse! » ajouta-t-elle en retombant sur sa couche. Sa bouche se referma avec un sourire, ses paupières s'affaissèrent, et elle rentra de

nouveau dans son état d'insensibilité première.

L'infortuné Ammalat-Beg n'entendait ni les questions du khan ni les observations de sa femme; rien ne pouvait détourner son attention de la malade ni le tirer un instant de sa douleur profonde. C'est à grand'peine qu'on parvint à lui faire quitter cette chambre. Il demeura près de la porte, la bouche collée sur le seuil, poussant les gémissements les plus déchirants, tantôt implorant le secours du ciel et tantôt lui adressant des reproches amers. La douleur de l'ardent jeune homme était à la fois touchante et terrible.

Cependant l'apparition d'Ammalat-Beg avait produit sur la malade l'effet le plus salutaire; ce que n'avaient pu obtenir les efforts des médecins du pays fut opéré par cette circonstance fortuite. Ce qu'il fallait, c'était réveiller par une violente secousse les forces vitales prodigieusement abaissées; autrement Seltana était perdue, non par un effet de la maladie elle-même, qui déjà commençait à décliner, mais par

suite de son extrême affaiblissement, comme une lampe qui s'éteint, non par l'effet du vent, mais faute d'air pour l'entretenir. Enfin, la crise se trouvant décidée, la puissance de l'âge l'emporta, et la vie commença de nouveau à circuler dans tous les organes de la jeune malade... A la suite d'un sommeil long et paisible elle revint à elle avec des forces nouvelles, avec des idées plus fraîches. « Je me sens si bien, ma mère! dit-elle en portant autour d'elle des regards satisfaits. J'ai bien reposé; maintenant tout me paraît si gai autour de moi! les murs eux-mêmes semblent me sourire. Je crois que j'ai été malade, bien malade; maintenant, grace au ciel, je ne suis plus que faible; cela se passera vite, et je sens poûr ainsi dire la santé, ainsi qu'une liqueur bienfaisante, se répandre dans mes veines. Cela a été comme un sommeil long et pénible, pendant lequel j'ai fait des rêves affreux. Il me semblait que j'étais plongée dans les eaux glacées d'une mer sans bornes; la soif me dévo-

rait et cependant je ne pouvais l'étancher. Dans l'éloignement brillaient comme deux étoiles à travers le brouillard et l'obscurité. Les ténèbres augmentaient à chaque instant; à chaque instant aussi je sentais que je m'enfonçais davantage; et tout-à-coup je crus entendre quelqu'un m'appeler par mon nom et sentir une main puissante me tirer du sein du liquide glacé... Les traits d'Ammalat-Beg passèrent comme un éclair devant mes yeux... Les deux étoiles brillèrent d'un éclat surnaturel et s'éteignirent ensuite... tout rentra dans l'obscurité. C'est là tout ce dont je puis me rappeler ! »

Le lendemain il fut permis à Ammalat-Beg de revoir la convalescente; Sultan-Akhmet-Khan, s'apercevant bien qu'il serait impossible d'en obtenir la moindre réponse tant qu'il demeurerait en proie à l'inquiétude, finit par céder à ses instances. « Puisque me voilà heureux, dit-il, je ne veux pas t'empêcher de l'être. » Et il conduisit son hôte dans la chambre de sa fille. Seltana avait été prévenue, et

pourtant elle ne put se défendre d'une vive émotion lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de l'homme auquel elle était si tendrement attachée et dont elle avait attendu si impatiemment le retour. Les deux amants furent long-temps sans pouvoir proférer une parole, mais leurs regards en disaient assez. Ils lisaient sur les joues décolorées l'un de l'autre toutes les douleurs, toutes les inquiétudes que leurs cœurs avaient souffertes pendant cet espace de temps. Sans doute la fraîcheur, l'extérieur d'une santé brillante embellissent une femme; mais combien celle qu'on aime devient plus intéressante par un air de pâleur, de souffrance, répandu sur ses traits! combien alors cette vue va directement à l'ame! Quel cœur de bronze pourrait résister à un œil languissant qui vous dit tendrement sans apparence de reproche : « J'étais heureuse en souffrant, car je souffrais pour toi!... »

Des larmes abondantes coulèrent des yeux d'Ammalat-Beg; mais se rappelant enfin qu'il

y avait d'autres témoins de cette scène, il rassembla ses forces, releva la tête, et d'une voix tremblante eut à peine la force de dire : « Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes vus, Seltana !

— Oui, dit-elle, et nous avons manqué être séparés pour jamais !

— Pour jamais ! répondit Ammalat-Beg du ton d'un léger reproche ; peux-tu le penser ? N'existe-t-il donc point une autre vie où la souffrance est inconnue, où l'on ne se sépare plus de ceux qu'on a aimés ? Si j'avais perdu le talisman de mon bonheur, avec quel dédain j'eusse jeté loin de moi la chaîne pesante et rouillée de l'existence ! Pourquoi aurais-je continué alors à lutter contre la destinée !

— Dans ce cas je dois regretter que je ne sois point morte, dit Seltana en souriant ; tu dépeins d'une manière si séduisante ce monde inconnu que tu donnes envie de s'y transporter au plus vite.

— Oh ! non, vis, vis bien long-temps encore ;

vis pour le bonheur, pour... » pour *l'amour*, eût voulu ajouter Ammalat-Beg; mais il rougit et se tut.

Par degrés les roses de la santé commencèrent à reparaître sur les joues de la jeune fille, rendue au bonheur par la présence de son amant, et peu à peu les choses reprirent leur ancien cours dans sa famille. Le khan ne cessait de parler guerres et batailles à Ammalat-Beg et de l'interroger sur l'organisation des troupes russes, tandis que sa femme, de son côté, le tourmentait de questions sur les habillements et les usages des femmes de là-bas, et ne manquait pas d'invoquer Allah à chaque fois qu'elle entendait dire qu'elles sortaient sans voile. En revanche, il était amplement dédommagé de tous ces ennuis par la société de sa chère Seltana; la moindre bagatelle, la plus légère circonstance qui se rapportait à leurs sentiments, aux détails de leur séparation, avait du prix à leurs yeux, et ils se plaisaient à l'analyser, à l'examiner de mille manières.

L'amour ressemble à Midas, d'antique mémoire; comme lui il change en or tout ce qu'il touche, et comme lui trop souvent faute d'aliment il périt.

Mais à mesure que la pensée de la jeune fille se raffermissait, on voyait les soucis s'amasser de plus en plus sur le front de son amant. Souvent, au milieu d'une conversation des plus animées, il s'arrêtait soudain; ses yeux se remplissaient de larmes et des soupirs douloureux semblaient déchirer sa poitrine; ou bien une fureur subite venait se peindre dans ses regards; il se levait comme hors de lui, saisissait le manche de son poignard; puis, frappé comme par une main invisible, il retombait dans l'abattement et dans une rêverie profonde, dont les caresses même de son amante parvenaient à peine à le faire sortir.

Un jour que les jeunes gens étaient seuls, Seltana, frappée de la tristesse de son ami, lui dit en posant sa tête sur son épaule: « *Azir*, *azir* (mon bien-aimé), qu'as-tu donc? d'où

peut venir ton chagrin? Est-ce que tu ne serais pas heureux près de moi?

— Ah! ne calomnie point celui qui t'aime plus que le ciel lui-même, répondit Ammalat-Beg; mais après avoir éprouvé tous les tourments de l'absence, puis-je sans une affreuse douleur songer à une nouvelle séparation?... Il me sera mille fois plus aisé de quitter la vie que toi, chère fille aux yeux noirs!

— Comment peux-tu songer à cela?... à moins que tu ne le veuilles toi-même...

— N'amasse point par des doutes cruels de nouveaux tourments sur ma tête, ma Seltana; tu ne saurais comprendre ma cruelle situation. Ignorante des choses de ce monde, tu n'as su jusqu'à présent que fleurir comme la rose et jouir de l'existence comme le papillon; heureuse et exempte de soucis, jamais jusqu'ici tes volontés n'ont éprouvé d'obstacle. Mais moi, je suis homme; la destinée m'a imposé une chaîne pesante, une chaîne impossible à rompre, celle de la reconnaissance pour

des bienfaits reçus ; et c'est elle qui, malgré moi, malgré mon cœur, hélas ! m'entraîne vers Derbent.

— Devoir ! reconnaissance! dit Seltana d'un air tristement incrédule; belles paroles que tout cela, dont tu voudrais recouvrir comme d'un châle l'envie que tu as de nous quitter... L'amour n'a-t-il pas sur toi des droits antérieurs à ceux de l'amitié?... Tu ne pouvais donc disposer de ce qui ne t'appartenait pas... Ah ! mon ami, oublie toutes ces choses, oublie ton V***, les Russes tes amis et les belles femmes de Derbent!... Oublie la guerre et cette gloire qu'on n'acquiert qu'à force de meurtres. J'ai le sang en horreur depuis que j'ai vu couler le tien; je ne puis penser sans frémir que chaque goutte de ce sang, que vous répandez si légèrement, coûte des larmes intarissables à une sœur, à une mère, à une amante. Que te manquera-t-il donc pour vivre heureux avec nous au sein de nos montagnes? La pluie ne passe point par le toit de notre

maison; nous avons du riz en abondance pour notre pilau; les écuries de mon père sont remplies de beaux chevaux, ses salles de belles armes, ses coffres de richesses, et mon cœur d'amour pour toi. N'est-ce pas, mon bien-aimé, que tu ne partiras point, que tu resteras avec nous?

— Non, Seltana, non, je ne puis, je ne dois point rester ici! Passer ma vie avec toi, la finir près de toi, tel est l'unique, le plus ardent vœu de mon cœur; mais son accomplissement dépend de la volonté de ton père. Des liens sacrés m'unissent aux Russes, et jusqu'à ce que le khan ait fait sa paix avec eux, un mariage public entre nous est impossible... et ce ne serait pas des Russes, mais de ton père que viendrait l'obstacle.

— Hélas! tu le connais bien, dit tristement la jeune fille. Tu connais ses sentiments, et depuis quelque temps sa haine pour les infidèles s'est encore accrue, à tel point qu'il n'hésiterait pas à lui tout sacrifier, sa fille et son ami;

et il en veut surtout à ton colonel plus encore qu'à tous les autres.

— Et moi j'ai plus d'une fois déjà tenté de lui parler de mes vœux, de mes espérances, et sa réponse a toujours été : Jure de devenir l'ennemi des Russes et je t'écouterai alors !

— Il ne nous reste donc plus qu'à dire : Adieu, espérance!

— Pourquoi donc cela, Seltana? pourquoi ne pas dire plutôt : Adieu, pays d'Avarie? »

La jeune fille le regarda fixement. « Je ne te comprends pas, dit-elle.

— Tu me comprendrais si tu m'aimais de préférence à ton père, à ta mère, à ton pays, si tu m'aimais comme je t'aime... Seltana, je ne saurais vivre sans toi... Encore une fois, si tu m'aimes sincèrement, prouve-le-moi... ne nous quittons plus... fuyons...

— Fuir! la fille du khan! fuir comme une coupable, comme une esclave!.. Ce serait affreux... ce serait inouï !

— Si le sacrifice est grand de ta part, il l'est

moins que mon amour pour toi. Si tu me demandais mille fois celui de ma vie, je la jetterais autant de fois à tes pieds comme je ferais d'un *poul* de cuivre[1]; je jetterais de même mon ame à *Shaytan* si tu l'exigeais. Tu me rappelles que tu es la fille du khan; je pourrais te dire aussi que mon père a porté la couronne de chamkhal et que mon oncle la porte en ce moment; mais si je me crois digne de toi, ce n'est point par ma naissance, mais par mon cœur qui t'est si dévoué. Si c'est un crime que de rechercher le bonheur en dépit du sort et de la méchanceté des hommes, la honte en retombera tout entière sur ma tête.

— Et la colère... et la vengeance de mon père!...

— Au bout d'un certain temps cette colère s'apaisera d'elle-même. La chose une fois faite,

(1) *Poul* équivaut à la dénomination générale d'argent. *Poul* de cuivre ou *carapoul* exprime la pièce de monnaie de la plus petite valeur, un liard à peu près.

il en prendra son parti; nos caresses, nos larmes, finiront par toucher son cœur, et il nous pardonnera... La félicité alors nous couvrira de ses ailes, et nous pourrons dire avec orgueil: Nous l'avons conquise nous-mêmes!

— Mon cher ami, j'ai peu d'expérience des choses de ce monde, mais il y a là quelque chose qui me dit que le bonheur ne vient jamais à la suite d'une mauvaise action... Attendons quelque temps; peut-être Allah arrangera-t-il tout cela, et notre union pourra-t-elle s'effectuer sans recourir à ce moyen extrême.

— Seltana! c'est Allah lui-même qui m'a inspiré cette pensée!... Telle est sans doute sa volonté... Je t'en conjure, prends pitié de moi!... Fuyons, si tu ne veux pas que ce soit le cercueil qui me tienne lieu de lit nuptial. Écoute: j'ai pris l'engagement sacré de revenir à Derbent, et il me faut le remplir, le remplir promptement; mais partir avec l'idée de ne te plus revoir, de te savoir peut-être la femme d'un autre, c'est affreux, c'est mille fois pis que la

mort... Consens à partager ma destinée; si ce n'est par amour, que ce soit du moins par pitié!... Ne me réduis pas au désespoir, ne me rends pas fou à force de douleur... Tu ne sais pas jusqu'où peut conduire une passion violente lorsqu'elle est trompée; dans ma fureur, je puis finir par tout oublier, les droits de l'amitié, ceux de l'hospitalité; fouler aux pieds les liens les plus sacrés, mêler mon sang avec un sang qui m'est précieux; enfin, par mes crimes, faire trembler les hommes et pleurer les anges... Seltana, sauve-moi de leurs malédictions, des tiennes propres, sauve-moi de moi-même!... Mes noukers sont braves, mes coursiers rapides comme le vent; la nuit est sombre, fuyons; réfugions-nous en Russie, sur une terre amie, jusqu'à ce que l'orage soit dissipé. Je t'en conjure pour la dernière fois... Tu tiens tout dans tes mains, ma vie, ma mort, ma destinée; dis oui ou non... »

Seltana, presque entraînée d'une part par l'éloquence brûlante de son amant et par son

propre cœur, arrêtée de l'autre par sa retenue de jeune fille et les idées qui étaient le fruit de son éducation et des usages de son pays, flottait indécise, ballottée en sens divers comme un liége léger sur le dos des vagues agitées.

Enfin elle se leva, et, d'un air fier et résolu, essuyant les larmes qui brillaient sur ses paupières comme les gouttes de rosée sur les feuilles du mélèse, elle parla ainsi : « Ammalat-Beg, dit-elle, c'est assez chercher à surprendre, à séduire ma raison ; l'amour ne m'aveuglera pas, sa vapeur enivrante ne m'étourdira pas au point d'étouffer entièrement en moi le cri de ma conscience. Je sais encore distinguer le bien d'avec le mal ; je reconnais parfaitement combien il y a de honte et d'ingratitude à abandonner la maison paternelle, à porter la désolation au sein de parents qui nous aiment ; je sais tout cela. Eh bien ! connais donc aussi la valeur du sacrifice que je te fais... Oui, je fuirai avec toi, je t'accompagnerai partout, je serai à toi pour toujours ! Ce ne sont point tes

discours qui m'ont persuadée, c'est ton cœur qui a vaincu le mien... Il a plu à Allah que je te rencontrasse, que je t'aimasse; qu'il en soit donc ainsi. Soyons unis, et par des liens d'épines si ce n'est par des liens de roses. A présent tout est fini; ta destinée sera désormais la mienne. »

Qui peut décrire ce que ressentit Ammalat-Beg à cette preuve immense d'un amour si tendre, si dévoué! Le ciel se fût ouvert devant lui que ses transports n'eussent pas été plus vifs... Ils se firent jour pendant quelque temps par des mots sans suite, par des exclamations de reconnaissance... Enfin les deux amants s'étant calmés quelque peu, ils se concertèrent sur les principales dispositions à prendre pour l'accomplissement de leur projet. Il fut convenu que Seltana descendrait de sa chambre au moyen de draps noués ensemble, jusque sur les bords de l'Ouzen. Ammalat-Beg devait le soir même partir de Kounzakh sous prétexte d'une chasse au faucon, puis, par des chemins

détournés et à l'entrée de la nuit, revenir secrètement sous les murs du château, recevoir sa maîtresse dans ses bras, la conduire en silence jusqu'à leurs coursiers, et une fois là ils ne craindraient plus rien ni personne.

Animalat-Beg, ayant donné les ordres nécessaires aux noukers qui l'accompagnaient, et tout disposé pour la fuite ou pour le combat, suivait des yeux avec impatience la marche du soleil qui, comme un défiant époux, refusait de quitter la place et ce ciel si chaud pour descendre derrière les froids glaciers du Caucase. Que d'espace lui restait encore à parcourir! Il lui semblait qu'un siècle tout entier le séparait de l'instant où tous ses vœux seraient remplis!... Trop confiant et imprudent jeune homme! Et qui te répond du succès? et qui te dit que toutes tes démarches ne sont pas observées, tes pas comptés et tes paroles même saisies au passage?... Es-tu bien sûr qu'avec ce soleil, que

tu voudrais déjà voir disparaître, ne s'évanouiront pas aussi toutes tes espérances?...

Pendant le dîner, qui chez les Musulmans a lieu d'ordinaire vers les quatre heures de l'après-midi, Sultan Akhmet-Khan sembla plus que de coutume sombre et préoccupé. Ses yeux par moments paraissaient lancer des éclairs sous ses épais sourcils, et il les arrêtait tantôt sur sa fille et tantôt sur son hôte; parfois son visage prenait l'expression d'un sourire amer, qui faisait place ensuite à celle d'une colère concentrée. Sa parole était brève et poignante, et tout cela faisait naître les craintes avec les regrets dans l'ame de Seltana, l'inquiétude dans celle de son amant. D'un autre côté, l'épouse du khan, comme saisie du pressentiment d'une séparation prochaine, fut avec sa fille plus tendre et plus affectueuse que de coutume, et cette bonté peu méritée arracha des larmes de repentir à la jeune fille. Un regard, qu'elle jeta à la dérobée à Ammalat-Beg, fut pour celui-ci un reproche cuisant.

Aussitôt que les ablutions usitées après le repas furent terminées, le khan descendit dans la vaste cour de sa maison et engagea son hôte à le suivre. Là ils trouvèrent des chevaux tout sellés et plusieurs serviteurs qui les attendaient.

« Ammalat-Beg, lui dit le khan, j'ai appris que tu projetais une chasse au faucon. Cela étant, je veux te montrer les miens, qui sont excellents. La chaleur est tombée, la soirée sera magnifique; mettons-nous en route, et d'ici à la nuit nous réussirons peut-être à prendre une couple d'oiseaux. »

Quelles que fussent les pensées d'Ammalat-Beg à cette proposition, il ne trouva rien à y objecter, et ils partirent ensemble.

Le khan et son hôte cheminèrent quelque temps à côté l'un de l'autre, plongés dans un profond silence et livrés chacun à leurs réflexions, lorsqu'ils aperçurent à leur gauche un Avarien grimpant sur des rochers qui semblaient inaccessibles. Il était armé d'un bâton

terminé par des crampons de fer, qu'il fixait solidement dans les fentes du rocher; il assurait sa marche par ce moyen et s'élevait de plus en plus. A sa ceinture se trouvait attaché un bonnet rempli de semences de froment, et une longue carabine était fixée sur ses épaules. Akhmet-Khan s'arrêta, montra cet homme à son jeune compagnon, et lui dit d'un air grave : « Vois-tu bien ce vieillard, Ammalat-Beg; c'est au péril de sa vie qu'il grimpe sur ces rochers presque à pic, cherchant quelques vestiges de terre pour y semer une poignée de froment. Ce ne sera également qu'au prix d'une sueur de sang qu'il pourra en recueillir le produit et le défendre de l'atteinte des oiseaux du ciel et des animaux sauvages. Voilà certes une pénible et rude existence.... Eh bien! essaie de lui demander s'il consentira à l'échanger contre une autre, et les rocs stériles qui lui procurent cette chétive nourriture contre vos fertiles campagnes, vos riches pâturages de la plaine?.... Non, te dira-t-il, non, je préfère

mon pays quel qu'il soit; j'y suis né, j'y veux mourir. Ici je suis libre, nul n'a de droit ni sur ma personne ni sur ma propriété. Ces arides montagnes, ces sommets glacés qui vous semblent si affreux, ils sont les remparts de mon indépendance.... Et qui sont-ils les ennemis de cette indépendance si chère? ce sont les Russes, ces mêmes Russes dont toi, Ammalat-Beg, tu t'es rendu l'esclave.

— Khan! tu sais bien que ce qui m'a vaincu ce ne sont point les armes, c'est la générosité des Russes. Je ne suis point leur esclave; je suis leur compagnon, leur ami.

— Plus de honte pour toi cent fois!... Voir l'héritier des chamkhals rechercher l'honneur de porter la dragonnade d'argent, l'entendre se vanter d'être le parasite d'un colonel russe!...

— Modère tes expressions, Sultan Akhmet... Je dois tout à V***, je lui dois même plus que la vie.... Une étroite amitié nous unit maintenant!

— Et quels liens peut-il exister entre nous et les giaours?... Leur nuire de tous nos moyens, les détruire quand nous le pouvons, les tromper lorsque nous ne le pouvons pas, voilà ce que nous prescrit le Koran ; et c'est le devoir de tout fidèle croyant!

— Khan! laisse là Mahomet et ne cherche pas à me faire peur de ce à quoi tu ne crois pas toi-même!... Tu n'es pas un mollah ni moi un fakir; j'ai réfléchi sur ces choses, et j'ai des idées arrêtées sur les devoirs d'un honnête homme....

—Vraiment! Ammalat-Beg, dit le khan avec un sourire amer; il est fâcheux seulement que tu ne songes pas à appliquer ces beaux principes dans toutes les circonstances. Mais laissons cela: Je te le demande pour la dernière fois : Veux-tu prêter l'oreille aux conseils d'un ami auquel tu préfères un misérable giaour? Veux-tu rester ici, demeurer avec nous pour toujours?

— J'aurais volontiers donné ma vie pour

prix du bonheur que tu m'offres si généreusement; mais j'ai promis de revenir, et je dois tenir ma parole.

— Décidément?

— Sans doute!

— Cela étant, le plus tôt sera le mieux. Écoute: tous deux nous nous connaissons, et entre nous les détours et les flatteries ne seraient point de saison. Je ne te cacherai pas que j'ai toujours souhaité de t'avoir pour gendre, et j'étais content en voyant que ma fille semblait te plaire. Ta captivité empêcha l'exécution de mes desseins, et depuis, ta longue absence et ce qu'on disait du changement opéré en toi m'affligèrent vivement. Enfin tu es revenu, et tu as tout retrouvé ici dans le même état; mais toi, tu ne nous a plus rapporté le même cœur qu'autrefois. J'avais espéré te rappeler à de meilleurs sentiments, mais je me suis cruellement trompé! Je le regrette, mais qu'y faire?... Je ne puis avoir pour gendre un serviteur des Russes...

— Écoute, Akhmet-Khan...

— Laisse-moi achever. Ton arrivée subite, le desespoir que tu as montré à la vue de ma fille malade, ont éclairé tout le monde sur tes sentiments et sur nos projets mutuels. Dans toutes nos montagnes on ne parle que de ton mariage prochain avec Seltana; maintenant que nos liens sont rompus, il est nécessaire que ces bruits cessent également. Pour l'honneur de ma famille, pour la tranquillité de ma fille, il faut que tu nous quittes en ce moment même. Cela est nécessaire, cela est indispensable. Ammalat-Beg, nous nous séparerons en amis; mais nous ne nous reverrons, ici du moins, que si nous pouvons contracter des liens plus intimes. Puisse Allah changer ton cœur et te ramener vers nous tel que tu dois être! Jusque là... adieu! »

A ces mots le khan tourna bride et partit au grand galop, suivi de tous les siens.

Le tonnerre du ciel tombant tout-à-coup sur Ammalat-Beg endormi n'eût pu l'attérer, l'a-

néantir plus que ne le fit cette brusque explication. Depuis long-temps déjà la poussière élevée sur la route par les chevaux du khan avait disparu, et Ammalat-Beg était toujours à la même place sur la colline, se découpant comme une masse noire sur les teintes pourprées du soleil couchant.

Chapitre IX.

AMMALAT-BEG DANS LE CAMP DES RUSSES. ENTREVUE MYSTÉRIEUSE.

A l'effet de contenir les habitants du Daghestan prêts à se soulever, le régiment du colonel V*** se trouvait rassemblé et campait non loin d'un village nommé *Kafir-Koumyk*. Dans la tente d'Ammalat-Beg, placée à côté de celle du colonel, Saphir-Ali, nonchalamment étendu sur un tapis, se régalait d'une bouteille de champagne sans se soucier du prophète et de ses défenses. Près de lui, Ammalat, pâle et maigre, la tête appuyée sur un coussin, fumait silencieusement sa pipe. Trois mois s'étaient

déjà écoulés depuis que, semblable à un exilé d'Eden, il se traînait avec le détachement russe à la vue de ces montagnes où tout son cœur l'appelait, mais où il lui était défendu de pénétrer. Un mécontentement concentré, une sombre tristesse s'étaient emparés de tout son être, et versaient leur fiel sur son caractère jadis aussi bienveillant qu'il était vif. Ayant sacrifié tout son bonheur à ses relations avec les Russes, il leur en voulait de ses chagrins, à la nation entière aussi bien qu'aux individus, et ne s'en voulait pas moins à lui-même. Cette disposition perçait dans tous ses mouvements, dans chacune de ses paroles.

« Quelle chose excellente que le vin! disait Saphir-Ali en vidant son verre; il faut qu'en Arabie, au temps de Mahomet, on n'ait su faire que du verjus, sans quoi le prophète n'eût pu se décider à défendre aux vrais-croyants l'usage du jus de la treille. Vraiment, cette liqueur infidèle est si douce, si agréable, qu'on dirait que les anges eux-mêmes y ont fait tomber des

larmes de joie... Voyons, Ammalat-Beg, encore un verre, je t'en prie; cela te rendra le cœur plus léger qu'une bulle de savon... Te rappelles-tu ce que disait le poète Hafiz?...

— Et moi, Saphir-Ali, je te prie de me laisser tranquille, de ne pas me tourmenter de tes sottises, pas même sous le nom de Saadi et de Hafiz.

— Eh bien! où est donc le mal?... Tu m'écouteras si tu veux, cela te distraira toujours... Est-ce que, quand tu me racontes de longues histoires sur ta chère Seltana, je ne suis pas là, à t'entendre bouche béante, comme je le ferais pour ce sorcier qui mange du feu et nous tire de son gosier des rubans à n'en plus finir... Chacun son tour, c'est trop juste... La seule différence, c'est que chez toi c'est l'amour qui te fait dire des sottises, tandis que chez moi c'est le vin.... Voyons : à la santé des Russes!

— Depuis quand donc as-tu commencé à les tant aimer?

— Et toi, depuis quand as-tu cessé de les aimer?

— Depuis que j'ai commencé à les connaître davantage, et, ma foi! je vois maintenant qu'ils ne valent au fond guère mieux que les nôtres. Ils sont tout aussi intéressés, aussi avides, aussi paresseux que nous le sommes nous-mêmes. Voilà assez long-temps qu'ils gouvernent ce pays; eh bien! qu'est-ce qu'ils ont fait de si bon jusqu'à présent?... Où sont les lois, les établissements utiles que nous tenons d'eux?... Nous ont-ils enseigné quelque chose, ont-ils corrigé nos mœurs? V*** m'a ouvert les yeux sur les défauts de mes compatriotes, mais cela m'a appris en même temps à apercevoir les leurs, et je trouve maintenant qu'ils sont d'autant moins excusables qu'ils nous sont plus supérieurs en civilisation. Mais ici ils paraissent avoir entièrement perdu de vue ce qui devrait être leur but principal, d'exercer une activité bienfaisante; au contraire, ils

s'abandonnent à la mollesse et tombent dans une nullité morale qui ne cède pas même à la nôtre.

— J'espère du moins que tu exceptes ton ami V*** de cette condamnation générale?

— Oui, sans doute, lui et quelques autres encore; mais aussi combien leur nombre est peu considérable!

— Les anges, nous dit-on, se comptent aussi dans le ciel!... et quant à V***, c'est un véritable ange... il est si juste, si bon!... Existe-t-il un Tatare qui en dise du mal ou bien un soldat russe qui ne donnât sa vie pour lui?... Abdoul-Hamid, du vin!... A la santé de V***!

— Assez, assez! Il me serait impossible de boire davantage, fût-ce à la santé de Mahomet lui-même!

— Si tu n'as pas l'ame aussi noire que les yeux de ta Seltana, tu ne refuseras pas de boire à celle de V***, quand tu devrais te mettre à dos

tous les *jackhountes*[1] de Tarki, tous les *imams*[2] et tous les *chikhs* du monde.

— Je ne boirai pas, je te l'ai dit.

— Ecoute, Ammalat-Beg; si tu l'exigeais de moi, je n'hésiterais pas à abreuver de mon sang le diable en personne, et tu refuses, pour me faire plaisir, d'avaler un seul verre de vin.

— Oui, je refuse, parce que je ne le veux point, et je ne le veux point par la raison que je sens tout mon sang fermenter comme un baril de *bouza*[3] nouvellement faite.

— Contes que tout cela, mon cher ami! ce ne sera point la première fois que nous aurons bu ensemble et que notre sang se sera un peu échauffé.... Avoue-le plutôt, tu en veux au colonel.

— Eh bien! s'il faut te le dire, oui!

(1) Les habitants de Tarki sont sunnites. Le *jakhounte* est le premier parmi les mollahs.

(2) *Imam* veut dire saint, et *chikh* prophète.

(3) On nomme *bouza* une liqueur fermentée assez semblable à la bière.

— Et la raison ?

— Oh ! il y en a plus d'une. Voilà déjà long-temps que des gouttes d'amertume commencent à se mêler à la douceur de notre amitié. Le fait est que rien n'est plus contraire à ma nature qu'un ami tiède !... Pour celui-ci, il n'est avare ni de conseils ni de morale; mais dès qu'il s'agit de faire quelque chose qui pourrait lui coûter un peu de peine ou l'exposer à quelques inconvénients, alors c'est autre chose.

— Je comprends; il a refusé de te laisser retourner en Avarie.

— Oui, sans doute, et si tu pouvais connaître mon cœur tu sentirais à quel point ce refus a dû m'être cruel. Pendant long-temps il m'a laissé me bercer de cette idée, et tout-à-coup toutes mes prières, mes supplications les plus instantes se sont trouvées vaines; et comme il aurait brisé un *calian*[1] de cristal, il

(1) On sait que le *calian* est un appareil à fumer fort commun en Perse et dans tout l'Orient. La fumée du tabac y passe à travers de l'eau et arrive refroidie.

a subitement réduit en poudre toutes mes espérances de bonheur.... Il faut bien qu'Akhmet-Khan se soit radouci à mon égard, puisqu'il desirait me voir; et je ne puis aller le trouver, je ne puis voler près de ma chère Seltana!...

— Mets-toi un peu dans sa situation, frère, et demande-toi si tu n'eusses pas agi de même à sa place?

— Non, certainement non. A sa place j'aurais dit tout simplement : Ammalat-Beg, n'attends rien de moi, je ne puis t'être d'aucun secours. Ce n'est pas même son secours que je réclame; tout ce que je demande, c'est qu'il ne mette pas d'obstacle à mes projets. Mais non; il se place devant moi, il me cache le soleil des félicités humaines et me dit ensuite froidement que c'est pour mon bien, pour mon bonheur à venir. Cela n'est-il pas comme s'il tentait de m'empoisonner au moyen d'une liqueur soporifique?

— Non, mon ami.... et s'il en était même ainsi, on t'administrerait le soporifique, comme

on fait pour un malade auquel on veut épargner par-là la douleur d'une opération cruelle mais nécessaire. Tu ne songes, toi, qu'à ta passion; mais V*** est obligé de veiller à conserver intact ton honneur et le sien propre, car tous deux vous êtes entourés de gens peu bienveillants pour vous. Crois-moi; d'une façon ou d'une autre, il finira par te guérir!...

— Est-ce que je demande à être guéri?... Ce mal divin, mon amour, est le seul lien qui m'attache à la vie!... Me l'ôter, cet amour, c'est m'arracher le cœur de la poitrine, ce cœur qui ne saurait encore s'habituer à battre à l'unisson du tambour!... »

En ce moment ils virent entrer dans la tente un Tatare inconnu, qui, après avoir jeté autour de lui un regard défiant, fit à Ammalat-Beg une inclination profonde, puis ôta ses pantoufles et les déposa devant lui. Cela signifiait dans les mœurs des Asiatiques qu'il lui demandait un entretien secret. Ammalat-Beg fit un signe d'assentiment, et ils sortirent en-

semble de la tente. La nuit était sombre, les feux du camp éteints, et la chaîne des vedettes placée à une grande distance en avant d'eux. « Ici nous sommes seuls, dit Ammalat-Beg à l'inconnu; qui es-tu, et que me veux-tu?

— Mon nom est *Samid.* Je suis un habitant de Derbent, de la secte des sunnites... Quant à ce qui m'amène ici, c'est pour toi seul que ma mission est importante... *L'aigle aime les montagnes!* »

Ammalat-Beg tressaillit; ces mots faisaient partie d'un langage secret dont il avait la clé. « Comment ne les aimerait-il pas? répondit-il; sur les montagnes paissent beaucoup d'agneaux pour l'aigle, *et l'homme lui-même y trouve de l'argent en abondance.*

— *Et le guerrier* (iguid), *de l'acier trempé pour ses armes...* »

Ammalat-Beg saisit la main du messager. « Comment se porte Sultan Akhmet-Khan? demanda-t-il avec précipitation. Quelles nouvelles m'apportes-tu de sa part? As-tu vu sa famille?

— Je n'ai pas été envoyé ici pour répondre à tes questions, mais pour t'en adresser une moi-même... Veux-tu me suivre?

— Où? dans quel but?

— Tu connais qui m'envoie, cela doit te suffire; si tu n'as pas de confiance en lui, alors tu peux aussi te défier de moi. Cela m'est indifférent; bien plus, j'y trouve ma sûreté. Au lieu de risquer mon cou si l'on me surprend ici, je dois préférer aller tranquillement rejoindre le khan et lui apprendre qu'Ammalat-Beg n'a pas la permission de sortir du camp!...»

Ces paroles arrivèrent à leur but. Le rouge monta au visage d'Ammalat-Beg, qui s'écria aussitôt: «Saphir-Ali, à moi!» Saphir-Ali effrayé sortit de la tente et courut vers son maître. «Fais-moi venir deux chevaux, sellés ou non, n'importe, et envoie dire au colonel que je suis allé visiter le terrain en dehors de la chaîne, pour examiner si quelque mauvais sujet ne profite pas de l'obscurité pour se glisser entre les postes. Tu m'apporteras mon

sabre et mon fusil. Va, hâte-toi le plus possible.»

Dans un instant les chevaux furent amenés. Le Tatare sauta sur le sien, attaché à peu de distance, et tous trois partirent au galop. Arrivés à la chaîne des sentinelles, Ammalat-Beg ayant dit le mot d'ordre, ils continuèrent leur chemin en prenant à gauche et le long du bord du rapide torrent de l'Azène.

Saphir-Ali, qui s'était fort à regret décidé à quitter sa bouteille, murmurait entre ses dents contre l'obscurité, les broussailles et les fossés qu'ils rencontraient à chaque pas; mais voyant que personne ne semblait y prendre garde, il se décida à entamer lui-même la conversation. « La peste soit de ce conducteur! dit-il; Dieu sait par quels chemins et où il nous mène! Pourvu qu'il ne finisse pas par nous vendre aux Lezguines pour quelques centaines de piastres... Je me défie des hommes louches, et celui-là l'est furieusement.

— Et moi aussi, mais pas plus des louches que de tous les autres. Du reste, celui-ci m'est

adressé par un ami ; il est incapable de nous trahir.

—Et s'il osait se permettre un tour semblable, la première chose que je ferais, ce serait de le couper en deux comme un melon. Eh! l'ami, cria Saphir-Ali au guide qui les précédait; on dirait que cela t'amuse de mettre en pièces mes habits. Ne pourrais-tu donc nous mener par un chemin moins étroit? Est-ce que tu nous prends pour des faisans ou des renards? »

Le guide s'arrêta. « C'est juste, répondit-il, je n'aurais pas dû conduire si loin un douillet tel que toi. Demeure ici pour garder les chevaux, pendant qu'Ammalat-Beg et moi nous irons où nous avons affaire.

— Est-ce que tu te décideras à te risquer seul dans le bois avec cette espèce de brigand? demanda Saphir-Ali à voix basse à son maître.

— Cela veut dire que tu ne te soucies pas de demeurer ici *sans moi*, dit Ammalat-Beg en descendant de cheval et lui mettant la bride entre les mains. Il le faut bien cependant,

et je te prie de tâcher de ne point trop t'ennuyer, mon cher ami. Aussi bien je te laisse ici dans une société fort agréable, dans celle des loups et des chacals... Les entends-tu hurler leur chanson nocturne?...

— Puissé-je seulement n'avoir point ton corps à disputer à ces beaux chanteurs! » répondit Saphir-Ali.

Ils se quittèrent. Samid conduisit Ammalat-Beg à travers un taillis très épais le long de la rivière, et ayant marché l'espace d'un demi-verste ils commencèrent à en descendre le bord escarpé, ce qu'ils firent non sans danger, en se tenant aux branches des églantiers qui y croissent en abondance. Enfin, après avoir cheminé quelque temps de cette manière, ils arrivèrent à l'entrée d'une caverne au niveau de l'eau, creusée par la chute d'un torrent maintenant à sec. De belles stalactites, du nitre cristallisé, qui pendaient le long des murs, étincelaient comme des diamants à la lueur d'un feu allumé au milieu de la caverne. Am-

malat-Beg aperçut alors, à travers l'épaisse fumée qui tourbillonnait vers la voûte, Sultan Akhmet-Khan, couché sur sa bourka, son fusil armé sur ses genoux, et les poils de son bonnet persan agités par le vent qui soufflait dans les fentes de la grotte. Il se souleva poliment pour répondre au salut empressé d'Ammalat-Beg.

« Je suis bien aise de te voir, dit-il à son hôte en lui prenant affectueusement la main ; en cela je ne crains point de te montrer un sentiment que peut-être je devrais renfermer en moi-même. Du reste, ce n'est pas seulement pour te voir que je suis venu à travers mille dangers et que je t'ai moi-même dérangé au milieu de la nuit. Assieds-toi, Ammalat-Beg, et causons un peu sur une matière importante.

— Importante? est-ce pour moi, Sultan Akmet?...

— Pour tous deux. Tu ne l'ignores pas, j'étais lié avec ton père, et il fut un temps où je te croyais aussi mon ami...

— Tu n'en étais donc pas sûr, khan?...

— Non, j'ai tort; tu l'étais véritablement alors, et tu le serais resté toujours, si entre nous n'était pas venu se placer cet hypocrite de V***.

— Khan, tu juges de lui sans le connaître.

— Non-seulement je le connais, mais tu le connaîtras bientôt toi-même!... Mais parlons un peu de ce qui concerne Seltana. Tu le sais, elle ne peut pas rester fille toute sa vie; ce serait une honte pour ma maison, et, je te le dirai franchement, il se présente déjà des partis pour elle. »

Ammalat-Beg sentit le cœur lui manquer à ces paroles, et il demeura quelque temps sans pouvoir répondre. A la fin cependant, rassemblant ses forces : « Et quel est l'audacieux qui ose se mettre sur les rangs? demanda-t-il d'une voix altérée.

— C'est Abdoul-Mousselim, le second fils du chamkhal. Après toi c'est celui auquel sa haute naissance donne le plus de droits à la main de ma fille...

— Après moi! après moi! Suis-je donc déjà

mort? et ma mémoire elle-même est-elle déjà effacée du souvenir de mes amis?

— Non, Ammalat-Beg, ni ta mémoire, ni l'affection que je t'ai toujours portée, ne sont effacées, du moins dans mon cœur... Mais sois équitable... oublie un instant que tu décides ici dans ta propre cause. Que nous reste-t-il à faire? Tu ne veux pas te séparer des Russes, et quant à moi je ne pourrai jamais me réconcilier avec eux...

— Ah! si tu le voulais seulement, si tu voulais dire un mot, un seul mot, tout serait oublié, pardonné à l'instant même... Je t'en réponds sur ma tête, sur l'honneur de mon ami V***, qui plus d'une fois m'a promis son intercession à cet égard. Au nom de ton propre bien, de la tranquillité de ton pays, de notre bonheur à tous, je t'en conjure, consens à un accommodement, et le passé sera regardé comme non avenu, et tu rentreras dans tous tes droits!

— Jeune homme trop confiant! et tu oses

ainsi te porter garant des dispositions des autres!... Tu me réponds de ma sûreté, de mon pardon!... es-tu donc tellement assuré de conserver toi-même ta liberté, ta vie?

— Et à quoi donc est-elle bonne, ma pauvre existence? Qui a besoin de ma liberté, dont moi-même je ne sais que faire?

— A qui, enfant? Est-ce qu'il ne t'est jamais venu dans l'esprit que le chamkhal ne doit pas être fort tranquille, et que cela lui fait passer plus d'une nuit sans sommeil, de te savoir, toi, l'héritier présomptif, en faveur auprès du gouvernement russe.

— Je n'ai jamais eu foi dans son amitié et n'ai jamais redouté sa haine.

— Ne la redoute point, mais ne la méprise pas non plus. Sais-tu bien qu'un exprès envoyé par lui à Yermoloff, et qui n'a tardé que d'un instant, avait pour mission d'obtenir du général qu'il te fît sans miséricorde punir de la mort des traîtres? Le chamkhal ne t'a jamais beaucoup aimé; mais depuis que tu lui as ren-

voyé sa fille l'aveugle, il ne met plus de bornes à sa haine.

— Et que pourrait-il me faire tant que je me trouverai sous la protection des Russes, sous celle de V*** ?

— Écoute, Ammalat-Beg, je vais te faire un petit conte. Un jour, un mouton, pour échapper à la gueule des loups, fut se réfugier chez des bouchers. Là il fut bien nourri, caressé, enfin au point qu'il se vantait partout de son heureuse destinée. Tu devines le reste ; au bout de trois jours il était à la broche. C'est ta propre histoire que je te raconte !... Il est temps de t'ouvrir les yeux. Celui que tu regardes comme ton meilleur ami est le premier à te trahir. Des embûches t'entourent de toutes parts, et mon but, en cherchant à te voir, a été surtout de te mettre sur tes gardes. C'est un devoir que j'ai voulu remplir. En demandant pour son fils la main de ma fille, on m'a donné à entendre, de la part du chamkhal, qu'il me serait bien plus aisé de faire ma paix avec les Russes

par son entremise que par la tienne, toi, faible et sans crédit; que même, d'une manière ou d'une autre, on saurait bientôt t'écarter tout-à-fait, de manière à ce que tes droits et tes prétentions ne soient plus à craindre. Tout cela était bien fait pour me donner des soupçons; mais j'ai appris depuis beaucoup plus encore que je n'avais supposé d'abord. Aujourd'hui même il m'est tombé entre les mains un serviteur du chamkhal expédié par lui auprès de V***. Vaincu par la torture, cet homme m'a avoué qu'il avait été envoyé pour négocier avec le colonel, que le chamkhal promettait de donner cinq mille ducats d'or pour qu'on tâchât de se défaire de toi... Mais V*** hésite encore... il voudrait se borner à t'envoyer en Sibérie pour la vie. La chose n'est pas encore décidée entre eux; mais comme demain le détachement auquel tu appartiens va se séparer, ils sont convenus de se réunir dans ta maison même, à Bouinaki, et là ils débattront le prix de ton sang; là on s'occupera de préparer les

délations nécessaires ; là on t'empoisonnera en mangeant à ta table et on te forgera des chaînes tout en te promettant des monts d'or ! »

C'eût été pitié d'observer l'effet de ce discours perfide sur le trop crédule jeune homme. Chacune des paroles du khan, ainsi qu'un fer ardent, pénétrait dans son cœur. Tout ce que ce cœur contenait de sentiments nobles et élevés, semblable à une liqueur alcoolique, prit feu et disparut en cet instant. Les passions fougueuses et désordonnées que V*** avait su conjurer, et que lui-même il avait appris à vaincre, se déchaînèrent soudain et s'emparèrent de tout son être. Le malheureux se sentit subitement transformé; les idées nouvelles qu'il avait acquises, tout ce en quoi il avait foi et confiance, il perdit tout dans ce moment fatal. Pendant quelque temps il essaya en vain de parler, des gémissements inarticulés s'échappèrent seuls de son sein; enfin sa fureur se fit jour par un torrent de menaces et d'impré-

cations. « Vengeance! vengeance! s'écria-t-il, et malheur aux hypocrites!

— Enfin, voilà une parole digne de toi, répondit le khan, s'efforçant de cacher la joie que lui inspirait le succès de sa ruse perfide; assez long-temps tu as rampé en serpent sous le pied des Russes; il te faut maintenant, ainsi qu'un aigle, t'élever sous les nues pour de là observer tes ennemis d'une hauteur inaccessible à leurs traits. Tu dois rendre trahison pour trahison et payer la perfidie par la mort.

— Oui, mort et perdition au chamkhal, le lâche qui veut attenter à ma liberté! Mort à Abdoul-Mousselim, qui ose porter une main sacrilége sur le trésor de mon ame!

— Et qu'est-ce que le chamkhal, lui et tous les siens? Ils sont à peine dignes de ta colère... D'ailleurs, on ne les aime guère à Tarki, et, si nous marchons en armes contre eux, les habitants eux-mêmes les livreront entre nos mains. Non, Ammalat-Beg; c'est plus près de toi que tu dois porter tes premiers coups;

il te faut commencer par tuer ton principal ennemi ; il te faut tuer V***.

— V*** ! dit Ammalat-Beg en reculant involontairement ; sans doute il m'a trahi, je dois le haïr... Et cependant il a été mon ami, il m'a sauvé d'une mort ignominieuse !

— Et maintenant il veut te condamner à une vie cent fois pire que la mort elle-même... Belle amitié que cela, vraiment !... D'ailleurs, toi-même tu l'as sauvé des défenses du sanglier, fin bien digne d'un mangeur de porc... Tu as payé ta première dette, il te reste maintenant à acquitter la seconde en le punissant de la part qu'il a prise à la trame ourdie contre toi...

— Oui, je le sens, cela serait justice... mais que dira-t-on de moi ? que dira surtout ma propre conscience ?...

— Ammalat-Beg, tu es homme et tu devrais rougir de trembler ainsi devant des contes de vieille femme... Ta conscience peut-elle te blâmer de chercher à te venger, de sauver ton

honneur?... Écoute; je vois bien que sans moi tu ne te décideras à rien, pas même à épouser Seltana, si on t'en donnait les moyens. Je vais te parler franchement et te simplifier la chose. Si tu veux devenir mon gendre, la première condition à remplir sera la mort de V***; à ce prix seulement il te sera permis de posséder celle que tu aimes. Ce ne sera que la tête de V*** à la main que tu pourras te présenter chez moi; ce sera le seul présent de noce que j'accepterai de toi. Non-seulement la vengeance, mais la nécessité la plus urgente exige la mort du colonel. S'il périt, le Daghestan reste sans chef; surpris, stupéfaits, les Russes ne sauront quel parti prendre; nous en profiterons pour tomber sur eux pendant qu'ils sont disséminés dans leurs cantonnements d'hiver. Je monterai à cheval, je me mettrai à la tête de vingt mille Avariens et Akouchentses, et nous arriverons des montagnes sur Tarki avec la promptitude d'une avalanche. Alors Ammalat-Beg, devenu chamkhal du Daghestan, m'embrassera comme

son ami, son beau-père!... Voilà mes projets, voilà ta destinée! Choisis maintenant, d'un côté entre un exil éternel, de l'autre entre le pouvoir, la gloire et le bonheur. Délibère, réfléchis si tu veux; mais sache bien que nous ne nous reverrons qu'en amis, en parents, ou bien en ennemis mortels!... »

Le khan disparut. Ammalat-Beg demeura long-temps à la même place, en proie à un flot de passions tumultueuses et cruelles. Enfin *Samid* vint lui rappeler qu'il était temps de reprendre le chemin du camp. Marchant comme machinalement sur les traces de son guide, il remonta, sans presque s'en apercevoir, au haut du rivage, retrouva ses chevaux, et, sans répondre aux questions multipliées de Saphir-Ali, partit au grand galop et arriva promptement dans sa tente. Là tous les tourments de l'enfer vinrent s'emparer de lui. Si la première nuit de malheur est cruelle à supporter, celle des sentiments haineux et des projets sanguinaires l'est peut-être plus encore.

Chapitre X.

L'INTÉRIEUR D'UNE CABANE TATARE. — DERNIERS FRAGMENTS DE CORRESPONDANCE.

« Te tairas-tu, serpent? disait une vieille femme tatare à son petit-fils, qui, s'étant réveillé avant le jour, pleurait pour faire quelque chose; tais-toi, te dis-je, ou je te mets à la porte. »

Cette femme avait été la nourrice d'Ammalat-Beg. La *sakle* ou maison qu'elle habitait, située non loin de celle du jeune beg, était un don de sa munificence. Elle se trouvait composée de deux jolies pièces bien blanchies,

dont les planchers étaient couverts de nattes de jonc, nommées en langage du pays *hassil.* Point de fenêtres, l'air et le jour arrivant par la porte, mais des niches fréquentes, occupées par des coffres garnis de plaques de fer-blanc, sur lesquels étaient disposés sans ordre des vêtements, des lits de plumes et des fourrures. A moitié de hauteur des murs, sur des entablements, on voyait des écuelles en faïence pour le pilau, surmontées de couvercles en fer-blanc et suspendues de champ sur des bouts de fil d'archal; de petites assiettes percées de trous dans le milieu, ce qui prouvait qu'elles étaient destinées plutôt à servir d'ornement que pour un usage réel. Le visage ridé de la vieille femme indiquait une disposition à la méchanceté, jointe à une mauvaise humeur habituelle, conséquence d'une existence solitaire et privée de jouissances, semblable à celle de toutes les femmes de son âge et de son pays. Elle ne cessait point, de dessous sa couverture de coton piqué, de grommeler entre ses dents et de

gronder l'enfant. « *Kess!* (tais-toi), s'écria-t-elle enfin avec colère; *kess!* ou bien je te donnerai aux *goules* (diables). Les entends-tu gratter en dehors et frapper à la porte? Ils sont venus pour te prendre! »

La nuit était noire et orageuse. La pluie qui tombait en grosses gouttes sur le toit plat de la maison et le vent qui sifflait dans le tuyau de la cheminée formaient un digne accompagnement à la voix rauque de la vieille. L'enfant se tut, et, ouvrant de grands yeux, commença à écouter avec inquiétude. En effet quelque bruit se fit entendre en dehors de la porte. La vieille eut peur à son tour. Son autre compagnon, un vieux chien à poils longs et crépus, souleva la tête et se mit à pousser des hurlements plaintifs.

Pendant ce temps, les coups à la porte redoublèrent successivement et avec violence. Enfin une voix forte et menaçante fit entendre ces paroles : « *Atch kapiny, akhyryn akhyrissi* (ouvrez donc la porte à la fin)! »

La vieille pâlit. « *Allah bismillah!* dit-elle, tantôt regardant le ciel, tantôt menaçant son chien, tantôt cherchant à calmer l'enfant qui s'était remis à pleurer. Paix! vilaine bête; paix! te dis-je. Qui est là? Est-ce un honnête homme, celui qui vient ici, au milieu de la nuit, réveiller une pauvre vieille? Si tu es un shaytan (diable), va-t-en trouver *Kitchkina*, ma voisine; elle est de ta connaissance, et il y a long-temps qu'il est temps pour elle de te suivre en enfer! Si tu es un *tchaouch* (homme de police, percepteur), ce qui, par parenthèse, ne vaut guère mieux, tu peux t'en aller également. Mon gendre n'y est pas; il est nouker auprès d'Ammalat-Beg, et celui-ci m'a depuis long-temps dispensée des logements militaires. Si tu es un de ces honnêtes vagabonds qui courent le pays, je t'engage encore à passer ton chemin; je n'ai rien, ni un œuf ni un morceau de pain que je puisse te donner. D'ailleurs j'ai nourri de mon sein Ammalat-Beg, et il me semble que cela devrait bien m'épargner quelques importunités.

— Ouvriras-tu enfin, vieille diablesse? cria impatiemment la voix du dehors. Si tu tardes un instant de plus, il ne te restera de ta maudite porte pas seulement une planche qui puisse servir à ton cercueil ! » Un nouveau coup suivit cette sommation, et la porte trembla violemment sur ses gonds rouillés.

« Entrez, entrez, je vous prie! » dit alors la vieille en se levant et allant tirer le verrou d'une main tremblante. La porte s'ouvrit, et elle vit entrer un homme d'une taille moyenne, d'une figure imposante et sévère, revêtu du costume tcherkesse. L'eau dégouttait de son bachlyk et de sa bourka blanche; il jeta sans cérémonie cette dernière sur le lit de l'hôtesse et se mit à défaire le bachlyk qui lui cachait à moitié le visage. La vieille Fatma, qui pendant ce temps avait allumé une chandelle, se tenait devant lui toute tremblante, tandis que son chien, la queue entre les jambes, acculé dans un coin, aboyait de temps en temps d'une voix craintive; quant au petit garçon, il était allé se cacher

au fond d'une cheminée dans laquelle depuis bien des années on n'avait pas fait de feu.

« Eh bien! Fatma, dit l'inconnu, il paraît que tu es devenue fière, car tu ne connais plus tes anciens amis... »

Cependant celle-ci, l'ayant considéré plus attentivement, ne tarda pas à distinguer les traits de Sultan Akhmet-Khan, lequel, dans la même nuit, s'était transporté de Kafir-Koumyk à Bouïnaki. « Puissant Mahomet, dit-elle en croisant respectueusement ses mains sur sa poitrine, comment donc ai-je pu ne pas reconnaître mon ancien maître!... Je suis donc devenue tout-à-fait aveugle!... Il est vrai que mes pauvres yeux ont tant pleuré après le pays d'Avarie, ma chère patrie... Pardonne, gracieux seigneur, pardonne à une pauvre vieille!...

— Mais, ma bonne Fatma, tu ne dois pas être si âgée... Ne t'ai-je pas connue jeune fille à Khounzakh?... Il est vrai que c'est tout au plus si moi-même alors j'avais assez de force pour aller dénicher des oiseaux.

— Hélas ! seigneur, on vieillit vite hors de son pays. Si j'étais restée dans nos montagnes, je crois que je serais encore fraîche et colorée comme une pomme d'api ; mais ici je suis comme une masse de neige tombée de la montagne dans la vallée. Mais veuillez vous asseoir, seigneur khan, et dites-moi ce que je pourrais vous offrir qui vous fût agréable... Comment recevoir dignement un hôte aussi illustre !...

— Je ne te demande qu'une chose, la vieille ; c'est un peu de bonne volonté à remplir mes desirs.

— Je suis à vos ordres, khan... parlez... commandez.

— Écoute, Fatma, je n'ai pas de temps à perdre en paroles... Voici ce qui m'a conduit ici... Aide-moi un peu de ta langue, et je te donnerai, moi, de quoi te mettre sous la dent et faire la belle sur tes vieux jours... Consens à ce que je vais te demander, et tu auras dix moutons bien comptés et je t'habillerai de soie des pieds jusqu'à la tête.

— Dix moutons et une robe!... une robe de soie!... O mon digne aga, mon respectable seigneur! je n'en ai pas vu comme toi depuis que ces maudits Tatares m'ont conduite ici et m'ont mariée à un homme que je n'aimais pas... Parlez, parlez, mon maître; je suis prête à tout, à me faire couper une oreille s'il le faut.

— Non, la vieille, je n'ai pas besoin que tu te la fasses couper, je veux seulement que tu la tiennes au guet. Voici de quoi il s'agit : Tu verras arriver ici, aujourd'hui même, Ammalat-Beg avec un colonel russe; le chamkhal de Tarki y viendra également de son côté. Or, ce colonel a trouvé moyen d'ensorceler ton jeune beg, auquel il a déjà appris à manger du porc, et il veut finir par en faire un chrétien, ce dont le préserve Mahomet! »

La vieille cracha plusieurs fois autour d'elle et leva les yeux au ciel.

« Pour empêcher cela et sauver Ammalat-Beg, il faut trouver moyen de le brouiller avec le colonel. Voici pour cela ce que tu auras à

faire. Quand il sera ici et dès que tu trouveras un instant favorable, jette-toi à ses pieds, pleure de toutes tes forces ; les larmes ne te manqueront pas à l'occasion et tu n'iras pas en emprunter chez tes voisines ; jure tes grands dieux que tu dis la vérité, et les serments ne te coûteront pas non plus quand tu te rappelleras que chacun d'eux te vaudra un beau mouton. Finis enfin par lui déclarer que tu as surpris une conversation à son sujet entre le chamkhal et le colonel russe ; que le premier s'était plaint amèrement du renvoi qu'il lui a fait de sa fille ; qu'il paraissait fort en colère et très inquiet qu'il ne finît par s'emparer de sa principauté ; qu'il a conjuré le colonel de permettre qu'Ammalat-Beg fût empoisonné ou tué dans une embuscade; mais que le colonel n'a consenti qu'à le faire déporter en Sibérie, à des milliers de lieues d'ici. Enfin arrange tout cela et le lui sers à ta manière. Jadis tu étais célèbre pour faire des contes; aie soin cette fois encore de ne pas manquer à ta renommée, et surtout appuie

bien sur la circonstance que le colonel, lorsqu'il ira en congé dans son pays, doit emmener avec lui Ammalat-Beg jusqu'à Georgiwesk[1], afin de le séparer de ses amis et de ses serviteurs, et avoir plus de facilité pour le faire mettre aux fers et l'envoyer à tous les diables. »

Sultan Akhmet fit part à la vieille de quelques autres détails qu'elle devait connaître pour donner à cette calomnie une apparence de vérité, et lui enseigna la manière de les faire entrer adroitement dans la conversation. « Grave bien tout cela dans ta mémoire, Fatma, lui dit-il en remettant sa bourka. N'oublie pas non plus que c'est à moi que tu as affaire.

— *Wallah billah*, que je n'aie jamais que de la cendre en guise de sel, que je meure de misère et de douleur, que...

— Laisse là tes serments, qui ne sont bons qu'à être inscrits sur le registre de l'enfer, et

1) Ville et fort russe au pied du Caucase.

occupe-toi de me rendre avec adresse le service que je te demande. Je sais qu'Ammalat-Beg a grande confiance en toi, et si, pour son plus grand bien à lui-même, tu arranges convenablement cette affaire, il viendra s'établir près de moi, t'y amènera toi-même, et tu vivras comme une princesse sous ma protection et dans ton propre pays. Mais sache bien aussi que si, soit par hasard, soit à dessein, tu venais à me trahir ou que tu gâtasses la chose par ton bavardage, je ferais de ta chair un plat de *kebaba*[1] pour les démons de l'enfer.

— Sois tranquille, khan... je serai discrète comme la tombe, et quant à Ammalat-Beg je mettrai sur lui ma chemise[2].

— C'est bien, la vieille, c'est bien ! Fais tout ce qu'il te sera possible ! Et tiens, voilà un cachet d'or pour te fermer la bouche.

(1) Petits morceaux de viande grillés à la broche.

(2) Proverbe tatare qui signifie faire partager ses sentiments à un autre.

— *Bach-ousta*, *queuz-ousta*[1]*!* » s'écria la vieille en saisissant avidement la pièce d'or que lui tendait le khan, et lui baisant les mains. Akhmet-Khan jeta sur elle un regard de mépris et sortit de la maison en murmurant ces paroles : « Vil reptile! pour un mouton, pour une pièce d'étoffe, tu vendrais tout au monde, le corps de ta fille, l'ame de ton fils, aussi bien que la destinée de ton nourrisson! » Il oubliait que lui-même n'était guère plus estimable d'employer de tels êtres; et pourquoi? pour tromper son ami par de perfides ruses, de basses calomnies, à l'effet de l'entraîner dans ses vues, sans égard à ce qui en pourrait résulter pour son repos, pour son bonheur à venir.

(1) Volontiers, de tout mon cœur! Mot à mot cela veut dire : *sur ma tête, sur mes yeux.*

*Dernier fragment de la correspondance du colonel V*** avec sa future.*

Du camp près le village de Kiafir-Koumyk, ce   août.

... Ammalat-Beg aime avec une fureur, une frénésie dont rien ne saurait donner l'idée... Moi-même, soit parce que la nature n'a point mis de sang asiatique dans mes veines, soit parce que tes douces vertus, chère Marie, modèrent en les purifiant jusqu'aux transports même que tu inspires, moi-même je n'ai rien imaginé de semblable!... Te rappelles-tu quand nous lisions ensemble Othello de Shakspeare? Eh bien! Othello seul pourrait donner la mesure des passions vraiment méridionales de notre ami. Quelquefois je le comparerais à un torrent dont les eaux troubles et écumantes sortent d'une caverne profonde; d'autres fois, à une source brûlante de naphte de Bakou. Combien n'est-il pas beau alors? Ses traits s'animent singulièrement, ses yeux lancent des

flammes, et, quoiqu'il n'y ait rien en lui de ce que nous nommons idéal, il sait imprimer aux passions terrestres un caractère à la fois élevé et terrible ! Moi-même, entraîné, touché involontairement, je reçois dans mes bras ce jeune homme épuisé par la force de ses émotions ; peu à peu il revient à lui, sa respiration reprend son cours habituel, et alors, les yeux baissés et comme honteux de s'être laissé pénétrer, il me serre silencieusement la main, s'éloigne à pas lents, et, le reste du jour, il est impossible d'en obtenir une parole.

Depuis son retour de Khounzakh, il est devenu plus pensif, plus sombre encore que de coutume, surtout dans ces derniers jours. Il cherche à cacher avec autant de soin les mouvements les plus élevés, les plus nobles qui puissent agiter le cœur humain, qu'il en mettrait à céler la plus impardonnable faiblesse ou les sentiments les plus criminels. Il m'a demandé avec instance de lui permettre de retourner encore une fois à Khounzakh, pour

soupirer quelque temps auprès de sa belle maitresse; j'ai dû le lui refuser, je l'ai dû dans son propre intérêt, et voici pourquoi. J'ai écrit au général, il y a de cela quelque temps, au sujet de mon amoureux, et il m'a ordonné de le mener avec moi à l'établissement thermal, où le général se rendra lui-même. Il se propose de lui confier une mission auprès de Sultan Akhmet-Khan, dont il doit résulter de grands avantages pour le bien général et pour Ammalat-Beg lui-même... Ah! combien je me sentirai heureux de son bonheur! car je veux qu'il me doive plus que la vie... Je te le présenterai alors, ma chère Marie, je lui dirai : Adore-la, car ta félicité est son ouvrage!... Oui, puisque c'est dans mon amour pour toi que je puise toute l'énergie que je déploie pour couronner le sien.

Hier j'ai reçu un message du général en chef; quel homme généreux! il sait donner des ailes aux bonnes nouvelles. Ma bien-aimée, tout est terminé, tout est arrangé. J'irai

aux eaux; je conduirai seulement mon régiment jusqu'à Derbent; et ensuite en selle et en route. La fatigue ne pourra m'atteindre; je ne saurai ce que c'est que le sommeil jusqu'à ce que je puisse me reposer dans tes bras. Il ne me faudra désormais de force que pour supporter mon bonheur; *notre bonheur*, n'est-ce pas, ma bien-aimée? Quand je pense à ces choses, il me faut chercher à contenir mon cœur, qui semble vouloir s'échapper de ma poitrine. Cette nuit, long-temps il me fut impossible de dormir. Une foule de pensées charmantes se croisaient dans mon esprit; l'instant délicieux de notre réunion se peignait à moi de mille manières différentes, et, à travers cela, je m'occupais malgré moi de soins futiles en apparence, mais pleins de charmes; je pensais aux détails de notre mariage, aux cadeaux, aux objets de toilette, à mille bagatelles, que sais-je?... N'est-ce pas, ma bien-aimée, que tu te mettras en vert, ma couleur favorite?... Ces rêveries, comme un vif parfum

de roses, chassaient loin de moi le sommeil. Enfin il vint cependant et n'en fut que plus délicieux; je te voyais, je me voyais moi-même au milieu d'une lumière douce et brillante, semblable à celle de l'aurore. Nos formes indécises semblaient à chaque instant se transformer et devenir plus belles. Ces songes se déroulèrent devant moi comme les fleurs diverses qui composent une guirlande, ou plutôt il n'y avait aucune liaison entre eux; c'étaient les figures qu'offre le kaléidoscope, aussi variées, aussi insaisissables. Malgré cela, je ne sais pourquoi je me réveillai le matin avec une disposition triste dans le cœur; avec le jour s'était évanouie jusqu'à l'impression de ces brillantes images. — J'entrai dans la tente d'Ammalat-Beg... il dormait encore; son visage était pâle et sombre : il est sans doute irrité contre moi... Je le lui pardonne volontiers et jouis d'avance de la reconnaissance du bouillant jeune homme; je suis comme la destinée... je lui prépare le bonheur à son insu.

Aujourd'hui j'ai dit adieu à ces montagnes, sans doute pour toujours. C'est, je dois le dire, avec plaisir que je quitte l'Asie, cette terre antique qui fut le berceau du genre humain, et où, depuis, il est toujours demeuré dans les langes de l'enfance. C'est un fait bien remarquable que l'immobilité de la civilisation asiatique pendant la durée de tant d'âges, immobilité contre laquelle se sont brisés tous les efforts du temps et la puissance des événements politiques. Le brame indien, le mandarin chinois, le beg persan, l'ouzden du Caucase, ont tous exactement conservé la même physionomie qu'ils avaient il y a deux mille ans. Les Asiatiques ressemblent à la nature dans leur pays, toujours belle, mais inanimée et uniforme dans cette beauté même. Le glaive des conquérants étrangers n'a pas laissé plus de traces sur leur caractère que n'en impriment des coups dirigés sur la surface des eaux, et l'action morale des prophètes et des missionnaires de divers pays ne l'ont pas réformé

davantage. Ils ont bien emprunté quelques vices aux autres nations, mais jamais ils n'ont su imiter ni leurs progrès ni leurs vertus. Je quitte ce pays, où un sol riche et fertile demeure inerte et comme engourdi, pour aller là où un âpre travail lui arrache des produits nombreux, où la rudesse même du climat, aiguillonnant l'industrie, crée par la nécessité une succession de progrès. Mais aussi, que de beautés dans la nature de ces contrées!... Ce matin, je montai sur une montagne assez élevée à gauche de Kafir-Koumyk, pour jouir du spectacle du Caucase éclairé des premières lueurs du jour! La lumière et les ténèbres luttaient encore entre eux dans le fond des vallées, couvertes comme d'un voile d'une légère couche de vapeur, tandis que les sommets glacés brillaient déjà d'un vif éclat aux rayons naissants du soleil. Le ciel bleu semblait les entourer avec amour, les caresser de ses brises, les nourrir du lait pur de ses nuages. Ma bien-aimée! que je voudrais m'élever jusqu'à

ces hauteurs inaccessibles qui semblent marquer la limite du ciel et de la terre, respirer cet air pur, non souillé par les exhalaisons des passions d'ici-bas, atteindre à ces neiges éternelles, non foulées encore sous les pas sanglants des hommes, que l'aigle n'a point touchées de ses ailes, contre lesquelles les foudres même du ciel ne sont point venues se briser, où enfin le temps, le temps tout-puissant n'a pas laissé de traces de son passage! Le temps!... que de divisions, que de noms l'homme n'a-t-il pas inventés pour adapter à son usage cette part si minime du cercle de l'éternité, part qui lui a été momentanément accordée pour ensuite rentrer dans l'océan du grand Tout!... Des années, des mois, des jours, des heures, des minutes... pour Dieu tout cela n'existe point; il ne connaît ni hier, ni demain... Tout se fond pour lui dans un même *aujourd'hui*, et cet aujourd'hui est infini!.... Verrons-nous, concevrons-nous un jour cette immensité qui maintenant paraît devoir nous engloutir sans

retour... Oui, je le crois, et j'en vois la preuve dans ce désir même, cet ardent désir que nous en éprouvons... Mais à quoi nous sera-t-il bon de connaître tout cela?... Sera-ce simplement pour satisfaire une vaine curiosité?... Non, sans doute... ce sera pour atteindre au but pour lequel nous sommes créés, celui de nous rapprocher du souverain être, du souverain bien, vers lequel, par un effet de notre nature élevée, nous tendons sans cesse. Alors, pour nous, connaître sera aimer, et aimer sera jouir de la félicité suprême... Oui, l'ame a besoin de puiser pleinement dans cette source de lumière et de vie, source dont ici-bas quelques gouttes nous parviennent à peine !...

Et moi aussi j'y puiserai un jour... et ce jour est proche; car qu'est-ce que la vie, même la plus longue?... La crainte involontaire de la mort se fond devant cette espérance comme la neige aux rayons du soleil !... Oui, elle se réalisera; j'en ai pour gage cet ardent amour de l'humanité dont je me sens embrasé; devant

ce feu sacré, aidé de quelques larmes du repentir, se fondront rapidement les entraves de plomb formées des erreurs de la vie, et, confiant et tranquille, je remettrai mon ame aux mains du juge suprême!

C'est singulier, ma bien-aimée; en regardant les montagnes, la mer, le ciel, j'éprouve je ne sais quel sentiment, à la fois triste et d'une inexprimable douceur, qui me serre le cœur et l'épanouit en même temps... Je pense aussi à toi alors, et pourtant ton image, comme dans un songe, semble aussitôt me fuir... Est-ce un avant-goût de ce bonheur terrestre que je n'ai connu que de nom, ou bien un pressentiment vague des joies de l'éternité?...

O tendre, chère et angélique amie!... un seul de tes regards, et toutes ces hallucinations s'effaceront à l'instant!... Combien je suis heureux de pouvoir dire maintenant avec certitude : *au revoir!*

Chapitre XI.

TOURMENTS INTÉRIEURS.

L'ame d'Ammalat-Beg était en proie aux sentiments les plus cruels. Fidèle aux instructions d'Akhmet-Khan, la nourrice, avec toutes les apparences du dévoûment et de la vérité, lui avait raconté la fable convenue entre eux. Cela eut lieu le soir même de leur arrivée à Bouïnaki, où le chamkhal, par égard pour le colonel, était venu à leur rencontre. Cette circonstance, qui semblait confirmer le récit de la vieille, enfonça plus avant encore dans son cœur le trait empoisonné. Maintenant il serait

heureux de pouvoir douter, mais une lumière terrible paraissait lui présenter sous un jour affreux et nouveau toutes les relations qui jusqu'ici lui avaient été les plus chères. Dans sa fureur, il eût voulu immédiatement assouvir sa vengeance dans le sang des deux coupables; mais ils se trouvaient chez lui, dans sa maison, et les droits sacrés de l'hospitalité retenaient son bras prêt à frapper. Il remit à plus tard le soin de les punir; mais ces cruelles pensées ne pouvaient un seul instant sortir de son ame. Les souvenirs du passé, les craintes de l'avenir, la haine, l'amour, se combattaient dans son cœur, y créaient tous les tourments de l'enfer, et le jetaient dans un état voisin de l'aliénation. Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est qu'il était obligé de cacher soigneusement ce qu'il éprouvait, et particulièrement à celui qui fut jadis son ami. Une journée tout entière se passa de la sorte. Le détachement s'arrêta et campa près d'un village nommé *Bougden*, à l'entrée du défilé qui mène dans le pays

d'Akoucha, défilé qui est fermé par une porte à la disposition des habitants de ce village.

Voilà ce qu'écrivait, dans le silence de la nuit, Ammalat-Beg, cherchant à épancher son cœur livré aux plus noires pensées.

Dernier extrait du journal d'Ammalat-Beg.

« ... Pourquoi, cruel Akhmet, as-tu fait luire le jour dans mon cœur?... Maintenant, que de crimes, que d'horreurs m'entourent de toutes parts!... D'un côté, un ami, un frère qui trahit son frère, son ami...; de l'autre, un frère qui veut assassiner son frère!.... car nous l'étions, frères!...

« Je ne puis dormir... je ne puis songer à autre chose... Cette pensée est là, sans cesse devant moi... j'y suis enchaîné comme le criminel à l'anneau de fer scellé dans le mur... Je me crois au centre d'une mer de sang bouillonnant autour de moi, plongé dans une

affreuse obscurité qu'éclairent seulement des foudres vengeresses.... Mon ame est semblable à un roc habité par des vautours et des esprits immondes qui y épient leurs victimes et s'y partagent leurs restes sanglants !... O V*** !... pourquoi veux-tu me ravir traîtreusement le plus grand de tous les biens, la liberté?... à moi qui t'ai tant aimé!... Est-ce bien de te glisser ainsi dans l'ombre comme un voleur, de cacher les plus noirs desseins sous les dehors de l'affection?... Si tu avais dit simplement : « Ammalat-Beg, il me faut ta vie... » je te l'eusse donnée sans murmure, je me serais offert en holocauste, comme jadis le fils d'Ibrahim (Abraham)... Je t'eusse pardonné si tu n'avais attenté qu'à ma vie... Mais vouloir me priver de ma liberté, chercher à m'enterrer vivant, tandis qu'un autre possédera paisiblement mon trésor, ma bien-aimée, celle que j'adore !... Ah! traître... et tu respires encore!...

« De temps en temps, ainsi que dans un incendie une colombe à moitié consumée, tou

image m'apparaît, ma Seltana!... Pourquoi donc ne suis-je plus heureux comme autrefois lorsque je pense à toi?... On veut nous séparer, on veut te jeter dans les bras d'un autre, on veut que mon tombeau vous serve de lit nuptial... Mais non, cela ne sera point... S'il le faut, je traverserai une mer de sang pour parvenir jusqu'à toi... Oui, tu m'appartiendras, j'en jure par toutes les puissances de l'enfer! Mais tes compagnes seules n'assisteront pas à ta noce; non, j'y veux convier les corbeaux et les vautours... et ils seront tous rassasiés!... Je t'apporterai un bien riche présent (*kalym*), à toi ma belle future!... Je mettrai sous ton oreiller un cœur sanglant, un cœur que jadis j'estimais bien au-delà du coussin même qui recouvre le trône du padischah de Perse[1]... »

« Singulière destinée!... pour une innocente jeune fille couleront des torrents de sang...

(1) Ce coussin, couvert tout entier de diamants et de perles, est d'un prix inestimable.

Pour toi, si douce, si naïve, des hommes autrefois amis se déchireront comme des tigres féroces !... Mais est-ce bien à cause de toi, de toi seule?...

« V***, tu me disais quelquefois que tuer son ennemi sans défense, par surprise et en guet-à-pens, était une action vile et indigne d'un brave... Mais puis-je faire autrement?... D'ailleurs, comment croire à tes paroles?... Préparant de longue main tes perfidies, tu as voulu sans doute désarmer d'avance mon bras en circonvenant, en abusant ma raison... mais ton calcul aura porté à faux...

« Je viens de charger mon fusil... Que son canon est beau ! quelles magnifiques ciselures!... Cette arme m'est venue de mon père, qui l'avait héritée du sien. J'ai entendu raconter bien des choses sur les coups qui en ont été tirés, mais je n'ai jamais ouï dire qu'un seul l'eût été en traître, par-derrière... toujours pendant le combat, toujours face à face... et maintenant!... Mais non, vains scrupules que tout cela... tra-

hison pour trahison!... Et toi, ô ma main, ne trembleras-tu point en lâchant la détente ainsi que tu le fais en ce moment?... Une seule charge, un seul coup, et tout sera fini!...

« Une seule charge, dis-tu?... Qu'elle est légère cette charge, et pourtant combien chacun des grains de poudre qui la composent ne pèsera-t-il point dans la balance d'Allah?... A quelle distance incommensurable ce vil plomb lancera-t-il peut-être une ame humaine?... Maudit soit celui qui t'a inventée, poussière grise, qui livres la vie d'un héros aux mains du dernier des lâches, qui donnes les moyens de frapper de loin celui dont un seul regard peut-être eût suffi pour nous désarmer!... Quelles immenses conséquences résulteront d'un seul, d'un misérable coup de feu!... Il me séparera comme par un abîme de tout ce qui tient à ma vie passée; mais il m'en fera commencer une nouvelle, une vie toute de bonheur!... Au milieu des montagnes, sur le sein de ma Seltana, je sentirai se rafraîchir et

comme renaître de nouveau ce cœur maintenant flétri. Je quitterai le lieu de ma naissance, j'abandonnerai l'héritage de mes pères; mais, comme l'hirondelle, je bâtirai mon nid sur la terre étrangère, et, comme pour elle, ma patrie sera là où se trouve le printemps; et là, comme l'oiseau quittant ses plumes, je jetterai loin de moi les peines cuisantes, les soucis dévorants!...

« Mais le remords, peut-on donc s'en débarrasser de même?... Le dernier des guerriers montagnards, reconnaissant dans la mêlée son hôte, celui avec lequel il a rompu le pain de l'amitié, détourne son cheval et tire en l'air, et moi je vais percer le sein sur lequel j'ai reposé comme sur celui d'un frère! Sans doute cette amitié était fausse, mensongère; mais m'en a-t-elle moins rendu heureux?... Ah! pourquoi, avec les larmes que je verse maintenant, ne puis-je éteindre ma colère, étancher la soif du sang qui me dévore, acheter sans crime la possession de Seltana?...

« Pourquoi le jour tarde-t-il si long-temps à paraître?... Je ne le crains point... Sans me troubler j'oserai fixer le soleil, et sans pâlir rencontrer le regard de V***. Mon ame est à l'épreuve de la faiblesse, de la pitié... Sera-ce donc la première fois que ma main aura versé le sang?... Encore une fois, trahison pour trahison!... Je suis décidé... je voudrais même que l'instant fût venu!... »

C'est ainsi qu'Ammalat-Beg cherchait à détourner le cours de ses noires pensées en les confiant au papier en expressions incohérentes, qui peignaient si bien le trouble affreux qui l'agitait. Mais en vain s'efforçait-il d'étouffer le cri de sa conscience, en se peignant à lui-même sous les plus noires couleurs la trahison dont il se croyait la victime; une voix secrète lui disait que ce qui, plus que tout le reste, le poussait dans cette voie de sang, c'était cet amour furieux, ce désir effréné de posséder sa maîtresse. Pour s'affermir dans sa ré-

solution, il avala une grande quantité de vin, et la tête échauffée, hors de lui, il se précipita le fusil à la main vers la tente du colonel. Mais apercevant les deux factionnaires qui la gardaient, le sentiment de la conservation, toujours puissant chez un Asiatique, le retint, et il se décida à retarder sa vengeance de quelques heures. Il rentra dans sa tente; mais, désespérant de trouver le sommeil, il saisit par le bras Saphir-Ali, qui dormait profondément, et le secouant avec rudesse :

« Lève-toi, lui cria-t-il, lève-toi, dormeur; voilà l'aurore qui va paraître! »

Saphir-Ali se souleva d'un air mécontent et répondit en bâillant : « Je ne vois que l'aurore de l'ivresse qui colore ton visage. Bonne nuit, Ammalat-Beg.

— Lève-toi, te dis-je... Les morts eux-mêmes quittent leurs cercueils pour aller au-devant du nouveau compagnon que je dois leur envoyer aujourd'hui.

— Est-ce que je suis un mort par hasard?...

Qu'ils se lèvent tous si cela leur fait plaisir, jusqu'aux quarante imams [1] du cimetière de Derbent... moi je veux dormir...

— Mais tu ne détestes pas de boire, giaour, et je veux que tu boives avec moi!...

— Ah! pour cela c'est autre chose.... Verse donc et verse plein.... *Allah verdy* [2] ! tu me trouveras toujours prêt lorsqu'il s'agira de boire ou de faire l'amour!

— Et moi de tirer vengeance d'un traître!... Voyons encore... A la santé du diable, qui sait changer les meilleurs amis en ennemis mortels.

— Allons, puisque tu le veux, à la santé du diable!... Au fait, il en a bien besoin le pauvre, car il doit avoir la jaunisse de dépit de ne pouvoir réussir à nous brouiller ensemble!...

(1) Les Musulmans pensent que dans une chapelle, au milieu du cimetière de Derbent, sont déposés les corps des quarante premiers vrais-croyants mis à mort par les païens.

(2) *Aliah verdy*, Dieu l'a donné, ou bien : A ta santé.

— C'est vrai, c'est vrai; les hommes n'ont pas besoin de lui pour se détester entre eux... Aussi bien il ne s'est mêlé en rien, je crois, des rapports entre V*** et moi.... Mais écoute : j'espère que toi tu ne m'abandonneras pas, si par hasard il arrivait quelque chose?...

— Je n'entends pas bien ce que tu veux dire, Ammalat-Beg. Tout ce que je sais, c'est que nous avons sucé le même lait, comme maintenant nous buvons dans la même bouteille... Je te suivrai partout, même quand tu voudrais, comme un vautour, faire ton nid sur les rochers de Khounzakh... Du reste, mon avis à moi serait...

— Point de conseils ni d'observations, Saphir-Ali, il n'est plus temps...

— Je sais bien qu'avec toi ils seraient tous inutiles... Ce n'est pas le moment non plus, c'est encore vrai... c'est le moment de dormir...

— Dormir, dis-tu, moi dormir?... Non, j'ai dit adieu au sommeil.... il est temps qu'enfin

je me réveille. As-tu bien examiné mon fusil, Saphir-Ali?... la pierre en est-elle bonne, et le sang n'a-t-il point humecté la poudre de l'amorce?...

— Qu'as-tu donc, Ammalat-Beg? quel horrible mystère pèse sur ton cœur?... Ta figure est effrayante et tes discours plus effroyables encore!...

— Oui, et ce qui suivra le sera plus que tout le reste... N'est-ce pas, Saphir-Ali, que ma Seltana est charmante?... Remarque bien cela, ma Seltana... Écoute... quels sons se font entendre?... Les entends-tu ces sons?... sont-ce bien là des chants de noce?... Non, ce sont les chacals qui réclament leur proie... Attendez un peu, vous tous, bêtes féroces et démons de l'enfer, je vous rassasierai!... Eh! qu'on apporte du vin, encore du vin... le sang viendra ensuite... Vite, qu'on se dépêche! »

Ammalat-Beg, accablé par les agitations de son ame et les fumées du vin, tomba sur son

lit comme privé de raison. L'écume à gros flocons sortait de sa bouche, des mouvements convulsifs agitaient tous ses membres ; il poussait des gémissements et prononçait des paroles inarticulées. Saphir-Ali effrayé le déshabilla, le coucha, l'enveloppa chaudement, le veilla avec sollicitude le reste de la nuit, cherchant en vain dans sa tête une solution à la conduite et aux paroles mystérieuses de son frère de lait.

Chapitre XII.

ATTENTAT.

Le matin, avant de se mettre en marche, l'officier de service auprès du détachement vint se présenter au colonel V*** pour lui faire son rapport et recevoir ses ordres. Après avoir échangé quelques paroles concernant les détails du service, le capitaine lui dit d'un air préoccupé : « Mon colonel, mon devoir exige que je vous communique une circonstance assez importante. Un soldat de ma compagnie, qui se trouvait hier d'ordonnance auprès de vous, a entendu, pendant notre séjour à Bouïnaki, une conversation entre Ammalat-Beg et une

vieille femme qui paraît avoir été sa nourrice. Ce soldat est un Tatare de Kazan, et il entend passablement le langage des gens de ce pays. De tout ce qu'il lui a été possible de saisir de leurs paroles il résulte que la vieille tâchait de faire accroire à Ammalat-Beg que le chamkhal et vous, mon colonel, preniez des mesures pour l'envoyer aux galères, ou quelque chose de semblable!... Ammalat-Beg, jetant feu et flamme à ce discours, répondit qu'il en avait déjà été instruit par le khan d'Avarie, et jura qu'il vous ferait périr de sa main. Cependant le soldat, voulant acquérir plus de certitude encore avant de faire sa déclaration, se mit à observer toutes ses démarches. « Hier soir, dit-il, j'ai entendu Ammalat-Beg parler à un cavalier tcherkesse qui semblait être venu de fort loin, et lui dire en le congédiant : « Annonce au khan, de ma part, que demain, peu après le lever du soleil, tout sera terminé. Qu'il fasse lui-même tous ses préparatifs; nous nous reverrons avant peu! »

— Est-ce là tout? demanda le colonel.

—Tout ce que j'avais à vous annoncer, oui; mais permettez-moi d'ajouter que la chose paraît grave et donne beaucoup à penser. J'ai passé une grande partie de ma vie au milieu des Tatares et me suis convaincu par expérience qu'il est fort imprudent de se fier même au meilleur d'entre eux. Le frère lui-même n'est pas toujours en sûreté en reposant sur le sein de son frère.

—La cause en est, cher capitaine, aux jalousies et aux rivalités qui divisent constamment les gens de ce pays, et qui se sont propagées, je crois, depuis Caïn jusqu'à nos jours. Mais rien de semblable ne saurait exister entre Ammalat-Beg et moi; nous n'avons point de succession à partager; d'ailleurs, je ne lui ai jamais fait que du bien et je prétends lui en faire plus encore à l'avenir. Soyez tranquille, capitaine; j'apprécie parfaitement le zèle de votre soldat, mais je doute un peu de son habileté à parler le tatare. Quelque ressemblance dans

les expressions aura causé son erreur, et, cette erreur une fois admise, il a cru voir partout des preuves à l'appui. Dans le fait, je ne suis pas un personnage assez important pour qu'un khan et un beg se mettent à conspirer contre mes jours. Je connais fort bien Ammalat-Beg; il est ardent, emporté, mais son cœur est bon, et il ne saurait me cacher même durant quelques heures une pensée ni un projet coupables.

— Ne vous y fiez pas, mon colonel; Ammalat-Beg n'en est pas moins un Asiatique, et c'est tout dire. Ce n'est point avec eux comme dans notre pays; ici tout est caché, les ames aussi bien que les figures. Il y en a dont on jurerait que ce sont les plus honnêtes gens du monde; mais ayez affaire à eux, et vous découvrirez un abîme de bassesse, de dissimulation et de férocité!

— Je conviens, cher capitaine, que vous avez toute raison de penser ainsi, après ce qui vous est arrivé. Sultan Akhmet-Khan s'est conduit envers vous à Bouïnaki comme un lâche assas-

sin, et certes il est bien naturel que vous ne l'oubliez de votre vie; mais quant à moi, je n'ai aucune raison de supposer à Ammalat-Beg de mauvais desseins quels qu'ils soient. Et puis, quel avantage aurait-il à me tuer? tout son avenir, toutes ses espérances sont en moi. Il est parfois un peu fantasque, un peu bizarre, mais il n'est pas fou; et après tout, vous voyez que le soleil est déjà haut et que malgré cela je me porte encore fort bien. Je vous remercie sincèrement, capitaine, pour l'intérêt que vous me témoignez; mais, je vous en prie, laissez là vos soupçons au sujet d'Ammalat-Beg, et quoique l'amitié qui m'attache à lui soit de moins ancienne date que celle que je vous porte, pourtant j'y tiens beaucoup et j'y ai confiance, je vous assure. »

Le capitaine sortit en secouant la tête d'un air incrédule. Un instant après on entendit résonner les tambours et le détachement se mit en marche. La matinée était fraîche et sereine. La route serpentait sur la pente de montagnes

vertes, couvertes çà et là de broussailles et de bois. La longue file des baïonnettes semblait un fleuve d'acier brillant qui serpentait sur les hauteurs, tantôt s'élevant sur leurs pentes, tantôt paraissant s'écouler dans le vallon. Les brouillards gisaient encore dans les profondeurs, et le colonel V*** ne pouvait s'empêcher de regarder fréquemment en arrière, pour admirer l'étrangeté du spectacle que lui offrait sa troupe, qui, chaque fois qu'elle s'abaissait dans un fond, semblait, ainsi que l'armée de Pharaon, s'abîmer dans une mer de vapeurs; après quoi l'on voyait les pointes brillantes des baïonnettes ressortir de ces vagues ondoyantes, ensuite petit à petit paraître les têtes, puis les épaules des soldats, qui semblaient croître à vue d'œil pour ensuite s'engloutir de nouveau dans les profondeurs du vallon prochain.

Ammalat-Beg, pâle et sombre, cheminait en silence auprès de la queue du détachement, semblant, au milieu de cette foule, de ce bruit, chercher l'oubli de lui-même. Cependant le

colonel, l'ayant appelé près de lui, lui dit avec bonté : « Il faut que je te gronde, Ammalat-Beg; tu commences à suivre un peu trop à la lettre les préceptes d'Hafiz, ton poète favori. Rappelle-toi que si le vin est un serviteur agréable, il est aussi un bien mauvais maître. Du reste, la migraine et le malaise général dont je vois des traces sur ton visage agiront sans doute plus efficacement que tous mes discours. Tu as passé, m'a-t-on dit, une bien mauvaise nuit?...

— Une nuit affreuse, colonel! Puissé-je n'en jamais plus voir de semblable!... J'ai eu des rêves affreux!...

— Ah! ah! cher ami! voilà ce que c'est que de transgresser la loi du prophète; c'est sans doute ta conscience de vrai-croyant qui t'a ainsi tourmenté.

— Heureux celui dont la conscience ne lui reproche pas de plus grands méfaits!

— Sans doute; mais tu sais bien que rien de plus vague au fond que ce que nous nom-

mons la conscience. Chaque siècle, chaque nation, chaque degré de civilisation a eu là-dessus des idées différentes, et la voix de l'éternelle, de l'immuable vérité, a toujours été étouffée par la puissance des préjugés. De tout temps cela a été ainsi, et il en est encore de même maintenant. Ce qui hier fut considéré comme le plus grand des crimes, demain peut-être sera regardé comme une action glorieuse; ce qui de ce côté d'une rivière paraît juste et honorable, sur le bord opposé peut vous conduire à l'échafaud.

— Il me semble néanmoins que la trahison et l'hypocrisie n'ont jamais et nulle part été considérées comme des vertus.

—Ceci même est sujet à discussion. En général, dans l'opinion des hommes, c'est le succès d'une tentative qui fait qualifier des mesures prises pour y parvenir, et souvent des hommes consciencieux au fond de l'ame ont de très bonne foi admis le principe commode que le but sanctifie les moyens. »

Ammalat-Beg se répéta intérieurement ces paroles, qui lui semblaient renfermer sa justification, et le discours mal interprété du colonel versa de l'huile sur le feu de sa colère. « Hypocrite! se dit-il, ton heure est proche. »

Pendant ce temps, le malheureux V***, ainsi qu'une victime innocente et qui ne se doute point du sort qui l'attend, marchait paisiblement à côté de son meurtrier. A la distance de huit verstes environ de *Kiekent*, ils aperçurent du sommet d'une hauteur la vaste étendue de la mer Caspienne. V*** tomba dans la rêverie.... « Miroir de l'éternité, dit-il, d'où vient que ton aspect aujourd'hui ne réjouit point mon ame?... Tu es belle, sans doute, mais c'est la beauté de l'infini; elle n'appartient pas à ce monde.... En cet instant surtout, rien sur ta surface ne rappelle la vie terrestre; pas un bateau, pas une seule voile; tout est immense et solitaire!!...

« Oui, Ammalat-Beg, poursuivit-il, tout m'ennuie, tout me fatigue. Je suis las de cette

mer presque toujours orageuse, de votre pays infesté de maladies sans nombre et habité par des hommes pires que tous les maux ensemble. Je suis fatigué de cette guerre perpétuelle contre des ennemis invisibles; je suis même las de mon état, de mes rapports avec mes camarades, dont si peu savent me comprendre. J'ai servi avec zèle et désintéressement mon prince, ma patrie et ce pays lui-même; j'ai passé des années, exilé volontaire, loin de tous les agréments de la vie, sans livres, sans aucune ressource intellectuelle, condamnant mon esprit à l'immobilité et mon cœur à la solitude, loin des êtres qui me sont chers... Et quelle a été ma récompense?... J'ai vu mes idées méconnues, mes démarches mal interprétées, la calomnie s'exercer sur mes actions et sur mes sentiments.... Ah! quand verrai-je arriver l'instant où je me jetterai dans les bras de mon amante, de mon épouse; où, après mes longs travaux, je pourrai me reposer sous le toit de mes pères, aux rives fertiles du Dniéper, où,

campagnard paisible et tendre père de famille, je n'aurai plus à craindre que la grêle céleste pour mes moissons, à combattre que les bêtes sauvages pour la défense de mes troupeaux! Mon cœur soupire après cette félicité... C'est singulier pourtant! mon congé de semestre est signé, ma démission définitive promise; dans cinq jours je serai rendu à Georgiewsk, près de celle que j'aime... et pourtant il me semble que j'en suis séparé par quelque chose d'immense, par les sables de Lybie, par un océan glacé, par la barrière même de la tombe!...»
V*** se tut; des larmes abondantes coulèrent sur ses joues. Son cheval, qui sentait la bride flotter sur son cou, doubla le pas, et de la sorte Ammalat-Beg et lui devancèrent considérablement le détachement. Il semblait que la destinée elle-même s'occupât de livrer le malheureux V*** aux mains de son assassin.

Cependant un sentiment involontaire de pitié se glissa dans l'ame d'Ammalat-Beg, semblable à un rayon de soleil qui pénètre dans

l'obscurité d'une caverne de brigands. Il fut frappé de la tristesse et des larmes de cet homme qu'il avait si long-temps aimé, et sa résolution commença à faiblir dans son cœur... « Non, se dit-il, il est impossible de savoir feindre à ce point!... »

Dans cet instant le colonel, revenant à lui-même, souleva la tête, et, s'adressant à son compagnon : « As-tu fait tes préparatifs, Ammalat-Beg?... Tu sais que je t'emmène avec moi... »

Malheureuses paroles!... Tous les sentiments bons et généreux qui commençaient à naître dans l'ame d'Ammalat-Beg furent tout-à-coup étouffés par elles, et les idées de trahison, d'exil, reparurent plus vives que jamais et se répandirent comme un torrent enflammé sur tout son être. « Avec vous! dit-il avec un sourire amer, avec vous en Russie!... Oh ! sans doute, si vous parvenez à y aller vous-même!... »

Et, en prononçant ces mots, il partit au grand galop pour se donner le temps de pré-

parer ses armes, puis revint sur ses pas à la rencontre du colonel, et se mit à tournoyer en traçant des cercles autour de lui. L'agitation de ce mouvement rapide semblait ajouter de nouveaux aliments à sa fureur. Il croyait entendre l'air même qu'il mettait en mouvement lui siffler dans l'oreille : « Tue, tue, voilà ton ennemi ! Pense à Seltana !... » Il saisit son fusil de dessus son épaule, l'arma, et, rassemblant toute sa colère dans cet instant décisif, se lança vers sa victime.

Pendant ce temps, V***, sans nourrir le plus léger soupçon, regardait tranquillement son compagnon galoper de la sorte, pensant que, suivant l'usage des Asiatiques quand ils sont en voyage, il exerçait son cheval aux évolutions du djiguid. « Voyons, Ammalat-Beg, lui cria-t-il, montre ton adresse ; choisis un but et tire.

— Quoi de mieux pour cela que le cœur d'un ennemi ! » s'écria Ammalat-Beg en arrivant sur lui ; et à dix pas il lâcha la détente... Le coup partit, et le colonel, sans pousser un cri, tomba

lentement de cheval. Le coursier effrayé, les narines enflées, la crinière hérissée, se mit à flairer son cavalier, dont les mains venaient de lâcher la bride, tandis que le cheval d'Ammalat-Beg s'arrêta comme stupéfait devant le corps. Ammalat-Beg sauta promptement à terre, et, appuyé sur son arme encore fumante, regarda fixement le visage du colonel, comme pour s'assurer qu'il ne frissonnerait point à l'aspect de ces yeux immobiles, de ce regard qui s'éteignait, de ce sang qui se glaçait par degrés!... Il serait impossible de définir quelles impressions tourbillonnèrent en ce moment dans son ame. Saphir-Ali, qui n'était pas éloigné, accourut alors, et, se jetant à genoux auprès de l'infortuné V***, appliqua son oreille à ses lèvres... point de respiration... Il posa la main sur son cœur... il ne battait plus!... « Il est mort! s'écria Saphir-Ali avec désespoir.

—Mort! tout-à-fait mort! dit enfin Ammalat-Beg se réveillant comme d'un songe; c'est bien; maintenant mon bonheur est assuré.

— Du bonheur pour toi... pour toi, fratricide ! Si tu le trouves jamais, les hommes auront raison d'adorer Shaytan au lieu d'Allah !

— Saphir-Ali, souviens-toi que tu ne peux être mon juge, dit Ammalat-Beg d'une voix menaçante en se remettant en selle. Suis-moi à l'instant même.

— Tes remords seuls te suivront; ne compte plus sur moi ! »

Percé jusqu'au fond de l'ame à ce reproche inattendu de la part de cet homme auquel il était attaché dès l'enfance, Ammalat-Beg ne répliqua point; mais, ayant désigné à ses noukers un défilé qui s'ouvrait devant eux et apercevant qu'on arrivait déjà à sa poursuite, il partit comme un trait et se jeta dans les montagnes.

Cependant l'alarme s'étant répandue dans la troupe au bruit du coup de feu, les officiers les plus avancés et les Cosaques du Don lancèrent leur chevaux dans cette direction; mais tous arrivèrent trop tard; ils ne purent ni em-

pêcher le meurtre ni atteindre le meurtrier dans sa fuite. Au bout de cinq minutes, le corps fut entouré d'un groupe nombreux d'officiers et de soldats. La stupéfaction, la pitié, l'indignation se peignaient sur tous les visages. On voyait des larmes sincères couler sur les traits brunis, sur les moustaches grises de ces vieux grenadiers, qui, appuyés sur leurs fusils, déploraient dans un morne silence la mort de leur chef bien-aimé, de leur brave colonel, traîtreusement assassiné!

Chapitre XIII.

SÉPULTURE VIOLÉE. — ARRIVÉE A KHOUNZAKH.

Durant trois jours entiers Ammalat-Beg erra dans les montagnes du Daghestan. En sa qualité de Musulman il était parfaitement à l'abri de toute poursuite dans les villages où il s'arrêtait, même dans ceux qui étaient soumis au gouvernement russe; mais pouvait-il également échapper aux tourments de sa conscience?... Malgré les torts qu'il supposait au colonel, il ne put parvenir à faire approuver à son propre cœur l'action qu'il venait de commettre; malgré lui le souvenir de tout ce qu'il devait à son

ancien ami, celui de sa douceur, de sa bonté, venait se présenter à sa pensée, et l'image de V*** expirant le poursuivait sans cesse. Ces combats perpétuels avec lui-même l'aigrirent, l'irritèrent encore davantage. L'ordre du khan de ne reparaître devant lui que la tête du colonel à la main lui revint à l'esprit et s'en empara entièrement. Ne pouvant résister à ce nouveau tourment, il se décida à en finir; mais n'osant confier un semblable dessein aux noukers qui le suivaient, ni même beaucoup compter sur leur courage en pareille circonstance, il résolut de se rendre à Derbent, seul, par le chemin direct qui y conduit à travers les montagnes.

Une nuit des plus sombres avait étendu son voile de crêpe sur toute la nature, quand Ammalat-Beg traversa le défilé situé derrière le fort de *Narym-Kale*, qui sert de citadelle à Derbent. Il attacha son cheval près d'une tour en ruines, faisant partie de l'antique muraille du Caucase et située sur un mamelon d'où autre-

fois le général Yermoloff, alors lieutenant d'artillerie, avait foudroyé la ville de Derbent. Connaissant fort bien le lieu où l'on a coutume d'enterrer les fonctionnaires publics, Ammalat-Beg se dirigea en droite ligne vers la partie supérieure du cimetière russe. Mais comment, au milieu de cette obscurité profonde, trouver la tombe de V***?... Pas une étoile ne brillait au firmament, des nuages épais enveloppaient les montagnes, et un vent froid, pareil à un oiseau de nuit, frappait de ses ailes les arbres de la forêt. Une terreur involontaire saisit l'ame d'Ammalat-Beg au milieu de cette cité des morts dont il osait ainsi venir troubler le repos. Il prêta l'oreille; il n'entendit que le bruit sourd de la mer, dont les vagues, par un mouvement mesuré, frappaient alternativement les rochers du rivage et retombaient ensuite sur elles-mêmes; puis le qui-vive (*slouchaï*) prolongé des factionnaires qui se répondaient l'un à l'autre sur les murs de la ville, et les hurlements éloignés des chacals; puis tout rentra de

nouveau dans le silence, en se confondant avec le mugissement du vent. Il se rappela malgré lui que bien des fois, durant des nuits semblables, il avait veillé en causant avec V***... Où donc était-il en ce moment?... et qui l'avait précipité dans la tombe?... Lui-même, le meurtrier qui maintenant, dans le silence de la nuit, venait pour insulter aux restes de sa victime, pour séparer la tête de son corps privé de vie... Sacrilége violateur de tombeaux, émule des loups et des chacals, il semblait vouloir leur disputer leur proie.

« Faiblesse que tout cela! se dit Ammalat-Beg en essuyant la sueur froide qui baignait son front. Arrière, arrière, images fantastiques, vains produits de la nuit et d'une imagination exaltée!... Dois-je craindre de couper la tête d'un mort, n'ayant pas hésité à le tuer quand il était plein de vie?... Que lui importe maintenant le reste?... Et pour moi cet objet sera d'un prix inestimable... Finissons-en; les morts ne sentent rien!... »

Ammalat-Beg battit le briquet d'une main tremblante, et parvint, non sans peine, à allumer du feu avec une poignée d'herbes desséchées. Aidé de cette lueur, il se mit à chercher la tombe; une terre molle et une grande croix noire lui designèrent bientôt la dernière demeure de V***. Il arracha la croix, et, s'en servant pour creuser le terrain, arriva bientôt à une petite voûte de briques, peu solide encore, qu'il brisa sans beaucoup de difficulté, et découvrit enfin le cercueil, dont il arracha le couvercle. La flamme allumée par Ammalat-Beg jetait autour d'elle une lumière inégale et bleuâtre. Penché sur cet affreux objet, le meurtrier, plus pâle que le cadavre lui-même, le considérait fixement sans pouvoir en détacher ses regards. Paraissant enchaîné là par une force irrésistible, il demeurait immobile, oubliant le motif qui l'avait conduit en ce lieu, quoique son cœur se soulevât par l'odeur fétide qui s'exhalait du cercueil et à l'aspect des vers dont la tête couleur de sang ressortait de dessous

les vêtements qui recouvraient le corps. Ces hideux animaux, effrayés par cet éclat inusité et interrompant leur affreux travail, se repliaient en sens divers et se cachaient les uns sous les autres... Ammalat-Beg, rassemblant son courage, tira son poignard et en porta plusieurs coups au cadavre; mais sa main mal assurée ne put réussir à l'atteindre. Toutes les passions qui l'avaient poussé à commettre le crime, l'orgueil, la vengeance, l'amour, se taisaient en ce moment, et aucune d'elles ne venait animer sa résolution. A la fin pourtant, détournant les yeux et sachant à peine ce qu'il faisait, il réussit à diriger son fer sous la tête du corps, et au cinquième coup cette tête se sépara du tronc. Ammalat-Beg, pénétré d'horreur et de dégoût, la jeta dans un sac qu'il avait préparé à cet effet et se hâta de sortir de la fosse. Mais lorsque, chargé de son horrible fardeau, il eut atteint le bord de la tombe, la terre, s'éboulant avec fracas sous ses pieds, le fit de nouveau tomber sur le cercueil,

en le couvrant de sable et de débris. Jusque là il était assez bien demeuré maître de lui-même, mais en ce moment sa tête se perdit; il crut voir des flammes vengeresses l'entourer de toutes parts et entendre à son oreille les rires sauvages des démons. Hors de lui, poussant de profonds gémissements, il s'arracha comme il put de cet horrible lieu, et se mit à courir sans oser regarder derrière lui. Remonté sur son cheval, il partit comme un trait et galopa le reste de la nuit à travers les ravins et les rochers; chaque fois qu'une branche accrochait ses habits, il se croyait saisi par la main glacée du cadavre; et dans le sifflement du vent, dans les hurlements des chacals, il lui semblait entendre la voix de son ancien ami, lui reprochant le double assassinat commis sur sa personne.

Partout sur son passage Ammalat-Beg rencontra des troupes nombreuses de montagnards de diverses tribus, se hâtant de se rendre aux lieux désignés pour le rassemblement, près de

la frontière russe, tandis que les ouzdens, les begs et les princes se réunissaient à Khounzakh pour conférer avec Sultan Akhmet-Khan, auteur et chef de cette levée de boucliers, dont le but était de tomber inopinément sur le bourg de Tarki. Le moment était propice pour une semblable expédition; la moisson se trouvait rassemblée dans les greniers, les foins disposés en meules, et les troupes russes, après avoir pris des otages, s'étaient tranquillement établies dans leurs cantonnements d'hiver. La mort du colonel V***, dont la nouvelle s'était répandue partout, avait beaucoup encouragé les montagnards. Ils se rassemblaient gaîment, en s'entretenant des combats et du butin qui les attendaient, tandis que l'auteur de tout ce mouvement passait inaperçu au milieu d'eux comme un coupable ou un fugitif, évitant les autres et cherchant à se fuir lui-même. Le troisième jour enfin il arriva à Khounzakh. Tremblant d'impatience, il sauta à bas de son cheval épuisé de fatigue, et monta précipitamment l'escalier,

portant avec lui son horrible trophée. Les premières chambres étaient remplies de guerriers qui, couverts de leurs cottes de mailles, allaient et venaient, ou bien, couchés le long des murs, causaient à voix basse entre eux... Mais leurs sourcils froncés, l'expression sombre qui paraissait sur leurs visages, tout démontrait clairement qu'il était arrivé de mauvaises nouvelles à Khounzakh. Les noukers couraient çà et là d'un air inquiet. Personne n'adressa la parole à Ammalat-Beg, personne ne l'accompagna, personne même ne parut faire attention à lui. Près de la porte de la chambre à coucher du khan était assis Sourkhaï-Khan, surnommé *Djinka*, ce qui veut dire fils naturel du khan, qui pleurait amèrement.

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda Ammalat-Beg avec inquiétude... Toi qui de ta vie n'as versé de larmes, tu pleures... »

Sourkhaï sans répondre indiqua la porte d'un geste, et Ammalat-Beg stupéfait en passa le seuil. Là un spectacle déchirant s'offrit à

ses regards; sur un matelas, au milieu de la chambre, gisait Akhmet, qu'une maladie aiguë et subite venait de mettre aux portes du tombeau. Pâle, défiguré, son visage était déjà couvert des ombres de la mort, et son œil éteint envisageait avec terreur les approches du moment fatal. Sa poitrine s'élevait avec force et retombait ensuite de nouveau ; il râlait horriblement ; enfin, tout indiquait cette lutte dernière de l'énergie vitale contre la destruction qui la domine... L'organisation ressemble alors à une machine dont le ressort est déjà brisé, mais dont les rouages marchent encore, quoique inégalement et en s'accrochant les uns les autres. Seulement, quelques éclairs de souvenir venaient de temps en temps luire devant son ame comme des étoiles tombantes au sein d'une nuit obscure. La femme et la fille du khan sanglotaient à genoux près de son lit; Noutzal, son fils aîné, livré à une muette douleur, se tenait debout auprès d'elles, immobile, le visage caché dans ses mains. Quelques

femmes et un petit nombre de serviteurs pleuraient silencieusement à quelque distance.

Tout cela cependant n'agit que faiblement sur Ammalat-Beg et ne le fit point rentrer en lui-même, tant il était préoccupé d'une seule pensée. D'un pas ferme il s'avança vers Akhmet-Khan et lui dit à haute voix : « Khan, je te salue!... Je viens t'apporter un présent dont l'aspect ressusciterait un mort. Fais tout préparer pour ma noce; voilà le prix exigé pour la main de Seltana! voilà la tête de V***. » A ces mots il la jeta aux pieds du moribond.

Les sons d'une voix connue réveillèrent pour un instant les facultés d'Akhmet, déjà plongé dans une léthargie mortelle. Il se souleva avec effort; mais à peine eut-il aperçu cette tête sanglante et défigurée : « C'est à toi-même à t'en repaître, dit-il d'une voix à peine intelligible, toi qui oses mettre un objet pareil sous les yeux d'un mourant.... Pour moi, ce qu'il me faut, c'est me réconcilier avec mes ennemis, et non pas... Ah! je brûle!... de l'eau,

de l'eau!... C'est de la naphte bouillante que vous me donnez là... Ammalat-Beg, je te maudis!... » Cet effort avait épuisé le reste de ses forces... en achevant ces paroles il retomba sans vie sur sa couche. L'épouse du khan avait jeté un regard d'effroi et de dégoût sur l'horrible objet qui lui était présenté; mais dès qu'elle vit que tout était fini et que cette cruelle émotion avait abrégé les derniers moments de son mari, sa vive douleur se fit jour par un accès de la plus violente colère. « Messager de l'enfer, cria, les yeux étincelants, cette femme naguère si douce, jouis du fruit de tes œuvres! Sans toi mon malheureux époux n'eût jamais songé à soulever le pays contre les Russes, et maintenant il serait chez lui heureux et tranquille; c'est pour toi seul que, courant les montagnes, il a gagné la maladie qui vient de le tuer... Et toi, monstre altéré de sang, au lieu de chercher à le calmer, à apaiser le ciel irrité par la prière et l'aumône, tu l'as achevé en lui offrant comme à un anthro-

pophage une tête d'homme à dévorer... Et quelle tête? celle de ton bienfaiteur, de ton meilleur ami!

— Je n'ai rempli que les ordres précis du khan, dit Ammalat-Beg d'un air sombre.

— Ne calomnie point la mémoire de celui qui n'est plus en le chargeant d'un sang que tu as seul versé! s'écria la *khane* avec véhémence. Après avoir lâchement assassiné ton ami, tu es venu, sa tête à la main, demander ma fille à son père mourant, et tu as espéré obtenir une récompense des hommes lorsque la justice divine te poursuit... impie que tu es!... Non, j'en jure par la tombe de mon père et les sabres de mes fils, jamais tu ne seras ni mon gendre, ni mon hôte, ni mon ami! Éloigne-toi, sors d'ici, malheureux! J'ai des fils que tu égorgerais peut-être en les embrassant, une fille sur laquelle tu pourrais jeter un sort et empoisonner de tes seuls regards. Va traîner dans les montagnes ta misérable existence, va enseigner aux tigres à se déchirer entre eux,

va disputer leur proie aux loups et aux chacals. Retire-toi, et n'oublie point que ma porte sera toujours fermée aux pas d'un fratricide!... »

Ammalat-Beg restait immobile et comme frappé de la foudre. Tout ce que sa conscience lui avait murmuré indistinctement, tout cela venait maintenant de lui être exposé à la fois, d'une manière si cruelle, si inattendue!... Il ne savait où porter ses regards... Devant lui était la tête de son ami, encore teinte d'un sang accusateur; ici, la figure pâle et inanimée d'Akhmet, marquée encore de l'expression du reproche; là, il rencontrait les regards menaçants de la *khane*. Seulement les yeux inondés de larmes de Seltana paraissaient lui offrir un point de refuge au milieu de ces cruels objets. Il se décida à se rapprocher d'elle, et lui dit d'une voix mal assurée : « Seltana, c'est pour t'obtenir que j'ai fait tout ce qu'on me reproche maintenant! S'il faut te perdre, si la destinée le veut, qu'il en soit ainsi! Un mot

seulement de ta bouche : Est-ce que toi aussi tu as appris à me haïr ? »

Le son de cette voix si aimée pénétra jusqu'au cœur de la jeune fille. Seltana leva sur lui ses yeux, dans lesquels une profonde douleur était peinte ; mais à peine eut-elle aperçu les traits décomposés et effrayants d'Ammalat-Beg, ses mains, ses habits tachés de sang, qu'elle laissa retomber sa tête sur son sein. Au bout d'un instant néanmoins, rassemblant toutes ses forces, elle lui indiqua de la main la tête de V***, le corps de son père, et dit avec fermeté : « Ammalat-Beg, adieu pour jamais ! Je te plains sincèrement, mais je ne puis être à toi ! » En achevant ces paroles elle perdit connaissance.

Le sang d'Ammalat-Beg bouillonna dans ses veines et sa fierté naturelle revint tout entière :

« C'est donc ainsi qu'on me reçoit ici ! dit-il en jetant sur les deux femmes un regard de mépris ; c'est donc ainsi qu'on sait remplir des

engagements sacrés! Maintenant mes yeux se sont ouverts. J'ai fait preuve de simplicité en croyant aux sentiments d'une jeune étourdie, et de patience en écoutant les radotages d'une vieille insensée. Je vois bien qu'avec Sultan Akhmet-Khan tout est mort ici, l'honneur aussi bien que l'hospitalité! »

Il sortit fièrement à ces mots. En traversant les appartements, il regarda en face les ouzdens qui se trouvèrent sur son passage, en portant la main sur la poignée de son sabre comme pour les défier au combat; mais tous s'écartèrent sans lui faire un signe ni lui adresser une parole, et parurent le fuir plutôt que le craindre. Arrivé dans la cour il appela ses gens, remonta à cheval et descendit silencieusement et à pas lents les rues désertes de Khounzakh. A quelque distance de la ville il s'arrêta pour jeter un dernier regard sur la maison du khan, dont la masse se découpait en noir au milieu de l'obscurité qui commençait à se répandre, tandis qu'on voyait des lu-

mières nombreuses passer çà et là devant ses fenêtres grillées. L'infortuné!... aucun genre de tourment ne lui était épargné! Aux remords de sa conscience, aux regrets mortels d'avoir commis un crime inutile, se joignaient les souffrances de son orgueil blessé et les douleurs d'un amour trahi, d'un amour désormais sans espoir. Ses yeux se portèrent sur le harem où pour lui avait commencé et fini le bonheur... « Et toi, Seltana, et toi aussi! » Il ne put en dire davantage; une montagne de plomb semblait peser sur son cœur. Il était bien malheureux! Rien dans le passé que d'affreux souvenirs, et un avenir plus affreux encore s'il est possible!... Où cacher désormais sa tête proscrite?... où chercher des affections nouvelles, une nouvelle patrie?... Ce ne sera plus à l'amour, à l'amitié, à la gloire qu'il s'adressera désormais pour remplir sa vie; non, elle sera absorbée par la sollicitude de sa sûreté personnelle, par les soins vils de sa subsistance journalière... Les yeux d'Ammalat-Beg étaient

en feu; il eût voulu pleurer; mais, semblable au mauvais riche qui implore en vain une goutte d'eau pour étancher sa soif dévorante, il ne put obtenir du ciel la faveur d'une seule larme pour soulager son cœur oppressé.

Quelle est la suite des aventures du meurtrier de V*** ?... Où, comment, en quels lieux l'infortuné a-t-il traîné sa triste existence?... Nul n'a pu le savoir. D'après des bruits vagues qui circulèrent dans le Daghestan, il erra assez long-temps parmi les Tchetchentses, ayant perdu sa santé, sa beauté si remarquable; sa brillante valeur elle-même semblait l'avoir abandonné. Voilà ce qu'on racontait dans le pays; mais personne n'était à même de l'affirmer avec certitude. Peu à peu on cessa de parler de lui, quoique le souvenir de son action demeurât vivant dans le pays. Chez les Musulmans comme chez les Russes, et maintenant encore, son nom n'est prononcé dans le pays qu'avec l'accent du reproche.

Chapitre XIV.

HUIT ANS APRÈS.

Anapa, cette place d'armes des brigands montagnards, ce bazar où depuis si long-temps se vendaient les sueurs et les larmes des esclaves chrétiens, ce foyer de séditions pour les peuplades du Caucase, Anapa, disons-nous, se vit en 1828 assiégée par terre et par mer. Les chaloupes canonnières, les bombardes et tous les bâtiments russes qui étaient à même de s'approcher à une petite portée de canon du rivage, foudroyaient les fortifications de ce côté.

Anapa est entourée par une rivière marécageuse qui, après avoir circulé autour de l'enceinte, vient se jeter dans la mer Noire près de sa partie septentrionale. Les troupes de terre, après avoir traversé cette rivière, commencèrent leurs travaux contre la place, travaux dont les épaulements, à cause de la qualité du sol, étaient faits de poutres et de madriers dont les matériaux étaient fournis abondamment par les forêts environnantes. Ces ouvrages avançaient rapidement, et on les voyait, à l'issue de chaque nuit, s'approcher de plus en plus des remparts. Dans l'intérieur de la ville, beaucoup de maisons avaient été incendiées par l'action des bombes; des murs, ébranlés par les boulets, s'écroulaient de toutes parts; mais la garnison turque, soutenue d'une troupe nombreuse de montagnards, se défendait avec vigueur, faisait de fréquentes sorties, et ne répondait que par des coups de canon aux sommations réitérées des assiégeants. En même temps ceux-ci étaient fréquemment in-

quiétés par les tirailleurs cabardiens, abasiens, chapsoukhes, natougaïtses et autres montagnards des bords de la mer Noire, accourus en grand nombre, attirés comme des chacals par l'odeur du sang et la passion du butin.

Pour se garantir de ces attaques, les Russes étaient forcés de construire des retranchements en retour, et ce double travail, à faire sous le canon de la place et le feu de mousqueterie qui partait continuellement des bois, dans un terrain inégal et marécageux, retardait considérablement la prise de la ville.

A la fin pourtant les Russes, ayant fait choix d'un emplacement convenable, réussirent à établir une batterie de brèche. L'effet en fut aussi prompt que terrible. A la cinquième décharge, les créneaux des murailles et les parapets des remparts furent détruits et renversés, les canons mis à nu et démontés. Les boulets, en frappant le revêtement, faisaient voler avec fracas, au milieu de tourbillons d'une poussière noire, des éclats qui tuaient et blessaient

les défenseurs placés au haut de la brèche. Néanmoins ces pierres, par leur solidité, offraient une forte résistance aux coups multipliés de l'artillerie, et la rampe formée par les débris était encore trop escarpée pour permettre l'assaut.

Après un feu consécutif de plusieurs heures, la fatigue des artilleurs et les dispositions même à prendre aux batteries ayant rendu quelque repos nécessaire, on vit peu à peu la canonnade s'affaiblir dans toute l'étendue de la ligne, sur terre comme sur mer. D'épais nuages de fumée partant du rivage s'étendaient sur la surface des eaux, cachant par intervalle et découvrant tour à tour les bâtiments de la flottille. De temps en temps, aux murs de la forteresse, un globe de fumée se montrait sur la bouche d'un canon, et aussitôt après l'explosion, répétée dans les montagnes avec un roulement pareil à celui du tonnerre, quelques balles, parties de la forêt, venaient siffler au milieu des travaux...

Cependant tout bientôt rentra dans un silence absolu, dans la ville aussi bien que dans les tranchées. Pas une baïonnette ne paraissait derrière elles, pas un turban ne se montrait entre les créneaux. Seulement le drapeau ottoman au sommet des tours et le pavillon russe au haut des bâtiments, dont aucun atome de fumée ne ternissait les couleurs, se déployaient fièrement dans les airs, et l'on n'entendait que la voix sonore des muezzins appelant les Musulmans à la prière du milieu du jour.

Pendant ce temps, du sommet de la brèche, précisément en face de la batterie, on vit descendre ou plutôt rouler un cavalier monté sur un cheval blanc, soutenu par des cordes, lui et son coursier. Parvenu à terre, il sauta pardessus le fossé à demi comblé, et, se lançant comme un trait à gauche vers les batteries, les franchit rapidement et disparut bientôt au milieu de la forêt, poursuivi en vain de quelques coups tirés à la hâte par les soldats qui,

ne s'attendant à rien de semblable, sommeillaient paisiblement derrière les ouvrages. Tout cela se fit si rapidement qu'aucun des Cosaques de garde de la tranchée n'eut le temps même d'apercevoir ce cavalier, moins encore de courir après lui; ils ne purent que pousser des exclamations d'étonnement et de dépit. D'ailleurs cette circonstance fut bientôt oubliée au milieu du mouvement et de l'alerte causés par le feu vif qui en ce moment partit de la place, à l'effet, sans doute, de donner le temps au hardi messager de gagner les montagnes.

Vers le soir, la batterie de brèche, dont l'action avait été continuelle, venait d'achever son œuvre de destruction. Le mur abattu formait une espèce de pont praticable pour les assiégeants, et ceux-ci, avec l'impatience du courage, se préparaient à l'assaut, lorsqu'une attaque inattendue des Tcherkesses, qui, après avoir enlevé nos postes, arrivaient avec la promptitude de la foudre, obligea de tourner

contre eux le feu des retranchements. Un cri général de *Allah! il Allah!* qui salua les montagnards du haut des remparts d'Anapa, fut aussitôt suivi d'un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie.

Cependant l'effet de quelques décharges bien dirigées de mitraille arrêta l'élan impétueux des cavaliers et des fantassins tcherkesses, qui, le sabre à la main, s'étaient précipités sur les canonniers, et mit le désordre au milieu de cette masse déjà confuse. Aux cris injurieux de *giaour*, *giaourlar*, ils tournèrent bride et battirent précipitamment en retraite. Dans un instant la plaine fut couverte de leurs morts et de leurs blessés, qui, cherchant à se sauver, rampaient avec effort et retombaient de nouveau, frappés par les balles et la mitraille, tandis que les arbres de la forêt se brisaient avec fracas sous les coups des boulets et des obus qui éclataient au milieu d'eux.

Depuis le commencement de l'action jusqu'au moment où tous les ennemis eurent

évacué le champ de bataille, les Russes, non sans quelque surprise, virent constamment devant eux un Tcherkesse d'une haute taille, qui, monté sur un cheval blanc, passait et repassait à pas lents devant le front de leurs batteries.

Tous le reconnurent pour le même guerrier qu'on avait vu le matin même traverser les tranchées, sans doute pour engager les Tcherkesses à faire la diversion que devait appuyer une sortie de la garnison, laquelle venait également d'être tentée sans succès. La mitraille, sifflant et labourant la terre, tombait de toutes parts autour de l'intrépide cavalier. Son cheval s'agitait avec impatience, mais lui-même paraissait considérer froidement les batteries à mesure qu'il passait devant elles, comme si de là on ne lui eût envoyé que des fleurs.

Les canonniers se mordaient les poings de dépit de voir tant de hardiesse demeurer impunie. Un coup succédait à l'autre, mais en vain; le cavalier, comme protégé par un charme,

demeurait invulnérable au milieu de la nuée de projectiles dirigée contre lui.

« Envoie-lui un boulet, disait au premier canonnier un jeune officier sorti tout nouvellement de l'école d'artillerie, et qui paraissait plus que les autres contrarié de leur peu de succès. Ce n'est pas la peine de tirer à mitraille sur un seul homme ; la mitraille est incertaine, mais le boulet sait toujours trouver son homme. Je ne me suis jamais senti autant d'envie de tirer juste qu'en ce moment qu'il s'agit d'atteindre ce fanfaron. » En disant cela il tournait la vis pour faire monter la pièce ; puis il la pointa exactement en calculant avec précision l'instant où le cavalier ennemi viendrait se placer sur la ligne de mire ; après quoi il s'établit derrière le levier et fit le commandement fatal de « Feu ! »

Pendant quelques instants la fumée qui couvrait la batterie empêcha de rien distinguer ; mais dès qu'elle fut dissipée on aperçut le cheval effrayé tirant le corps ensanglanté de

son cavalier tombé, dont les pieds étaient embarrassés dans les étriers.

« Touché, tué ! » cria-t-on de toutes parts dans les tranchées ; et le jeune officier sauta précipitamment de la batterie pour voir le résultat du coup qu'il venait de frapper et porter secours s'il était possible. Il réussit bientôt à saisir par la bride le cheval du Tcherkesse, qui tournoyait en traînant après lui son cavalier. L'infortuné avait eu le bras emporté près de l'épaule, mais il respirait encore et poussait des gémissements plaintifs. Le jeune homme, touché de compassion, appela des soldats auxquels il ordonna d'emporter avec précaution le blessé, puis fit appeler un chirurgien et voulut lui-même assister à l'opération et au pansement.

La nuit venue et le silence rétabli partout, notre jeune officier, assis auprès de son prisonnier mourant, l'examinait avec intérêt à la lueur d'une lanterne suspendue dans la tente. La trace de souffrances morales, visible sur

ses joues enfoncées; les rides de son front, creusées non par le temps, mais par la violence des passions, et des cicatrices profondes, défiguraient son visage, dont les traits étaient d'une beauté remarquable. Il y avait dans toute sa personne une expression plus pénible même que celle de la douleur physique, plus effrayante que celle des approches de la mort, qui fit involontairement frémir le jeune officier.

Le prisonnier poussa un profond soupir, et ayant, avec effort, porté vers son front la main qui lui restait, s'en servit pour soulever ses lourdes paupières, en murmurant quelques paroles incohérentes et inarticulées... «Du sang, dit-il en regardant sa blessure, toujours du sang... Pourquoi m'avoir revêtu de sa chemise?... J'y nage presque tout entier... Qu'il est glacé maintenant, ce sang qui me brûlait jadis!... Je me sentais étouffer sur la terre; mais aussi j'aurai bien froid dans la tombe... Que c'est effrayant de devenir cadavre!... Insensé que j'étais! j'ai cherché la mort!... Ah! qu'on

me fasse revenir… qu'on me fasse vivre… seulement un jour… seulement une heure!… Qu'est-ce que c'est? *Que me dis-tu là?…* que je t'ai plongé dans la tombe?… que c'est mon tour maintenant de la connaître, la mort? d'apprendre ce que c'est que mourir?… »

Un mouvement convulsif interrompit ce délire; un douloureux gémissement sortit de la poitrine du blessé, et il tomba dans cet état d'insensibilité apparente où l'ame seule existe encore et existe pour souffrir.

L'officier, touché jusqu'au fond du cœur, souleva la tête de l'infortuné et s'efforça de le ranimer en lui jetant quelques gouttes d'eau au visage et lui faisant respirer des sels.

Il ouvrit lentement les yeux, secoua plusieurs fois la tête, comme cherchant à dissiper le brouillard qui les couvrait, puis les fixa sur l'officier dont les traits en ce moment étaient éclairés d'une faible lueur. Et tout-à-coup, comme frappé d'une commotion électrique, il jeta un cri perçant, se souleva sur sa couche…

ses cheveux semblèrent se dresser sur sa tête; ses mains, tremblant convulsivement, parurent vouloir repousser quelque objet hideux, et un effroi inexprimable se peignit sur ses traits.... « Ton nom? s'écria-t-il enfin en s'adressant à l'officier; quel est ton nom?... Es-tu vraiment un échappé du tombeau?...

« Mon nom est V...y! répondit le jeune homme.

Cette parole sembla un coup porté droit au cœur du prisonnier; la secousse fut si violente que la ligature placée sur l'artère principale se rompit tout-à-coup et que le sang jaillit avec force au travers de l'appareil... Ses membres éprouvèrent quelques mouvements convulsifs, un léger râle s'établit dans son gosier, et au bout d'une minute la main glacée de la mort étouffa le dernier soupir dans la poitrine du blessé et conserva sur son front cet affreux cachet de l'agonie dernière, instant terrible qui concentre en un seul point tous les repentirs d'une longue vie, instant formidable où l'ame, s'arra-

chant avec effort de ses liens, ressent à la fois les douleurs de l'existence et celles de la destruction, les regrets du passé et les terreurs de l'avenir. Effrayante était l'expression qui se peignait sur les traits défigurés du cadavre.

« Ce malheureux doit avoir été un grand coupable, dit V*** frissonnant involontairement à l'interprète placé près de lui.

— Je le pense aussi, répondit celui-ci, et il me semble presque que c'est quelque renégat russe. Il ne m'est jamais arrivé d'entendre un montagnard parler notre langage aussi purement que ce prisonnier. Examinons un peu ses armes; peut-être y trouverons-nous quelque indice sur sa destinée. « En disant cela il prit le poignard de l'étranger, le tira du fourreau, et, l'ayant approché de la lumière, déchiffra et traduisit l'inscription suivante : *Sois lent pour l'insulte et prompt à la vengeance.*

« Vrai sentence de brigand! dit V***; mon pauvre frère Eustache! tu as été la victime d'un semblable principe!... » Les yeux du jeune

homme se remplirent de larmes.... « Ne trouvez-vous pas autre chose? continua-t-il.

— Voilà, je crois, le nom du possesseur, répondit l'interprète.

— Et quel est-il?...

— Son nom est Ammalat-Beg! »

FIN.

TABLE.

ERRATA.

Page :	Au lieu de :	Lisez :
1 de la préface.	la traduction	une traduction imitée.
16, l. 3.	Khoraman	Khorassan.
20, l. 16.	de quatre pieds	des quatre pieds.
id., l. 20.	la rouble frappée	le rouble frappé.
21, l. 10.	Bonnaïki	Bouïnaki.
30, l. 10.	c'est pécher	c'est péché.
34, l. 4 de la note.	d'Akoncha, des Avarines,	d'Akoucha, des Avariens.
55, l. 4.	le peuple	ce peuple.
65, l. 1.	à la fraîche	à la fraîcheur.
65, l. dernière.	du Koïsou	des Koïsou.
75, l. pénultième.	Akokha	Akoucha.
78, note.	de 16 à 17,000 pieds	de 14 à 15,000 pieds.
81, l. 20.	rivière d'Ourden	rivière d'Ouzden.
90, l. pénultième.	la parole adressée à une femme	d'adresser la parole à une femme.
96, l. 9.	un personnage	un personnage important.
97, l. 20.	Khakhette	Khakhétie.
100, l. 11.	de la maison	de sa maison.
113, l. 14.	des temps	du temps.
119, l. 11.	en poussa	en poussant.
129, l. 7.	d'une liberté	de sa liberté.
130, l. 6.	Koubak	Kouban.
139, l. 2.	Kakbec	Kasbek.
160, l. 14.	de la porte	de ta porte.
169, note.	Bornaïa	Groznaïa.
191, l. 2.	Mlle Marie	Mme Marie.
209, l. 12.	que leur troupe	qu'une troupe.
217, l. 17.	des femmes	des vieilles femmes.
285, l. 16.	dragonnade	dragonne.
311, l. 8.	ardent	acéré.
326, l. 3.	Georgiwesk	Georgiewsk.